

Catulle Mendès. Jeunes filles

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Mendès, Catulle (1841-1909). Catulle Mendès. Jeunes filles. 1884.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

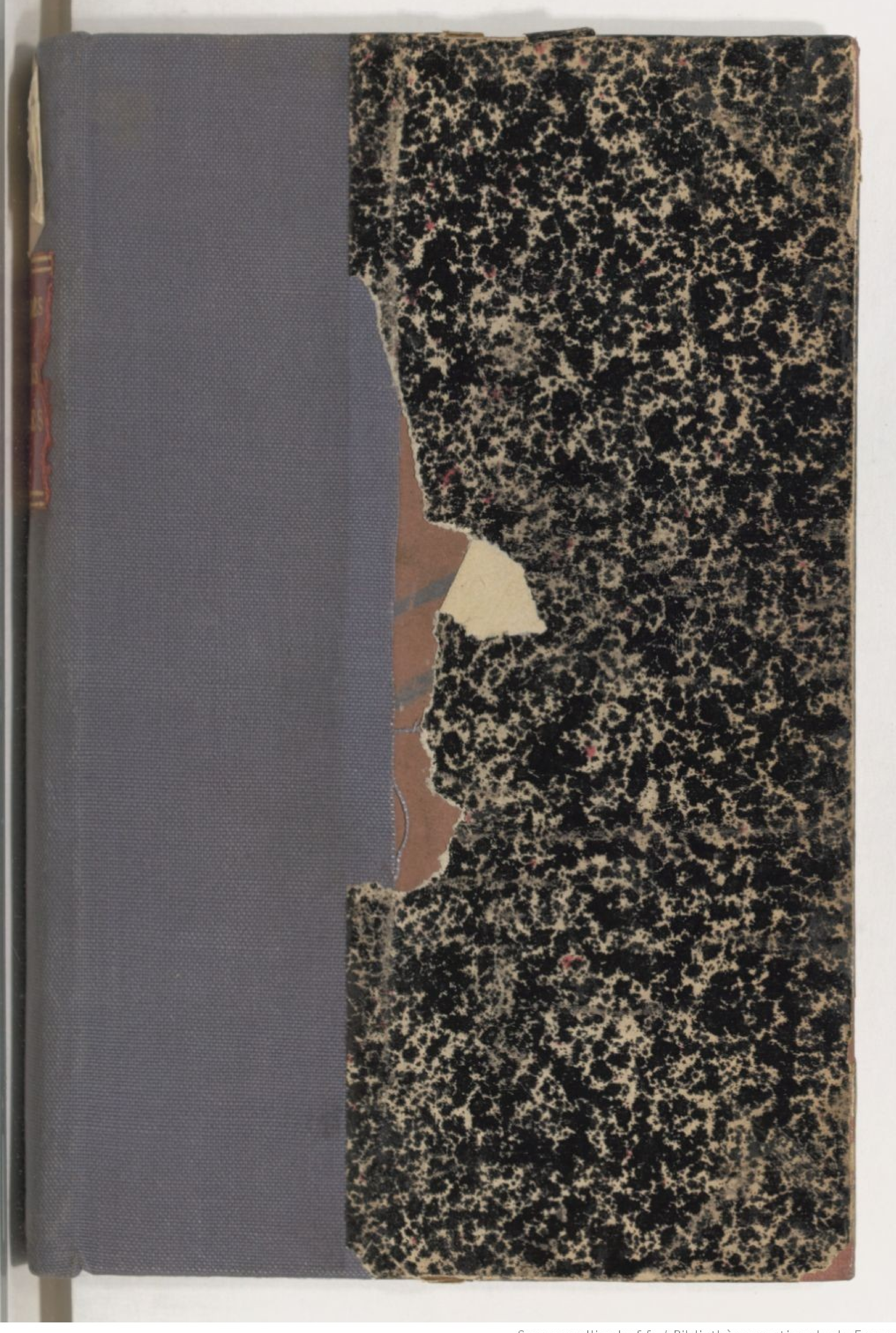
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

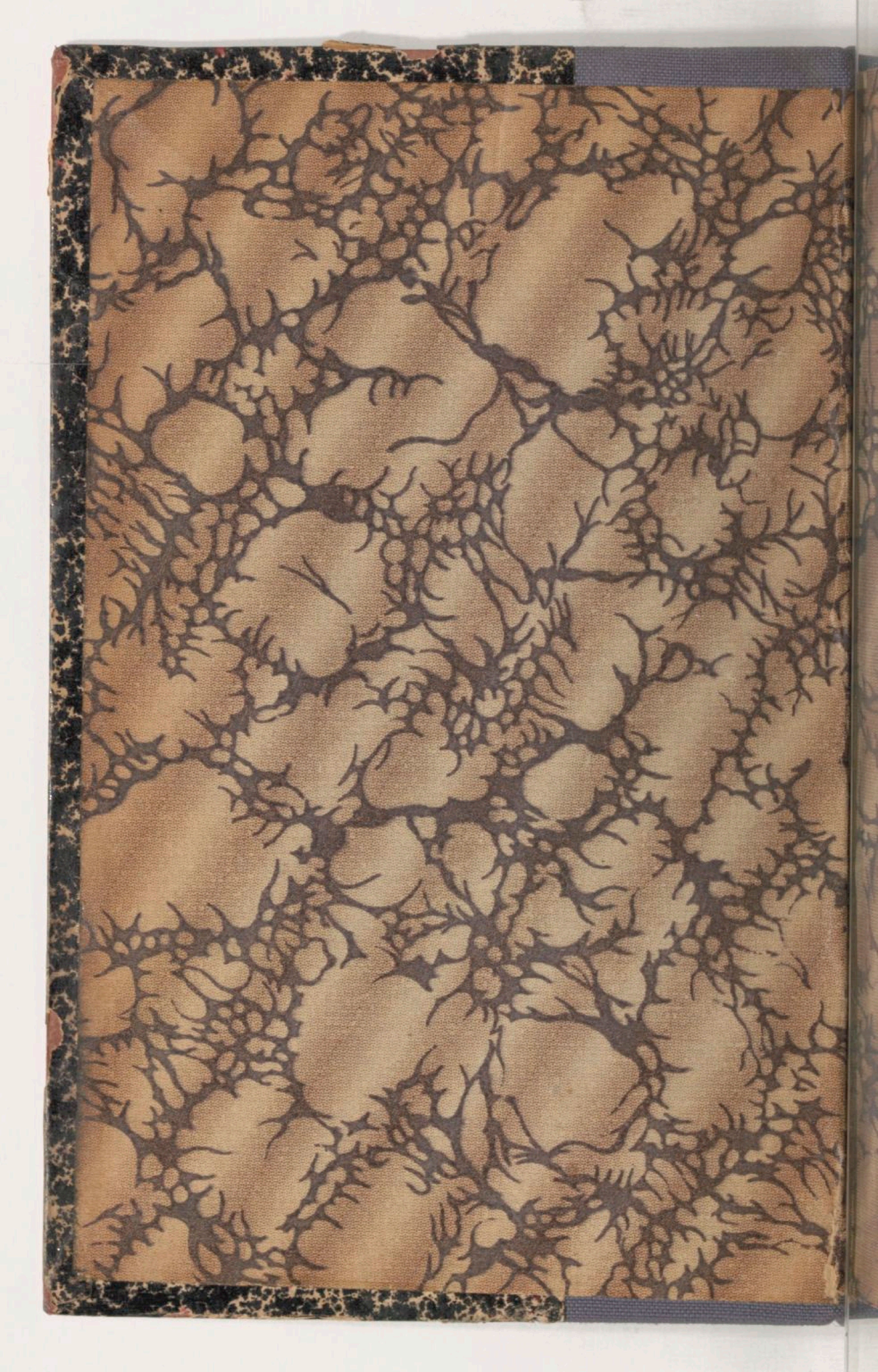
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

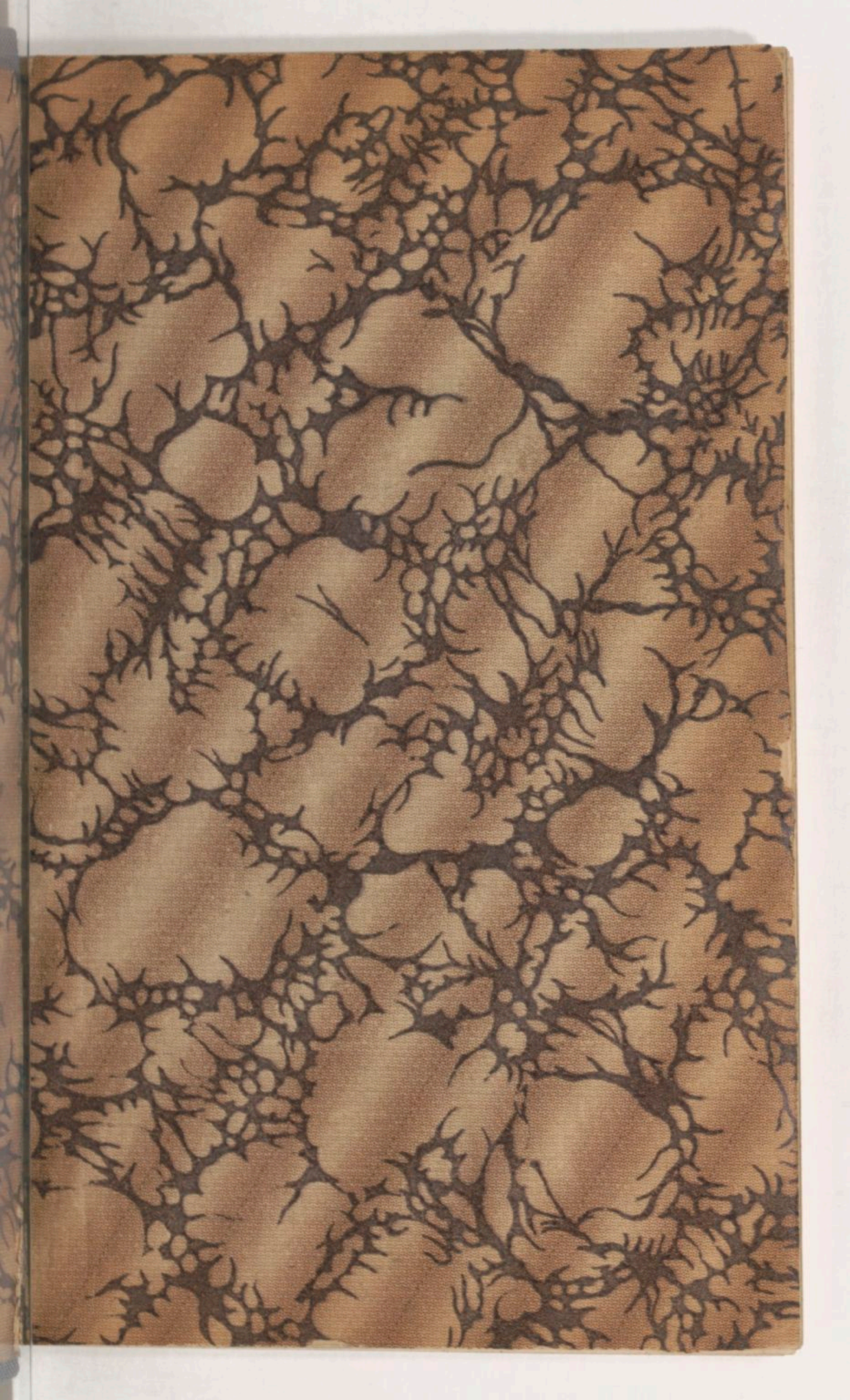
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France





A.MERTENS REL

CATULLE MENDÈS

JEUNES FILLES



9947

PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, Boulevard Saint-Germain, 175

1884

JEUNES

FILLES

8° Y2
40540

DU MÊME AUTEUR

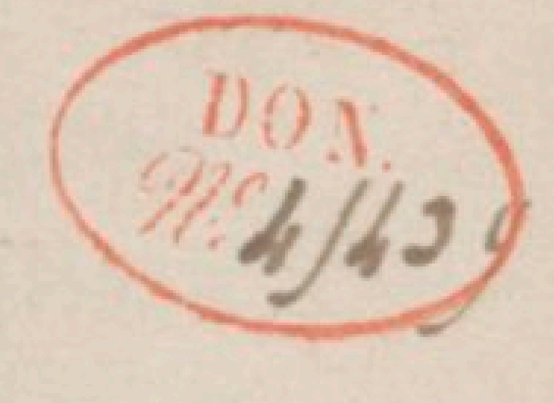
EN PRÉPARATION

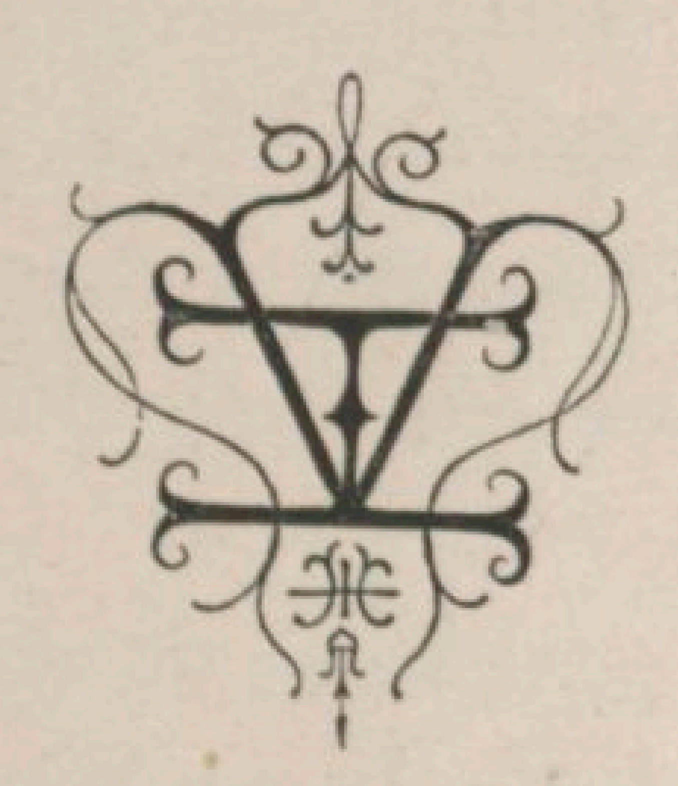
CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET.

CATULLE MENDÈS

JEUNES FILLES


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS


DON. N° 4/439



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



Comme un homme, qui aurait longtemps cueilli dans le jardin enchanté de Klingsor les perverses Fleurs tentatrices, rêverait de faire un bouquet de fleurs des champs, celui qui a dit les Monstres *veut parler de vous, Jeunes filles !*

Mais quelle main serait assez légère, ô dormeuses des petits lits blancs et étroits, pour toucher, sans les offenser, à vos ailes d'ange invisibles? Vous êtes ces sensitives, les innocences ; la candeur des fraîches neiges sur les collines ignorées, et le duvet des cygnes dans un ciel inconnu, et la peur d'éclore d'une rose blanche dans le brouillard, tout ce qui

est pâle et intact au loin, tout ce qui est frêle et léger en haut, tout ce qui est tremblant et farouche à l'écart, c'est vous.

Cependant, ô vierges, vous êtes déjà la femme, inconsciente encore ; et votre candide ignorance, un peu roide et froide, monotone, porte en elle, latentes, toutes les sciences coupables et toutes les ruses, toutes les douceurs et toutes les amertumes, toutes les passions et toutes les angoisses, comme la gamme que déroulent sur le piano les doigts d'une écolière contient la possibilité de tous les rhythmes et de toutes les mélodies.

JEUNES FILLES

DENISE

La rafale, sur le balcon, a tourmenté, bousculé, renversé le frêle laurier-rose ; ses fleurs, hier éclatantes comme de belles bouches, montrent la pâle rougeur anémique, maintenant, d'une lèvre d'actrice défardée ; et un vent de tristesse a soufflé en même temps sur mon cœur, à travers mon esprit, dispersant mes rêveries qui se traînent, décolorées, fanées. C'est pourquoi je veux

songer à la petite tombe endormie là-bas, si loin dans l'espace, si loin dans le passé, sous les saules ensoleillés du joli cimetière. Cette tombe de jeune fille est comme un ancien nid de douceurs et d'innocences, où se rapatrie, aux heures de spleen, ma pensée. Dormez-vous bien, mignonne? Ecartez-vous un peu, faites-moi place dans l'étroit cercueil charmant. Je ne croirai jamais que les monstrueuses hideurs de la pourriture déshonorent votre couche suprême. Il était trop exquis, votre pâle jeune corps, elle était trop immaculée et trop faite de neige et de rêve, votre angélique chair, pour que des laideurs et des impuretés en soient issues. Vous êtes, peut-être, flétrie un peu, mais comme une fleur entre les pages d'un missel, qui a gardé son parfum et qui est une fleur encore, plus tendre. Si des êtres vivent et fourmillent, là, derrière les planches, autour de vous, sur vous, ce ne sont pas les vers abjects des autres tombeaux, mais de frais papillons bleus ou blancs, verts

ou roses, qui battent de l'aile et tremblent, et ils n'éclosent point de votre beauté morte, toujours inviolée, mais ils sont nés chacun d'un grain de la poudre d'or, mystérieux pollen, que laissa choir « Psyché, votre âme », en s'envolant !

Te souviens-tu, quoique tu dormes ? oui, car tu rêves.

Une fois, nous nous étions levés de grand matin. Pas encore le jour. Le crépuscule gris et rose de l'aube. Et parce que nous étions très jeunes nous aussi, jeunes comme la faible clarté grandissante, il y avait dans la pénombre de nos âmes la langueur tendre et trouble, craintive, faite, dirait-on, de voiles, délicieuse, qui est le crépuscule de cet autre matin, le premier amour. Mais quand nous eûmes monté la Côte Pavée entre les maisons basses qui n'ouvraient pas encore leurs volets ni leurs portes, quand nous fûmes dans la plaine où s'érigent des peupliers çà et là, le soleil

éclaboussait l'horizon de braises d'or et de sang rose ; la vie se réveillait dans un frisson de lumière ; tout le vaste espace était joyeux à cause de la belle aurore, et du vent qui dispersait les buées, et de l'entre-heurt retentissant des maïs mûrs, et des grandes volées de chardonnerets, là-haut, qui secouent un éparpillement de grêles bruits clairs, comme s'ils remuaient de petites cliquettes d'or dans le ciel. Moi aussi, j'étais joyeux, à cause du baiser que tu m'avais promis.

Tu m'avais dit, la veille, dans l'entre-bâillement de la porte :

« Puisque vous n'avez pas été méchant ; puisque vous ne m'avez pas trop regardée tout à l'heure quand ma mère était là, et que, ce soir, par extraordinaire, vous n'avez essayé de me voler ni le ruban de ma coiffure ni la mitaine que j'avais quittée pour jouer le Nocturne de Field, allons, je serai bonne, moi aussi, et, le baiser demandé depuis si longtemps, je vous le donnerai !

mais ce ne sera ni derrière le rideau du salon, ni dans le fond du jardin; il faudra trouver un endroit très solitaire, où personne ne puisse nous voir: je mourrais de honte, en vérité, si quelqu'un pouvait dire que vous m'avez embrassée. »

Maintenant nous allions dans la clarté, cherchant le lieu solitaire. Mon désir ingénu te guettait, plein de convoitises déjà, comparant les délices probables, — hélas ! inconnues encore, — du baiser posé sur ta joue, du baiser posé sur tes lèvres. Car bientôt il me faudrait choisir. Oh ! ta joue ! Oh ! tes lèvres !

Eh bien, tout de suite ! Ici même ! Pourquoi pas? A quoi bon aller plus loin? la route était déserte, et, dans toute la plaine, pas un chapeau de paille de journalier qui longe le fossé, une pioche à l'épaule, pas une coiffe blanche de paysanne qui se courbe vers les sillons pour ramasser les pierres. « Voulez-vous? demandai-je avec un tremblement. — Oh ! vous n'y pensez

pas! » répondis-tu, plus tremblante ; « il me semble, dans ce grand air, dans cette clarté, que tout le ciel me regarde. » Je n'insistai pas. Moi-même, confusément, je désirais, pour la première caresse, le mystère intime de quelque recoin doucement obscur, encombré de branches touffues, étroit, qui s'enfonce, se cache, enveloppe, a l'air de vouloir embrasser, lui aussi. Au milieu de la plaine, dans un creux très profond, une source qu'on appelle la Béarnaise s'évase en un petit lac sous l'inclinaison caressante des saules. Là, dans ce trou d'eau limpide et de feuilles mouillées, aucun regard ne pourrait nous surprendre. « Allons à la Béarnaise! » Tu me répondis, toute rose, avec un soupir: « Puisque vous le voulez. » Comme il t'en coûtait, méchante, de me le donner, ce baiser. Quand nous fûmes au bord de l'eau, je te pris les mains, et te regardai, de tout près, longtemps, longtemps. Ton visage aussi frais qu'une fleur, et si blanc, aux lèvres rouges, était comme

une marguerite qui aurait un cœur de corail. Ah ! que ne m'avais-tu promis deux, trois, quatre, cinq baisers, puisque tu avais une bouche et deux yeux et deux joues ! Je te regardais encore, je m'approchais de plus en plus, tandis que tu écartais la tête, — cela est bien vilain, de ne pas vouloir tenir ses promesses ! — et déjà j'aspirais le souffle de tes lèvres en vain détournées... quand des voix rudes de jeunes femmes en gaieté sonnèrent près de nous dans une chanson patoise : les laveuses du faubourg venaient tremper et battre le linge, en tumulte, sous la saulaie. Tu n'étais plus là ! et je ne te rejoignis que très loin du petit lac, rouge, essoufflée, ébouriffée, dans la clairière du bois qui mêle ses yeuses et ses tulipiers derrière le couvent des Dominicains. Cette fois, tu ne m'échapperais pas. Résistante, car tu avais grand'peur, je te serrais contre moi, et ma bouche menaçait ta bouche, et j'allais vous cueillir, ô primevère du baiser ! Un grand moine, tout blanc,

chauve, à la barbe longue, traversa lentement la clairière.

Mais nous le trouvâmes enfin, le lieu désert et propice. Au bord d'une rivière étroite et verte, presque ruisseau, l'été, presque torrent, l'hiver, non loin d'un pont d'une seule arche fait de planches et d'écorces, il y avait, sous un entremêlement de feuilles et d'épines, une roche creuse où l'on pouvait s'asseoir sur les mousses, inaperçus, — un nid de grands oiseaux. Je ne t'écoutai pas! Tu avais beau dire: « Attends! il peut venir des gens par le chemin qui descend du pont! » Je t'étreignis avec la fureur joyeuse de la première espérance réalisée, et mes lèvres eurent tes lèvres, victorieusement!

Tu poussas un grand cri.

Là, debout sur le pont, un homme nous regardait. Certainement, il avait vu le baiser! Il nous observait encore, fixement, avec un air qui ricane. Quelqu'un du pays sans doute, qui nous reconnaissait, qui

savait ton nom et le mien. C'en était fait! tout était perdu! On saurait que je t'avais embrassée. On ferait des risées sur nous. Que dirait ta mère? Ah! mon Dieu, c'était affreux. Et le pis, c'était que, pour s'en retourner, il n'y avait qu'un chemin, celui qui montait vers le pont. Nous serions obligés de passer devant l'homme qui nous considérait plus fixement, toujours, qui n'avait pas du tout l'air de vouloir s'en aller. La tête entre les mains, tu pleurais, avec de gros sanglots. Je ne savais que faire ni que dire. Ta douleur me déchirait. Mais tu ne voulais pas être consolée. Tu me détestais. J'étais cause de tout. Rien de tout cela ne serait arrivé si je n'avais voulu ce baiser, à toute force. Ah! bien, je pouvais être sûr que je ne t'embrasserais plus maintenant, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. Tu ne m'aimais plus. Tu ne me parlerais plus. Je pouvais passer devant ta fenêtre! celle qui entr'ouvrirait le volet, ce ne serait pas toi, certainement. Tu ne cessais pas

de pleurer. J'étais si triste de ton désespoir et de ta cruauté que j'avais envie de me jeter dans la rivière.

Puis tu me dis gravement :

« Partons. Tout est fini entre nous. Il faut passer devant cet homme, n'importe, allons-nous-en. »

Je te suivis, désespéré, la tête basse.

Mais comme nous arrivions tout près de l'indiscret, qui n'avait pas bougé de place, tu éclatas de rire, brusquement, et tu me donnas et tu me laissas prendre tous les baisers que je voulus ! Car l'homme, en nous entendant venir, avait agité une tirelire de fer-blanc où sonnaient quelques sous, et il nous disait d'une vieille voix tremblotante : « Ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît ! »

Pendant que j'achève de conter cette vieille histoire ingénue, les feuilles sont vertes et dorées sur le balcon clair de soleil, — car les nuages se sont tous évanouis, —

et à la cime du fier laurier-rose, une fleur éclatante comme une belle bouche s'ouvre toute pleine encore des perles de l'ondée. Mon cœur aussi s'est ravivé, heureux. Quel est le petit oiseau du ciel qui veut boire une goutte de pluie au bord de la fleur ressuscitée?

VINCENTE

VINCENTE

C'était un vieux petit âne qui traînait de bourgade en bourgade la table roulante où était posé l'orgue de Barbarie, et c'était une grande fille, vingt ans avec l'air d'en avoir trente, maigre, plate, rousse, des taches de rousseur, qui tournait la manivelle de l'orgue, devant les cabarets des grand'-routes ou, dans les villages, sur la place de la mairie. L'âne s'appelait Colin ; du moins, les gens le nommaient ainsi quand ils le voyaient arriver, tirant sur le licou, et la langue pendante, dans la cour des pauvres

auberges, après la journée finie ; quant à la fille, pas belle et qui causait peu, personne n'avait jamais songé à lui demander si elle avait un nom ; les uns disaient d'elle : « la joueuse d'orgue » ; d'autres, facétieux, « la sœur à Colin ». Cette façon de la désigner ne lui déplaisait pas. Il lui semblait tout simple d'avoir pour frère le chétif animal, misérable comme elle, éreinté comme elle, résigné comme elle. Il avait çà et là, sur la peau, des haillons de poils, comme elle des haillons de laine effiloquée. La misère, c'est une parenté ; quand on n'a pas les moyens d'avoir père, mère, mari ou enfants, on aime qui l'on peut ; il faut toujours que le cœur serve à quelque chose. Il y avait deux ans seulement que la joueuse d'orgue s'en allait seule, par les chemins, avec la bête. Elle avait eu un autre compagnon, un aveugle, très vieux, qu'elle tirait, comme l'âne tirait l'orgue. Elle croyait que c'était son oncle ; elle n'en était pas bien sûre ; il ne s'expliquait pas là-dessus, peut-

être ayant oublié, peut-être ayant des raisons pour se taire. Elle était avec lui, voilà tout, et, du plus loin qu'elle se souvenait, ç'avait toujours été ainsi ; courant sous les fenêtres, ramassant les sous, les donnant à l'aveugle qui disait : « Merci, mes bons messieurs, merci, mes bonnes dames. » Quand il avait bu, il était féroce, employait volontiers à rosser la fille le bâton destiné à châtier l'âne. Elle ne se plaignait pas, habituée. Il criait : « Viens ici, gueuse ! » Elle venait, tendait le dos, recevait les coups, se frottait contre un mur ou contre un arbre quand c'était fini. Une fois, il faillit lui casser les reins. Alors elle s'avisa d'un subterfuge. Dès que le vieux, ivre, entrait dans ses colères, elle se deshabillait très vite, fût-ce en plein jour sur la grand'route, mettait ses loques en tas sur le dos de l'âne, et guidait de ce côté l'aveugle qui frappait à tour de bras après avoir tâté les étoffes. Mais elle renonça très vite à ce moyen, l'ivrogne tapait trop fort, faisait trop de mal à la bête ; elle préféra être battue

elle-même. Puis le vieux mourut, une nuit d'hiver, sans faire de bruit; à l'aube, elle s'obstina pendant une heure à réveiller le cadavre en le secouant. Elle pleura beaucoup quand elle vit que son oncle était trépassé. Ce fut toute une affaire pour obtenir, à la mairie, qu'on enterrât le défunt qui ne laissait ni papiers ni argent. Ils suivirent le corbillard, l'âne et elle, sous la neige; en marchant, elle jouait de l'orgue; un air gai, qui devenait triste tant elle jouait lentement; elle pensait que cette musique faisait plaisir au mort. Après l'enterrement, elle reprit l'éternel voyage. Elle connaissait bien les routes. La même vie, plus triste. Pas battue, plus malheureuse. Personne ne s'occupait d'elle, pas même pour lui faire du mal. Comme elle ne parlait guère, sinon à l'âne, elle finit par oublier beaucoup de mots qu'elle savait. Presque une idiote maintenant. Et si les gens avaient le temps de s'apitoyer sur les misères d'autrui, ils auraient pris pitié de cette grande fille,

hâve, maigre, sèche, l'œil fixe et vide, qui se tenait, ne remuant que les bras, pareille à un automate debout, derrière l'orgue détraqué d'où sortaient, dans des lacunes d'airs, de déchirants traînements de plaintes ; c'était l'âme de la misérable qui geignait dans l'instrument.

Une fois qu'elle tournait la manivelle, à l'angle de la grande rue, devant une maison blanche qui était la plus belle du village, elle vit s'ouvrir l'une des fenêtres au premier étage, et demeura la bouche ouverte, la main en l'air, à cause d'un jeune homme qui se penchait pour lui jeter deux sous. Chose singulière, bien que la rue fût pleine de soleil et que la chambre, entr'aperçue, dût être moins lumineuse, il sembla à la joueuse d'orgue que c'était la croisée qui, en s'ouvrant, faisait le jour. Elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi joli ni d'aussi bien habillé que le jeune homme de la fenêtre. Dans les villes, où elle n'était pas encore allée, les messieurs les

plus riches devaient avoir un moins doux visage et de moins beaux habits. L'idée lui vint tout de suite qu'elle voyait un très grand personnage, le fils du maire peut-être! Comme elle restait immobile avec un air de stupéfaction heureuse, il désigna de la main l'endroit où la pièce était tombée, et, cela fait, se retira en fermant la croisée. Elle tendit les bras pour le retenir! Il n'était plus là. Elle remuait la tête de droite à gauche, de gauche à droite, avec un air de dire: « Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! » Il lui semblait que tout se faisait obscur autour d'elle, et que son cœur avait très froid après avoir eu très chaud. Elle empoigna la manivelle, se mit à la tourner avec une rapidité extraordinaire! Les airs joyeux ou désolés se précipitaient dans un désordre de passion; l'âme de la pauvre fille s'exaltait dans l'instrument. Elle espérait que le jeune homme reparaîtrait, à cause de la musique. La croisée resta close, pas un soulèvement de rideau. Et ce fut seu-

lement à la nuit montante, — elle n'avait pas cessé de jouer avec fureur, — qu'elle s'aperçut des rondes de gamins qui tournaient autour d'elle et qui, encouragés par l'impunité, donnaient de grands coups de sabots dans le ventre patient de l'âne.

Elle ne quitta pas la bourgade, ni le soir, ni le lendemain, ni les jours suivants. Elle en avait fini avec les vagabondages. Elle ne connaissait plus les chemins qui s'en vont. Elle avait cette impression qu'après un long voyage elle était enfin arrivée. Arrivée, certainement! Arrivée dans l'amour, après tant de vagues ennuis et de monotones tristesses. Elle se sentait vivre, plus qu'elle n'avait jamais vécu, et autrement. Pour se parler à elle-même de celui qu'elle s'était mise à aimer tout à coup, elle retrouvait les mots oubliés, en trouvait d'autres, qu'elle n'avait jamais sus. Si un nouveau-né, en ouvrant les yeux à la lumière, savait l'admirer, il éprouverait ce qu'éprouvait la joueuse d'orgue. L'automate était devenu

femme. Maintenant, quand on l'appelait « la sœur à Colin », elle se fâchait ; « Je m'appelle Vincente, » disait-elle, ayant retrouvé ce nom. Elle s'étonnait d'avoir eu de la tendresse, jadis, pour la pauvre chétive bête ; elle oubliait les longs jours passés ensemble, les souffrances communes ; point d'amour sans ingratitude. Elle était, tout entière, prise, envahie, domptée, par la joie de revoir, un instant chaque jour, à l'heure où il lui faisait l'aumône, le beau jeune garçon de la fenêtre ; et, des sous qu'il lui avait jetés, elle se composa, troués et traversés d'une ficelle, un collier dont elle était plus fière qu'aucune femme ne le serait d'un collier de sequins ou de perles, et qu'elle baisait toute la nuit avec des larmes et des rires.

Un jour qu'elle était restée très longtemps devant la chère croisée, la porte de la maison s'ouvrit, et l'inconnu, après s'être assuré d'un regard qu'il n'y avait personne dans la rue, se prit à marcher en hâte vers un petit bois de tulipiers et de chênes, en faisant

signe à la joueuse d'orgue de le suivre. Elle pensa qu'elle allait devenir folle de bonheur, s'appuya à l'orgue pour ne pas tomber. Mais elle se releva très vite et courut le long des murs en bégayant des mots de tendresse extasiée.

Pourquoi lui avait-il fait ce signe? Que voulait-il? Avait-il deviné l'amour de la pauvresse? Dès qu'ils furent sous les arbres, il la prit dans ses bras avec une brutalité où elle trouva la douceur de la plus exquise caresse, et la baisa sur les lèvres, violemment. Elle défaillit, elle se crut morte. Mais, lui, dans un revirement de pensée, — peut-être à cause de quelque dégoût, — la repoussa après ce seul baiser, avec un geste de dédain, et s'enfuit en éclatant de rire. Elle ne vit pas le geste, elle n'entendit pas le rire. Elle avait le baiser sur les lèvres, le sentait vivre, se renouveler, s'éterniser! Même quand elle s'aperçut qu'elle était seule, elle ne fut point mélancolique. Il était parti, il reviendrait. Elle était aimée,

puisqu'il l'avait serrée entre ses bras, puisqu'il lui avait touché de la bouche la bouche! Toute la nuit, les gens du village furent empêchés de dormir, — et plus d'un ouvrit sa porte avec des menaces et des jurons, — à cause d'une musique sonnant infatigablement dans la rue; une musique gaie, heureuse, qui riait en s'attendrissant parfois. Comment se pouvait-il que l'orgue détraqué eût encore en lui ces joyeuses et douces chansons? C'était, dans le vieil instrument, l'âme de la joueuse d'orgue, qui chantait son épithalame. Le lendemain, le jeune homme ne parut pas à la fenêtre, ne jeta pas l'aumône accoutumée. Mais elle ne fut pas triste, à cause de l'ivresse d'hier, persistante. Les jours suivants, il ne se montra pas davantage; n'importe, elle avait fait une provision de joie qui n'était pas près d'être épuisée. Elle ne cessa de sourire que deux semaines plus tard, le matin où elle vit celui qu'elle aimait sortir de l'église, entre une double haie de villageois endiman-

chés, plus beau, mieux habillé que jamais, parlant bas avec des sourires à une jeune fille toute blanche qui avait des fleurs d'oranger dans les cheveux.

Il n'y a pas de violoneux dans toutes les bourgades, et, même quand on est riche, on hésite à faire venir de la ville des musiciens qui coûtent fort cher. De sorte que la noce courut le risque de danser aux chansons. Mais le patron du cabaret où le bal devait avoir lieu eut une idée ingénieuse : l'orgue de la « sœur à Colin » serait un orchestre tout à fait suffisant. La vagabonde, pour quelque monnaie, ne demanda pas mieux que de jouer ses plus beaux airs. Grande, maigre, pâle, elle se tenait, ne remuant que le bras, pareille à un automate debout, derrière l'orgue d'où sortaient des valses et des quadrilles avec de déchirants traînements de plaintes dans des lacunes d'airs. Ce fut une joyeuse frairie ! Sans doute on aurait dansé toute la nuit, si, tout à coup, — au moment où le marié, allumé par

la joie prochaine, profitait d'un galop final pour baiser la mariée sur les lèvres, — la musique ne s'était interrompue dans un bruit gémissant de cassure et de dislocation. En vain l'on tourna, tourna, tourna la manivelle. Plus rien. C'était l'âme de la misérable qui s'était brisée dans l'orgue à jamais muet.

CLAIRE

CLAIRE

I

D'avoir seize ans et d'être blonde avec des joues si roses, Claire est jolie comme un printemps qui naît. Elle s'accoude à la fenêtre basse de la maison de brique, qui s'isole au bord de l'eau entre les verdures balancées des grands lilas pleins d'oiseaux et de soleil. Elle ne pense pas, elle ne rêve pas, elle ne suit pas de l'œil l'hirondelle qui vole, tourne et dis-

paraît, elle n'écoute pas la fuite glissante de la rivière. Elle est là, sans savoir pourquoi, vaguement heureuse, dans une inconscience qui sourit. Parmi le paysage, à la fenêtre, elle remplit sans y prendre garde la fonction d'être une grâce, un charme, une lueur de plus ; elle ignore qu'elle est adorable et nécessaire au délicieux ensemble du matin de printemps, comme la rose ignore qu'elle s'épanouit, comme la brise ignore qu'elle chante ; dans ce coin de nature composé par l'artiste inconnu qui combine les effets des aurores et des couchers de soleil, elle complète, sans que rien le lui conseille ou l'en avertisse, la beauté mystérieuse des choses.

Tout à coup, pendant qu'elle se tient, un peu penchée, à la fenêtre, le vent lui prend dans les cheveux une petite églantine rose, où se noue un ruban, emporte la fleur, la laisse tomber dans la rivière, et rit, plus loin, de son espièglerie. L'églantine, avec le ruban qui laisse un fin sillage, suit le courant de l'eau, entre l'inclinaison des

saules ; et une libellule qui se pose dessus, dans un pétillement d'ailes, part pour un long voyage.

II

Toute la nuit, dans l'une des plus pauvres maisons de la ville voisine, un jeune homme a pleuré, les poings aux tempes, martelant de ses coudes une petite table de bois où des lettres sont éparses. Les lueurs de l'aube, qui dissipent les ombres du ciel, ne chassent pas les tristesses de son cœur douloureux. Il se lève, il va, il vient, avec des arrêts, le front plissé, se mordant les lèvres. C'est donc vrai ! elle ne l'aime plus ! Cette belle jeune femme, où il avait toutes ses joies, qui lui donnait l'oubli de la vie misérable, elle est partie, pour ne plus revenir, partie avec un autre ! Après

tant de serments, oh ! si tendres, après tant de baisers, oh ! si doux, c'est à un autre qu'elle jure d'aimer toujours et qu'elle offre ses lèvres mouillées encore des bonheurs récents. L'infâme ! Que deviendra-t-il, maintenant, tout seul, sans espérances ? Les gens riches ou célèbres, qui ont les consolations du luxe ou de la gloire, doivent moins souffrir quand tout à coup les abandonnent celles qu'ils adoraient. Mais lui, pauvre, inconnu, n'ayant ni amis ni famille, que fera-t-il des heures inutiles, et quel demain lui fera perdre l'amer souvenir de l'adorable hier ? Quand il songe qu'il ne la verra plus, qu'il ne l'entendra plus, que c'est bien fini, que jamais elle ne reviendra dans cette pauvre chambre où toutes les délices et tous les sourires entraient avec elle, où elle mettait, elle, mondaine de soie et de parfums, les chères élégances d'un amour longtemps inespéré, quand il pense qu'elle ne s'éveillera plus, les matins, dans un bâillement qui était un épanouissement de rose,

sur l'oreiller de ce petit lit à jamais désert, des envies le prennent de briser les meubles, de mettre le feu aux rideaux, et de mourir sous les décombres et les cendres ! Du moins il ne restera pas un instant de plus dans la chambre si chère et si détestée. Il pousse la porte, il s'en va à travers la ville encore endormie. Il regarde les volets fermés. Là, derrière ces planches, des maris, des amants, tiennent entre leurs bras ensommeillés des femmes qui ne sont point traîtresses, et tout à l'heure ils connaîtront le baiser des fidèles réveils. Il frappe du pied, mord ses poings, se hâte comme quelqu'un qui fuit. Il arrive sur le bord de la rivière qui coule très profonde entre l'inclinaison des saules. Mais ni la fraîcheur du matin, ni la gaieté des verdures remuées, ni le bel espace ensoleillé ne rassérènent le pauvre enfant. Il considère l'eau, longtemps, très longtemps. Il ne peut détacher ses yeux de la limpide surface, unie comme la lame d'une tombe. Mourir, c'est la pensée qui

lui est venue. Oui, mourir, pourquoi pas ? Que ferait-il de la vie, à présent ? Il se sent plein de colère et d'horreur contre ce monde où les plus chères, après s'être données, se reprennent, où les plus belles sont les plus perfides. Tous les hommes sont mauvais, toutes les femmes sont méchantes. Toute joie a pour sœur jumelle la désillusion. Ce n'est pas vrai qu'il existe des tendresses éternelles et des liens jamais rompus. Le bonheur, qui ne saurait être durable, vaut-il la peine d'être désiré ? A quoi bon sourire, puisqu'il faudra pleurer ? Ah ! cette vie est affreuse, et combien la mort est meilleure. Il ne croit plus aux tendres paroles échangées ; il déteste les serrements de mains sous les tonnelles, le soir ; il maudit tous les baisers de toutes les lèvres. Et il n'hésite plus : il mourra. Oui, là, dans cette eau profonde, il trouvera le repos, l'oubli des trahisons et des rancœurs. Comme ce doit être bon de dormir sans mauvais rêves ! Justement, l'heure est propice. Il est seul sur

le rivage. Il se penche, — après un secoûment d'épaules qui a l'air de rejeter la vie, — il se penche encore, il va s'élancer dans la rivière claire, caressée de lumière, dans la verte tombe ensoleillée... Mais qu'est-ce donc, là, au fil de l'eau, tout près de lui ? C'est une petite églantine, où se noue un ruban rose qui laisse un fin sillage; et il y a dessus une libellule qui voyage dans un pétillement d'ailes.

III

Il ne s'est pas jeté dans l'eau. Il a pris la fleur au passage, la fleur et le ruban. A présent, il marche le long de la rivière, en regardant l'églantine, avec mélancolie. Pourquoi ? Il ne sait, il la regarde, et, parfois, il la baise. D'où peut-elle venir, cette fleur ? De quelle jeune tête, de quel corsage est-

elle tombée? Il lui semble qu'elle s'est trouvée là, tout exprès, pour lui rappeler que la vie n'est pas toujours amère, et qu'il ne faut pas toujours, pour une piqûre au doigt, ou au cœur, se décourager des roses, ou des femmes. Il n'a pas osé mourir dans cette eau où elle passait. Mais cet attendrissement dure peu. Il repousse le conseil de vivre. Les rages et les angoisses lui reviennent, plus violentes. Cette fleur ment, comme les autres bouches ! Et, avec un geste qui dit adieu à toutes les misères, à tous les parjures, à tous les désespoirs, il s'incline de nouveau vers la rivière. Il est bien résolu : cette fois, c'en est fait de lui ! Déjà, il prend son élan... — « Ah ! ma fleur et mon ruban ! » dit une petite voix pareille à un cri d'oiseau. Il se retourne, il voit à la fenêtre basse d'une maison de brique, entre des verdures de grands lilas, une jeune fille accoudée, jolie comme le printemps, avec ses seize ans, sa tête blonde, ses fraîches joues si roses. « Cette fleur est à vous, Ma-

Mademoiselle? » Et parce que, en la lui rendant, il a touché de la main les petits doigts qui tremblent, il sent son cœur suivre l'églantine et se poser dessus, dans un frissonnement, comme une libellule qui part pour un long voyage.

ANASTASIE

ANASTASIE

Que vous soyez la diaphane et longue miss des Keepsakes, qui passe à cheval dans les allées du parc, la rêveuse *Jungfrau* éprise des *vergiss-mein-nicht*, le matin, dans les jolis cimetières, ou l'Américaine de vingt ans, chercheuse éperdue de maris, qui serait une fille si elle n'était une vierge, et qui ose dans tous les casinos du monde des fiançailles de canapé; que vous soyez la demoiselle de Paris, mousseline déjà chiffonnée aux accessoires des cotillons, ou la demoiselle de province, grave, un peu grise, terne,

dont la robe n'avoue rien, et qui sait ce que valent les œufs frais au marché du samedi ; que la famille vous garde ou que le couvent vous tienne ; que vous soyez riches ou pauvres, de haute race ou bourgeoises ou paysannes, faisant l'aumône ou la demandant, rêvant d'une couronne ducale sur la corbeille de noce, rendant la monnaie, au comptoir, près de la mère, ou menant, dans les bourgs, les vaches au taureau, — n'importe ! vous êtes, jeunes filles, en tous lieux, en tout temps, dans toutes les classes, l'ingénuité entière, parfaite, absolue ! Quand même les mauvaises pensées et les mauvais livres et les mauvais exemples auraient tenté de salir vos âmes, vous n'en seriez pas moins, toujours, l'innocence elle-même. Sachant tout, vous ne saurez rien, tant qu'un homme ne vous aura pas emportées dans ses bras ! Car le Baiser est en effet le seul révélateur de la vie.

I

La maison, dans un des noirs quartiers inquiétants de Paris, est sordide, a l'air infâme. Peinte autrefois d'un rouge sombre, déteinte maintenant, elle montre la couleur d'un échafaud qui serait longtemps resté sous la pluie. Un cabaret, car on y boit; un tripot, car on y joue; un hôtel, car on y dort. La soif s'y soûle vite, ignoblement, et y vomit; le jeu y fait grincer ses ongles sur de gros sous vert-de-grisés que l'on se dispute parmi des coups et des bagarres; dans les chambres sans lit, sur les paillasses qui bavent du varech, le sommeil, solitaire, est abject, avec des ronflements d'ivrogne, avec des puanteurs de vin, et, à deux, obscène. Les hommes qui viennent, le soir, dans la salle d'en bas, se retournent presque

toujours vers la rue avant d'entrer tout à fait, pour voir s'ils n'ont pas été suivis ; furtifs, l'œil inquiet, des gaucheries d'animal qui a peur et se rencoigne. Quels hommes? Les vieilles faces sont trop rouges, et les jeunes trop pâles. De ces visages qu'on ne rencontre que la nuit, sournois, louches, la lèvre blanche, l'œil sali de sang, mornes, se convulsant tout à coup dans un soubresaut de tic. Peu de blouses : de vieux pardessus à même sur la chemise de couleur, qui font beaucoup de plis et dont le drap, gris ou marron, tout râpé, se déchire et s'effiloque; quelques vestons, neufs, très courts, très étroits, collants ; parfois, sous un menton imberbe, éclate le rouge cru d'une cravate. Quelques-uns de ces hommes se groupent devant le comptoir d'étain çà et là rose de lie, où le patron, obèse, les joues sanguinolentes, avec des poils dans les narines, — l'air d'un vieil hercule de foire, — aligne de petits verres lourds. Les autres s'assoient pesamment, comme on tombe, sur les

bancs, près des tables, dans l'éreintement écœuré des mauvaises besognes ; et ils s'accoudent, ouvrant des yeux vagues, regardant, sans rien voir peut-être, les murs de plâtre gris qui s'effritent, la triple rangée des bouteilles bleues, vertes ou roses, posées sur l'étagère de verre, et, à travers les rideaux de cotonnade écarlate qui font la rue toute rouge, le va-et-vient des filles devant la porte, pareil à un remuement d'ombres chinoises dans du sang. Peu à peu la salle se remplit, devient bruyante et joyeuse, d'une joie brutale, qui crie, frappe sur les tables, heurte les verres, lâche toutes les ordures de l'argot. Les camaraderies se serrent la main. On boit ensemble. On est content, on n'a pas besoin de se gêner, entre amis. On s'épanche, chaleureusement, dans un bien-être de crapule. Il y a comme une dilatation de toutes ces viles âmes dans le chez-soi de l'ignominie. De temps en temps une fille entre très vite ; elle n'est pas seule ; elle fait un signe au patron, gagne le

fond de la salle, ouvre une porte, met le pied sur la première marche d'un escalier, en disant : « Viens, Monsieur. » Alors d'ignobles plaisanteries avec des refrains de chansons. Le bruit, la joie redoublent. Les yeux flambent d'alcool. Dans la fumée des brûle-gueule et des cigares d'un sou, qui éteint le gaz, ce sont des bousculades pleines de jurons et d'éclats de rire. Et le tumulte durera jusqu'à l'heure des sorties avinées qui titubent sur le seuil et roulent dans le ruisseau.

Anastasie, — la fille du patron et de la patronne, — vivait dans cette maison. Seize ans, jolie, avec des yeux gais. C'était elle qui refaisait les lits, quand les filles étaient parties.

II

Tout ce qu'il est honteux de savoir, elle l'avait appris, toute petite. Sa mère, qui

avait besoin d'elle pour fourbir les casseroles et éplucher les légumes, ne l'envoya jamais à l'école. Son école, ce fut cette salle où l'on se soûle et où l'on jure. A cinq ans, elle jouait entre des jambes d'ivrogne, s'asseyait sur des genoux de voleurs, regardait d'un air de convoitise l'argent mal gagné que l'on se partage, sur un coin de table, un peu loin des camarades. Elle eut longtemps pour jouet un vieux « monseigneur » hors d'usage, oublié sur le banc; elle s'amusait à l'enfoncer dans les serrures, pour rire. Elle ne savait pas ses lettres, elle parlait l'argot, très bien. C'était une des gaietés de la maison, de lui faire dire des mots malpropres. Elle aimait à les répéter, avec l'orgueil d'un enfant qui sait sa fable. Plus tard on les lui expliqua. Inutile. Elle les avait déjà compris. A douze ans, elle était la petite amie des « dames » qui venaient dans la maison, les trouvait très belles avec leurs longues robes qui font du bruit dans l'escalier, les enviait, ferait

comme elles quand elle serait grande. De tout ce qui se passait derrière les portes refermées du long couloir, elle n'ignorait rien : ni le pourquoi des contestations avec des inconnus qui viennent furtivement et s'en retournent en relevant le collet de leur habit, ni les causes des querelles avec les amants et des batteries qui s'achèvent, après de l'argent compté, dans des caresses. Elle eût été très étonnée, aurait haussé l'épaule avec un : « Faut pas m'la faire ! » si on lui avait affirmé qu'il y a d'honnêtes filles, ne vendant pas de l'amour et n'en achetant pas. Toutes les maisons étaient comme sa maison, avec le trottoir devant. Elle n'avait jamais eu une pudeur, n'avait jamais rougi. Et, jeune fille enfin, elle était abominable, — si jolie cependant, — avec son abject parler et ses débraillements de prostituée, n'ayant pas même le souvenir d'une innocence, consciente de tout le mal et s'y plaisant, attendant, sans le craindre ni le désirer, — ça serait quand ça se trouverait

comme ça, — le jour où quelque infâme drôle, plus hardi ou plus lâche que les autres, la pousserait d'un baiser dans une chambre, et, le lendemain, d'un coup de poing dans la rue.

III

Un jeune homme, qui n'était jamais venu, que personne ne connaissait, entra un soir dans le cabaret, s'assit, demanda un verre de vin. Anastasie apporta le verre plein jusqu'au bord, et regarda le nouveau client. Il avait l'air très doux, poli, modeste, ne ressemblait pas à tout le monde. Comme il était en blouse, ce devait être quelque ouvrier, qui passait, qu'on ne reverrait plus. Le lendemain, il revint. Justement elle était en train de rire, très contente, épanouie, avec un grand diable de camelot, puant le

tabac et l'alcool, qui lui mettait dans l'oreille de gros baisers et de gros mots. Le jeune ouvrier s'approcha, demanda un cassis, d'une voix timide, en disant : « Mademoiselle. » Alors elle se tourna, et, voyant qu'il était revenu et qu'il la saluait, elle rougit.

IV

Elle ne cessa pas de boire avec les ivrognes, dans leurs verres, ni de tutoyer les voleurs, ni de refaire les lits en disant : « Tu es trop bête, » aux filles qui ne mettaient qu'une petite pièce blanche dans leur bas; ce qu'elle avait été, elle le fut, impudemment, avec de répugnants cynismes de langage et de parole; mais, chaque fois qu'elle pouvait s'échapper, elle s'en allait avec son bon ami à travers les rues, vers les banlieues ; ils eurent d'adorables

dimanches, le jeune ouvrier et elle, le long des routes, sous les arbres. Souvent ils se donnaient rendez-vous, le soir, sur les fortifications; assis, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils se parlaient bas, puis se taisaient, levant la tête, pour regarder ensemble les petites étoiles qui les regardaient aussi! Ils n'étaient pas l'un à l'autre, et ils s'adoraient. Ce furent, pendant tout un mois, — sans une parole trop ardente, sans un baiser trop long, — de chastes fiançailles. Il lui suffisait de l'avoir près d'elle pour être tout heureuse, elle ne pensait pas à autre chose. Elle avait des douceurs au cœur qui lui montaient aux lèvres en soupirs attendris, quand il lui disait : « Je t'aime! » Elle aurait bien voulu vivre à la campagne avec lui, toujours. Ils préméditaient des parties pour les prochains dimanches; ils iraient à Meudon ou à Ville-d'Avray, se courraient après dans les branches. « Je consulterai les marguerites des prés, pour voir si vous m'aimez autant

que vous le dites! » C'était ainsi qu'elle était naïve, un peu simple même, tout naturellement. Et lorsque enfin, un soir, emporté de passion, il la serra dans ses bras et l'enleva et l'entraîna dans de l'ombre et dans des feuilles, elle, effarée sous le baiser, — elle, la jeune fille presque fille, instruite de tous les vices par tous les sales exemples, dès longtemps préparée et consentante à toutes les viles chutes, — elle se mit à trembler dans l'angoisse délicieuse des vierges, et, timide, pleine de désir et de crainte, éperdue à cause de l'inconnu, ignorante, oui, sincèrement ignorante, elle sanglota en demandant : « Oh! mon ami, mon ami, que voulez-vous donc de moi? »

MARIE

MARIE

I

C'était dans une petite ville bâtie sur une montagne. L'ardeur furieuse du jour enveloppait, étreignait, dévorait la montagne et la ville, mornes toutes deux, très blanches, maisons et roches confondues comme sous une poussière de craie; et, sèches, se lézardant, elles avaient l'air, au milieu de la plaine, d'une grande plaie en bosse, qui s'écaille et s'effrite, cicatrisée par le soleil. A la pointe pelée du plus haut roc, dans l'immense chaleur du ciel, un seul arbre, éployant ses palmes, planait.

Une jeune fille sortit d'une maison de la ville, échoppe plutôt que maison, toute secouée d'un bruit de marteaux qui enfoncent des clous dans du bois.

Si jeune, grande, un peu pâle, aux cheveux noirs répandus en deux nappes d'ébène lisse, vêtue d'une longue robe blanche qui ne laissait pas même voir le bout du pied nu, elle avait sur la tête un vase de grès rose, où son bras droit, levé, mettait une anse d'albâtre.

Entre les maisons basses, dont les murs surchauffés se renvoyaient des flammes blanches, elle descendit l'étroite rue pierreuse; les cailloux lui brûlaient la peau comme des braises. Mais elle avait dans les yeux le ciel d'un si limpide lac, la neige de son visage était si virginale, qu'il y eut dans la rue, autour d'elle, un peu de fraîcheur, à cause de sa pureté.

Chemin faisant, elle vit une vieille qui geignait et haletait, tombée par terre à côté d'un grand panier d'où se renversaient des

grappes de raisins noirs. Très vite, elle posa sa cruche, et elle releva la pauvre femme qui frottait, en geignant toujours, ses reins endoloris. Une à une, elle remit dans le panier les grappes, souleva le fardeau, le plaça sur ses épaules. « Venez, mère, et appuyez-vous sur moi, car vous paraissez bien lasse. » Puis, quand elle fut allée, portant le panier et la femme, jusqu'à la maison de la vieille, elle revint sur ses pas, reprit la cruche et continua son chemin.

Gais, étourdis, jolis dans leurs haillons dorés de soleil, une troupe d'enfants jouaient, avec des cris et des rires, au détour de la rue. Elle s'arrêta pour les regarder. Elle riait, elle aussi. Elle aurait bien voulu jouer avec eux, jeune fille si pleine d'enfance encore ! Mais non, elle était une grande personne, elle devait être sérieuse. Elle se contenta de leur donner des conseils, de leur enseigner des jeux, en se penchant, en disant : « Voilà, c'est ainsi. Les plus petits se tiennent de ce côté, le plus grand va se

cacher derrière le mur. Et c'est très amusant. » En même temps elle leur distribuait de menus jouets de bois blanc que fabriquaient, dans les heures de loisir, les apprentis du charpentier. Elle était si contente qu'elle ne pouvait pas s'en aller. Elle s'extasiait à voir la joie de ces enfants. L'un d'eux surtout, qui avait de longs cheveux blonds et l'air plus faible que les autres, l'attirait, la charmait. En le baisant au front, elle se sentit pleine de tendresse, et de tristesse aussi, sans savoir pourquoi. Oh ! il était si pâle ! Elle s'éloigna enfin. Elle avait dans le cœur comme le pressentiment d'elle ne savait quel délicieux et douloureux amour.

A côté d'un étal de viandes, un boucher saignait un agneau pendu au mur par les pieds de derrière. Les bras rouges, il se réjouissait, féroce, du sang qui jaillit et ruisselle, et des gémissements de la bête innocente, pareils aux râles doux d'un enfant qui se meurt. Elle se jeta aux pieds du bou-

cher, le conjurant d'épargner l'agneau! Sa voix tremblait d'angoisse, ses yeux étaient mouillés de larmes. L'homme haussa les épaules, en ricanant; et, comme il y avait du sang frais sur la main dont il écarta la suppliante, deux rougeurs humides souillèrent la robe blanche; en coulant, elles se rencontrèrent et firent une croix.

La jeune fille épouvantée s'enfuit.

Elle arriva dans la vallée, près de la source où c'était sa coutume de venir puiser de l'eau.

Entre des buissons de nopal fleurissaient sur la rive des roses blanches et roses, et des narcisses et des anémones avec des giroflées, des lys jaunes et des lys blancs. Le murmure frais de la source mettait dans l'air comme une rosée qui se vaporise. Nul autre bruit. Seulement un joli cri d'oiseau invisible, parfois, dans les parfums. On aurait pu croire que l'une des roses avait chanté.

La jeune fille, à côté de sa cruche encore

vide, s'assit sous un pommier sauvage qui se penchait vers la source pour y mirer ses fleurs frêles, et regarda couler l'eau pure, toute bleue de ciel.

II

Dans le pommier une voix se mit à parler. Qui donc était là ? Une couleuvre, sortie d'un buisson de nopal, avait rampé le long du tronc, s'était mêlée aux branches, comme une autre branche, vivante, faite d'acier bleu et de lumineuses pierreries.

« Tu es si belle, oh ! si belle ! et tu vis dans la maison d'un vieillard qui n'a pas même su faire de toi une femme pareille aux autres femmes. Est-ce à un lit solitaire que tu étais destinée, vierge pleine de grâces ? Ignores-tu que l'amour des jeunes

hommes est doux et ne sauras-tu jamais de quelles délices émue, la fiancée revient, le soir, les yeux humides et la joue un peu rose, du bois d'oliviers où elle n'est pas allée seule? C'est pour les regards de tendresse que l'on a des yeux et pour le baiser que l'on a des lèvres. Te coucheras-tu dans la tombe froide où la terre enlace et caresse, sans avoir dormi dans les bras ardents d'un époux? »

Mais la jeune fille, attentive à considérer l'eau qui coule, n'entendait point ce que disait le serpent.

Alors le Tentateur pensa qu'elle verrait, si elle n'entendait pas, et, baissant ses yeux vers la source, il y mira ses mauvaises pensées, parmi les fleurs frêles du pommier.

Des images se formèrent dans l'eau, peu à peu, étranges. Des couples étaient couchés, çà et là, sous des branches, les mains unies, la bouche à la bouche, des sursauts d'étreintes remuant les chevelures mêlées. Puis, ce furent, dans des salles somptueuses,

toutes de marbre et d'agate-onyx, sur des lits de pourpre jonchés de roses plus rouges, autour de tables chargées de fruits mûrs dans des orfèvreries, de beaux jeunes hommes demi-nus et de belles jeunes femmes dont les robes entr'ouvertes et longues faisaient comme un ruissellement de rubis et de chrysoprases. Pleins de vin et d'amour, les convives s'extasiaient, coupes toujours remplies, lèvres toujours baisées. Quelquefois des esclaves noirs entraient, portant de très grands coffres faits de bois couleur d'or, et, dans ces coffres ouverts devant les femmes, il y avait toutes les riches étoffes et toutes les pierreries, soies écarlates ou fauves, gazes lumineuses et mousselines de soleil, perles, saphirs, escarboucles, un pêle-mêle prodigieux de couleurs incendiées et d'éclairs. Mais les amoureuses, dédaigneuses, ne prenaient pas garde aux présents, et, repoussant les parures, sûres de leur beauté nue, elles embrassaient les beaux amants ivres, tandis

que des instruments que frappaient des poings, où couraient des ongles, rhythmaient le pas des danseuses dont la volupté frénétique tournait infatigablement en montrant la chaude neige éblouissante de leurs ventres et de leurs bras nus!

La jeune fille, cependant, était tout occupée à guetter le tremblement ensoleillé des ailes d'une libellule sur un petit caillou hors de l'eau. Puis, elle songea qu'elle restait bien longtemps, sous le pommier, près de la source. Elle emplit la cruche, la remit sur sa tête, et remonta la côte pierreuse, vers la maison toute secouée d'un bruit de marteaux qui enfoncent des clous dans du bois.

III

Ce fut le soir de ce jour que l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge mariée

à un homme de la maison de David, nommé Joseph, et qu'étant entré où elle était, il lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ! »

AGATHE

AGATHE

La toute jeune mariée était déjà au lit, quand le marié ouvrit discrètement la porte. Il s'arrêta sur le seuil, il tremblait, ravi. Ne mentez pas, élus du paradis chrétien, qui fûtes des époux sur terre : aucune joie, même celle de contempler la gloire céleste pour la première fois, n'est comparable au délire de pénétrer, le cœur défaillant, dans la chambre nuptiale ! Parmi les dentelles chastes de l'oreiller, derrière le voile ému des rideaux, elle cachait à demi sa tête, la mignonne, souriante et peureuse,

le nez rose hors des draps, les yeux clignant d'effarement et d'espoir entre les frisons effrayés; sous la couverture docile, le corps frissonnant, pelotonné, moulait ces rondeurs grasses que l'édredon exagère; autour d'elle, partout, dans l'intimité des tentures, dans la blancheur un peu bleue du plafond où volent des hirondelles, dans le canapé jaloux, en face du lit, dans le fauteuil profond où sont tombés les bas de soie, et dans la glace qui observe, et dans les langueurs de la lampe qui veut s'éteindre, il y avait, presque humaine et comme braquant des yeux invisibles, la curiosité attendrie des choses.

Le marié restait immobile, n'osant faire un pas de plus, épouvanté de son bonheur; et il se mit, — pendant qu'elle lui riait, craintive, le nez plus rose, — à caresser lentement, de la main gauche, sa barbe qui était longue et soyeuse. Car il avait ce tic. A tout moment, surtout quand une pensée l'absorbait, il se caressait lentement la barbe, de la main gauche, sans y prendre garde.

La mariée poussa un cri, en se tournant vers la ruelle ! un cri d'effroi, vraiment sincère, où se combinaient avec tous les « shocking » d'une miss violentée toutes les envies de se dérober, de fuir, d'avoir disparu.

Qu'était-ce donc qu'elle avait ? Qu'avait-il fait pour l'émouvoir ainsi ? C'était une chose singulière. Il n'y rêva pas longtemps. Le courage d'être heureux lui était revenu : il la tenait dans ses bras, maintenant, l'étreignait, éperdu, résistante, lui disait, avec des baisers, les paroles qui affolent, et ce fut, dans le lit secoué, parmi les affres exquises des virginités agonisantes, le triomphe du jeune et robuste amour, tandis que la lueur de la lampe, insensiblement, s'atténuait, se mourait, confidente discrète qui s'éloigne, sûr la pointe du pied, en détournant les yeux.

Mais, le lendemain, quand l'aube traversa les rideaux, curieuse à son tour, — est-ce d'avoir regardé tant de matins de nuits de noce, que vous êtes rose, aurore ? — quand

se furent alanguis enfin les premiers emportements, à l'heure fatiguée où l'amour se délasse et se répand dans la familiarité des tendres camaraderies, il se souvint, après tous les oublis, du cri qu'elle avait poussé la veille ; et il lui demanda ce qui l'avait si fort effrayée, tout à coup.

Elle s'écarta, un peu rougissante.

« Oh ! René, vous le savez bien ! dit-elle.

— Mais non.

— Que si !

— Soit. Suppose que je l'ignore, et raconte-le-moi, chère âme.

— Vous le voulez ?

— Je l'exige !

— Eh ! bien, ce qui m'a tant effrayée...

— C'est ?

— C'est que vous avez touché votre barbe ! acheva-t-elle en se cachant la tête dans les mains.

Il fut étonné, comme on pense.

— Eh ! bon Dieu, qu'y avait-il de si épou-

vantable à me voir toucher ma barbe ? Je ne comprends pas du tout.

— Fi ! Monsieur, ne faites pas l'ignorant. Vous comprenez à merveille. C'est par taquinerie que vous me questionnez.

— Je te jure !...

— Ne mentez pas ! c'est très vilain. »

Puis elle eut une moue sérieuse et toute drôle de gamine offensée, — c'était une petite fille, cette petite femme, — et elle se mit à parler, très vite, en levant et en baissant la tête, en frottant ses fines menottes, mutine, presque colère, avec des bavardages de pensionnaire ou de perruche qui s'impatiente.

« Ah ! mais, au couvent, on n'est pas aussi sottes que les gens l'imaginent. On y apprend beaucoup de choses, allez. Je puis bien le dire, à présent, n'est-ce pas ? puisque je suis mariée. Pas seulement la géographie et l'histoire de France. Des choses très mystérieuses ! On se parle bas, dans la cour des grandes. On fait des ré-

flexions sur les conversations qu'on a écoutées, sur les livres qu'on a lus pendant les vacances. Et ce qu'on ne sait pas, on le devine, en s'aidant. Sottes ? ah ! bien oui. Très malignes, sans en avoir l'air. Et moi, justement, j'avais une amie, Agathe, qui était très savante !

— Très savante, je te l'accorde. Mais que t'a-t-elle enseigné, mignonne ?

— Elle m'a enseigné, Monsieur, que presque tous les hommes sont dangereux, rusés, et rôdent autour des jeunes personnes dans de mauvaises intentions.

— Agathe exagérait !

— Pas le moins du monde. Mais, voilà, ils ont beau rôder, ça ne leur sert pas à grand'-chose, puisqu'ils ne peuvent pas parler aux jeunes filles, ni leur écrire. Aussi, ils se sont avisés d'un autre moyen pour se faire entendre.

— Je suis curieux de le connaître, ce moyen-là.

— Vous ne le connaissez que trop, je

parie. Vous savez bien qu'ils s'expriment... par signes!

— Par signes?

— Oui! Leurs gestes les plus indifférents en apparence, que personne ne remarque, ont une signification particulière, quand ils les font en nous regardant.

— Tu en es sûre?

— Sûre. Ainsi, lorsqu'un jeune homme rencontre une jeune fille à la promenade ou dans un salon, personne ne peut l'empêcher, n'est-ce pas, de se gratter le bout du nez?

— Il est certain qu'on ne peut pas l'en empêcher.

— Eh bien, c'est très facheux! car ce geste veut dire: « Mademoiselle, je vous adore, et je n'ai jamais vu des yeux aussi beaux que les vôtres. »

— Tant de choses dans un petit mouvement! la langue des signes est aussi belle que le turc.

— Moquez-vous! vous n'ignorez pas que

je suis dans le vrai. Mettre son lorgnon et le laisser tomber tout à coup, cela signifie : « Si vous me jetez la rose que vous avez à votre corsage, je la garderai éternellement et je serai le plus heureux des hommes. »

— Ah ! bah !

— Poser le doigt sur l'épingle de la cravate, c'est demander si on peut nourrir l'espoir d'être aimé un jour ; tirer un portefeuille de sa poche, c'est dire que l'on voudrait écrire une lettre ; quand on se frappe le front, comme si on avait une idée subite, c'est qu'on a l'audace d'espérer un rendez-vous ! Et il y a d'autres signes qui expriment des choses très vilaines. L'homme qui choque l'un contre l'autre les ongles de ses pouces, nous donne à entendre qu'il meurt du désir de nous prendre un baiser dans le cou, et, s'il agite son mouchoir devant son visage, comme pour chasser une mouche, il nous propose un enlèvement et un mariage en Angleterre devant le forgeron de Gretna-Green.

— C'est épouvantable.

— Oh ! tout à fait épouvantable. Voyez-vous la position d'une jeune personne qui est environnée à tous moments, partout, de ces gestes qui l'interrogent, la courtisent, la supplient, l'offensent plus clairement que les plus claires paroles ! Et comment se plaindre ? De quoi se plaindre ? Impossible de se fâcher, de dire un seul mot. Vous reconnaissez vous-même qu'un homme a bien le droit de se gratter le bout du nez ! Les parents, eux, ne se doutent de rien. Mais nous, nous comprenons. C'est à cause de cela que souvent nous devenons toutes rouges, sans pouvoir expliquer pourquoi.

— Vous devez, en effet, rougir toute la journée. Et c'est ton amie de couvent qui t'a révélé ce noir mystère ?

— Oui. Agathe avait même fait une espèce de petit livre, d'album, pour mieux faire comprendre les choses. Cela ressemblait à un dictionnaire. D'un côté de chaque page, elle avait dessiné un geste, et il y avait, de l'autre côté, l'affreuse signification. Oh ! nous

avons longtemps étudié, au couvent, dans ce petit livre! Et nous en avions pris des copies sur papier très fin, que nous emportions les jours de sortie.

— Pour le cas où votre mémoire serait en défaut?

— Précisément. Si quelque signe paraissait obscur, on s'esquivait vite dans sa chambre, pour consulter le dictionnaire. »

Le mari faillit éclater de rire, tant elle lui paraissait plaisamment subtile, cette ingénue perversité de l'innocence.

Mais il garda son sérieux.

« Il faut croire que le geste de se caresser la barbe a un sens bien redoutable puisque tu as été si effrayée, hier soir ?

— Oui, oui, dit-elle, oh ! oui, bien redoutable ! »

Et dans une épouvante qui rit, toute secouée de petits sursauts, elle se fourrait la tête, sa mignonne tête d'enfant femme, dans les dentelles de l'oreiller fripé.

Il n'y tint plus. Il pouffa. « Ah ! folle !

folle ! » dit-il, puis, d'un bras, la ramenant, effarouchée, sur son cœur, sous ses lèvres, il se caressa la barbe, lentement, de la main gauche, trois fois.

MADELEINE

MADELEINE

Vers la fin d'un pluvieux jour d'été, ayant atteint lentement, car mon cheval était las, le sommet d'une colline boisée de jeunes pins, j'aperçus enfin les pignons et les futaies du domaine des Aulnes, qui occupe le fond brumeux de la vallée.

Je venais prendre possession, à titre d'héritier, de ce vaste domaine, abandonné depuis quarante ans aux soins insuffisants d'un régisseur par la condamnable incurie du dernier propriétaire, mon père, qui était mort récemment.

Je hâtai d'un coup de cravache le pas de ma monture et commençai de descendre la côte. La pente du sentier était rapide ; les quatre fers rapprochés du cheval glissaient périlleusement sur les cailloux enduits d'une fange noirâtre. Sous le ciel bas et lourd, à ma droite, à ma gauche, la verdure des pins était morne ; au-dessous de moi, dans le fond brumeux de la vallée, se dressait le château, masse carrée et sombre qu'entourait à perte de vue une grande forêt sauvage, entrecoupée de champs de bruyère et d'étangs couverts de roseaux affreusement verdâtres.

Je me souvins que mon père avait toujours témoigné un grand éloignement pour le domaine des Aulnes ; à ce nom seul, parfois, il frissonnait. Je ne sais pourquoi je songeai à cela en ce moment.

Il survint une petite pluie froide dont je me sentis très incommodé ; car, la matinée ayant été assez belle, j'avais omis de prendre un manteau ou quelque couverture

de voyage. En réalité, j'aurais voulu être arrivé.

Parvenu au bas de la colline, je n'avais plus qu'à traverser un petit village de cent ou cent cinquante feux, dont les dernières chaumières s'étendent jusqu'à l'entrée principale du château. Le bruit des pas de mon cheval fit accourir sur les seuils huit ou dix paysans en guenilles qui me considérèrent curieusement sans me saluer. Je dus attribuer à la contemplation prolongée des jeunes pins entre lesquels je venais de passer la singulière coloration que certains objets revêtaient à mes yeux; les bras et les visages des misérables villageois qui me regardaient avec une persistance bestiale et craintive m'apparaissaient très blêmes, presque verts. Des femmes glissaient leurs têtes et leurs mains parmi des groupes d'hommes. Il me sembla que ces têtes et ces mains oscillaient sans repos, blêmes aussi et vertes.

La grille du château était fermée. A tra-

vers ses barreaux lépreux de rouille, on pouvait apercevoir la grande cour seigneuriale encombrée d'herbes hautes et, plus loin, l'antique demeure abandonnée. La pluie, devenue forte, me glaçait réellement. Je descendis de cheval, j'attachai la bête, qui baissait la tête de fatigue, à un anneau scellé dans le mur, et j'eus la chance de découvrir assez vite le bouton d'une sonnette dissimulée dans les serrureries compliquées de la grille. Je le tirai violemment, à plusieurs reprises. Mais, au lieu du fourmillant et joyeux drelin-drelin auquel se serait attendu tout être doué de raison, deux lents, sombres, lugubres coups de beffroi retentirent dans l'éloignement et dans l'ombre; car c'était le soir déjà.

D'une petite maison basse, adossée au flanc droit du château, sortit une vieille femme qui portait une lampe; très grande, très maigre, enveloppée plutôt qu'habillée d'une ample robe grise d'étoffe grossière, qui semblait un linceul sali, elle se dirigea

vers la grille d'un pas de spectre, lent et léger. La lampe, qui éclairait pleinement son visage, me fit voir, sous des cheveux gris, des yeux hagards et ternes ; les joues étaient très pâles.

— Soyez le bienvenu chez vous, Monsieur, dit-elle, pendant qu'une grosse clef geignait dans la serrure.

C'était la femme du régisseur.

— Merci, madame Chartier, répondis-je ; mais j'arrive par un mauvais temps.

— Par un mauvais temps, en effet.

Elle me guidait vers la petite maison ; les herbes hautes et mouillées me montaient jusqu'aux genoux.

— Qui s'occupera de mon cheval ? demandai-je.

— Moi-même, dit-elle.

— Vous n'avez point de domestiques, Madame ?

— Non.

— Qui donc prend soin du château et cultive les terres ?

— Il n'y a pas de terre ici, dit-elle.

Elle s'effaça pour me laisser entrer, au rez-de-chaussée, dans une salle humide, mal chauffée et mal éclairée par un petit feu de mottes ; il n'y avait sans doute qu'une lampe dans le ménage, celle que madame Chartier avait prise pour venir à ma rencontre.

La femme du régisseur entra derrière moi.

— Chartier, dit-elle en touchant à l'épaule un assez vieil homme qui semblait dormir au coin de la cheminée, Chartier, lève-toi, voici le nouveau maître.

Le vieillard se tourna de mon côté ; c'était une face blême, aux yeux hagards et ternes.

— Soyez le bienvenu chez vous, Monsieur, dit-il.

Il se leva, m'offrit une chaise, et ajouta :

— Chauffez-vous, Monsieur, afin de ne pas prendre mal.

Madame Chartier qui était sortie, sans doute pour conduire mon cheval à l'écurie, revint chargée d'assiettes et de verres, et commença

de mettre le couvert, silencieusement, sur une table oblongue qu'elle tira du côté de la cheminée.

— Voilà des gens maussades, pensai-je. En moi-même, je formai le projet de renvoyer bientôt ce lugubre couple; mais le moment n'était pas venu de révéler mes intentions.

— Eh bien, monsieur Chartier, dis-je pour rompre un silence qui me devenait à la fin désagréable, vous plaisez-vous chez moi, et puis-je espérer de vous y voir longtemps?

— Vous ne me verrez pas longtemps, répondit-il.

— Pourquoi cela? Vous voulez donc quitter les Aulnes?

— Oh! moi, Monsieur, je ne les quitterai jamais; mais vous repartirez bientôt.

Je souris, mon intention formelle était de m'établir d'une façon définitive dans ma nouvelle propriété.

— Oh! Monsieur, dit derrière moi la voix

de madame Chartier, vous partirez bientôt. »

J'allais réclamer contre cette singulière affirmation lorsque la vieille femme ajouta : « Le dîner est servi. » Nous nous mîmes à table.

— Vous attendez quelqu'un? demandai-je, ayant remarqué qu'il y avait quatre couverts.

— Oui, Monsieur, nous attendons ma fille, dit le régisseur en servant le potage.

— Ah ! ah ! vous avez une fille?

J'espérais qu'un jeune visage répandrait quelque gaieté çà et là.

— Nous n'avons pas de fille, dit madame Chartier.

Le dîner était peu copieux; néanmoins j'eus de quoi satisfaire amplement l'appétit que je devais à ma longue course de la journée, car mes hôtes ne mangeaient pas. Je demandai à M. Chartier s'il était malade.

— Tout le monde est malade ici, répondit-il, à cause de l'étang.

— En effet, j'ai cru remarquer que les

habitants du village sont singulièrement pâles.

— Ils ont les fièvres, mais ils souffrent moins que nous, parce qu'ils ne sont pas aussi près de l'étang.

— Ah! vraiment! dis-je avec un léger frisson, car j'ai toujours particulièrement redouté la fièvre.

Après le dîner, madame Chartier se retira pour me préparer une chambre, non point dans le château, qu'un long abandon avait rendu inhabitable, mais dans la maison, au premier étage. Le régisseur et moi, nous nous approchâmes du foyer.

— Monsieur, dit le vieillard, excusez-nous de vous recevoir si mal; on est triste dans ce pays; la fièvre prend les enfants dès le berceau et ne quitte qu'au cimetière les hommes qui lui ont résisté. C'est à cause de l'étang, qu'il faudrait dessécher, ajouta-t-il en étendant la main vers la fenêtre; et puis, nous, monsieur, nous sommes plus tristes que les autres, parce

que nous avons perdu notre fille il y a un mois.

— Votre fille est morte, mon cher monsieur Chartier? dis-je avec un attendrissement à peine exagéré.

— Dieu le sait, Monsieur! Quant à nous, nous ignorons ce qu'elle est devenue.

Il continua d'une voix très basse :

— Madeleine était bien triste, bien malade; elle était comme nous sommes, mon bon monsieur. Mais les oiseaux chantent encore quand ils sont malades, et Madeleine chantait auprès de nous, qui ne parlions pas. J'espérais qu'elle résisterait au fléau, je me disais : « Plus tard, s'il plaît à Dieu, je l'emmènerai vivre dans une ville. » Pour lui voir des joues roses, nous aurions donné nos vies, ma femme et moi. Mais elle était toujours pâle : elle allait trop souvent au bord de l'eau. Elle aimait, je ne sais pourquoi, cette eau qui lui faisait mal. Souvent, quand sa mère l'appelait pour le dîner, elle était assise dans l'herbe humide,

à côté de l'étang. Nous la grondions, cela ne servait à rien. Il lui plaisait, disait-elle, d'entendre le bruit du vent dans les joncs du marais. Elle n'avait pas autre chose pour se distraire, la chère enfant! Dans les autres pays, les filles des pauvres gens peuvent cueillir des fleurs, dénicher des oiseaux, élever des colombes et jouer avec elles comme dans ces images que j'ai vues chez les marchands des villes; ici, Monsieur, il n'y a pas d'autres fleurs que les nénuphars de l'étang; les petits oiseaux auraient peur de nicher dans nos grands arbres sombres; et les colombes qu'on pourrait prendre, ce sont des corbeaux. Ma pauvre fille donc aimait beaucoup l'étang. Le soir, parfois, je l'entendais ouvrir la fenêtre de sa chambre, de la chambre où vous coucherez cette nuit, mon bon monsieur. « Rentre, Madeleine! criais-je. Couche-toi; tu prendras froid. — Non, non, » me disait-elle. Et quand je lui demandais ce qu'elle regardait : « Il y a une étoile dans l'étang, » disait-elle. Un matin

à l'heure du déjeuner, Madeleine ne descendit pas. Sa mère monta dans la chambre. « Madeleine est sortie ! » cria ma femme. C'était le mois passé, un dimanche, le matin. Madeleine n'est pas encore rentrée. »

M. Chartier avait parlé lentement, d'un ton monotone. Il se tut en pleurant. La disparition de leur fille expliquait au delà du nécessaire les maussades allures de mes hôtes ; je me repentis de les avoir mal jugés, et ce fut avec une commisération très vraisemblablement sincère que je pressai, en me retirant, les deux mains du triste vieillard.

Ma chambre était une petite pièce aux murs couverts d'un papier moisi ; dans un coin un lit de fer, deux chaises dépaillées à droite et à gauche d'une commode en noyer, un portrait de jeune fille, celui de Madeleine sans doute, en face de l'unique fenêtre ; c'était tout. Je me couchai, et je m'endormis, non sans peine, toutefois, car les discours du régisseur avaient prédisposé mon esprit

à de lugubres pensées; puis je songeais à la fièvre que je redoute particulièrement.

Après quelques heures d'un sommeil agité, je m'éveillai en sursaut.

— Hein! qui va là? m'écriai-je.

D'où proviennent ces bizarres états de malaise physique et moral où tombent parfois, la nuit, les personnes nerveuses? On a froid, on a chaud, on s'étonne, on s'effraye; il passe peut-être quelqu'un de terrible qu'on ne peut pas voir.

La lampe, que je n'avais pas éteinte, me permit de me convaincre que j'étais seul, absolument seul, avec le portrait.

De mon lit, où je ne dormais plus, j'observai longuement cette peinture. C'était une jeune fille pâle, vêtue de blanc, dans une attitude languissante; elle contemplait la fenêtre avec une ardeur étrange. En me couchant, je n'avais pas pris garde à l'expression trop vivante de ce visage inanimé. Comme l'on suit involontairement le regard d'une personne qui est auprès de vous, je

dirigeai mes yeux parallèlement à ceux du portrait. La croisée n'avait pas de rideaux; au delà des vitres apparaissaient vaguement les silhouettes informes de la forêt, et, dans l'ombre, il n'y avait qu'une étoile. En me tournant vers Madeleine, je remarquai que ses regards étaient devenus plus ardents; mais il me fut aisé de m'expliquer pourquoi cela me paraissait ainsi : un instant plongés dans la nuit, mes yeux devaient revoir plus vifs ceux du portrait, où la lampe dardait pleinement sa lumière.

Ce que je ne pus m'expliquer, ce que je ne comprends pas encore, c'est l'idée absurde, — résultat sans doute de ma surexcitation nerveuse, — qui me conseilla de me lever, d'ouvrir la fenêtre comme pour obéir à la volonté du portrait, et, la fenêtre ouverte, de me retourner vers lui pour recueillir un remerciement. A vrai dire, j'étais bien certain de retrouver à la peinture l'aspect qu'elle avait auparavant et qu'il avait plu à l'artiste de lui imposer; car je n'étais

pas *encore* absolument déraisonnable. Un coup de vent, qui entra dans la chambre, éteignit la lampe, et le portrait disparut.

Au dehors, les ténèbres étaient profondes; sous le ciel bas et noir, — la lune se voilant de nuages, — de vastes arbres se détachaient, effrayants, sur la nuit, autour d'une grande étendue pâle où frémissaient de furtives lueurs d'acier et le reflet presque blanc d'une seule étoile; là était l'étang.

Frissonnant, pourquoi? je l'ignore, je regardais le ciel, les arbres, l'étang.

Il dormait, mais il vivait. Je devinais qu'une agitation sans trêve était en lui, révélée à l'extérieur par le frissonnement des joncs; des visions étranges le hantaient intérieurement, rêves ténébreux de cette eau endormie dont la respiration parmi les roseaux râlait douloureusement. Quelque chose d'inquiétant et de fascinant gisait dans cette mare; mon âme suivait le reflet de ses propres ténèbres dans la profondeur de ce miroir noir.

Près du bord le plus rapproché de la maison, les joncs étaient très touffus ; leurs pointes, inclinées et relevées ensemble sous le même souffle, formaient une noire surface mouvante qu'assombrissaient encore les ombres des arbres prochains. Était-il bien possible cependant que la *chose* que je voyais maintenant se balancer à la cime des roseaux ne fût que le reflet d'un arbre ? Je distinguais parfaitement un corps et une tête gigantesques, lentement remués comme ceux d'un géant endormi au bercement d'une eau ténébreuse ; les deux bras s'étendaient longuement du côté de ma fenêtre.

Je faisais de vains efforts pour m'éloigner de la croisée ; plus puissante que la mienne, une volonté mystérieuse me clouait à ma place. J'étais très attentif, à quoi? je ne savais pas. A quelque chose qui allait se passer. Il allait se passer quelque chose, certainement.

J'entendis un petit bruit au-dessous de la fenêtre, et je baissai la tête. Le long des

murs, je ne sais quoi de blanc, de furtif, de rapide comme un linge envolé, se dirigeait vers l'étang. C'était une femme, ou son spectre. Un instant, cette forme vague s'arrêta et se retourna. Est-ce que je devenais fou? Je reconnus le visage du portrait. Cette forme, c'était Madeleine.

Tandis qu'elle s'approchait de l'étang, le vent avait dû varier de direction, car les joncs qui, tout à l'heure, s'inclinaient du côté de ma fenêtre, s'abaissaient maintenant à la rencontre de la jeune fille, et c'était vers elle que s'étendaient les longs bras de l'Ombre bercée à la cime des roseaux. Madeleine semblait hésiter, en proie à une émotion violente. Tantôt elle s'élançait vers le fantôme de l'étang, tantôt elle demeurait immobile, et l'on eût dit qu'elle allait revenir sur ses pas; mais bientôt elle reprenait sa course interrompue; et déjà elle atteignait, parmi l'enchevêtrement des arbres, le point obscur et douteux où la terre allait devenir l'eau. Au bord de la mare,

6

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

presque à portée des bras fantastiques qui s'efforçaient vers elle comme pour l'enlacer, elle fit halte, toute blanche.

Je ne rêvais pas, je voyais cela.

Longtemps, longtemps elle demeura indécise, et parfois elle voulait s'enfuir vers la maison ; mais plus souvent, éperdue, frémissante sous la brise dans ses habits de morte ou de fiancée, elle tendait les bras vers l'Ombre qui l'appelait silencieusement.

Enfin, elle s'élança dans l'étang, dans l'affreux étang. Elle devait avoir de l'eau jusqu'aux hanches, car je n'apercevais plus que la blancheur de son buste ; elle avançait toujours vers l'Ombre, et l'Ombre aussi s'avançait vers elle. Puis, je ne vis plus que sa tête de temps en temps apparue dans l'épaisseur des roseaux, puis je ne vis plus rien. Mais les joncs râlaient plus douloureusement, froissés, courbés, écartés ; le fantôme, qui suivait le mouvement de leurs cimes, s'écartelait de telle sorte que souvent

sa poitrine était emportée d'un côté, tandis que ses jambes s'éloignaient de l'autre ; et ses bras, comme s'ils enlaçaient dans la mare quelque proie enfin saisie, disparaissaient tout à coup dans une large scission des roseaux.

Il était évident que Madeleine se noyait ; dans cette eau noire, affreuse, abjecte, elle se noyait. Je ne la voyais pas, mais, à coup sûr, je l'aurais entendue crier, si l'eau affreuse n'avait rempli sa bouche. Oh ! l'horrible mort ! les pieds s'enfonçant dans la fange humide du marais et les mains vainement accrochées aux appuis fugitifs des joncs ! Peu à peu les mouvements devinrent plus rares, plus saccadés, moins prolongés ; Madeleine expirait sans doute. De nouveau le vent agita seul les grandes herbes sonores et je vis se reformer lentement le fantôme démesuré sur la surface de la noire verdure.

Le lendemain, au déjeuner, je mangeai peu et ne parlai guère ; le régisseur me

demanda quand il me conviendrait de visiter le domaine.

— A l'instant même, répondis-je, car je repars ce soir.

En nous dirigeant vers l'étang, je remarquai dans la forêt un vieux pan de mur en ruine.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je.

— C'est tout ce qui reste d'une ancienne chapelle, répondit M. Chartier. Votre père admirait beaucoup le vitrail qui représente un apôtre tendant les bras vers le ciel.

Le régisseur ajouta :

— Quand la lune se lève derrière le vitrail, elle projette l'image de l'apôtre en prière sur les roseaux de l'étang ; quelquefois, la nuit, c'est terrible.

Comme M. Chartier achevait cette phrase, je me sentis les genoux frôlés par quelque chose de furtif, de léger, de mou : je crus qu'un chat me passait entre les jambes ; c'était une serviette encore humide, détachée, par le vent, d'une corde à sécher le

linge qui était tendue à quelques pas de nous, entre deux arbres, devant la maison.

— Ah ! parbleu ! pensai-je alors, il faut convenir que la fièvre et l'insomnie avaient fait de moi un grand sot ! J'ai pris pour une femme vêtue de blanc quelque nappe ou quelque jupe emportée par la bise, et pour un fantôme le reflet d'un vitrail sur les herbes !

Et je me mis à rire pour me rassurer tout à fait. Je n'avais jamais ri de si bon cœur, de moi du moins. En réalité, j'étais tranquille. Cependant, à cause de quelques affaires qui me revinrent alors en mémoire, je partis pour Paris le jour même, avant le soir.

Trois années s'écoulèrent. J'avais vendu le domaine des Aulnes à une compagnie d'industriels qui tentait d'assainir le pays en desséchant les marais. Je ne pensais plus du tout à mon séjour dans la triste maison, sinon la nuit, quelquefois, très rarement, pendant les heures mauvaises où l'on vou-

drait dormir, lorsqu'un jour, à la troisième page de je ne sais quel journal, je lus le fait divers suivant :

« Dans la malsaine contrée de ***, dont les habitants commencent à jouir d'une meilleure santé, grâce au dessèchement des marais, entrepris par une célèbre Société philanthropique, se trouve encore un vaste étang qui fait partie du domaine connu sous le nom de domaine des Aulnes. Cet étang est fameux dans les superstitions du pays. Il s'y montre, chaque nuit, dit-on, un gigantesque fantôme qui se berce lentement à la cime des roseaux. Quelques personnes éclairées ayant supposé que ce prétendu fantôme n'était autre chose que le reflet d'un ancien vitrail enchâssé dans une muraille voisine, on a démoli la muraille ; mais, au dire des gens du lieu, le fantôme n'a point cessé d'apparaître chaque nuit. »

— Il n'a pas cessé d'apparaître ! m'écriai-je en frissonnant ; et, ramassant le journal,

que dans mon trouble j'avais laissé choir, je me remis à lire d'un œil fébrile :

« Ce qu'il y a de certain, c'est que, dernièrement, pendant que des journaliers travaillaient à l'assainissement de ce marais, l'un d'eux, qui roulait des pierres près du bord le moins éloigné de la maison de M. Chartier, régisseur du domaine, a découvert parmi les roseaux, et profondément enfoncé dans la vase, un squelette absolument dépouillé ; il a été reconnu depuis que c'était le squelette d'une jeune femme, dont la mort doit remonter à trois ou quatre ans. »

Oh ! dans combien d'effrois s'évanouirent à cette lecture mes convictions antérieures ! Ce n'était pas un linge en fuite sous le vent, cette forme hésitante et blanchâtre que j'avais vue de ma fenêtre, c'était Madeleine elle-même, entraînée dans l'étang, vers un réel fantôme !

Mais la mort de Madeleine avait eu lieu sans doute un mois avant mon arrivée dans

la funèbre demeure. Quelque volonté obscure m'avait donc accordé pour une heure une détestable puissance de vision rétrospective ; ou peut-être les morts sortent-ils quelquefois de leurs ténèbres, la nuit, pour venir rejouer sur terre la scène lamentable de leur agonie.

ANTOINETTE

ANTOINETTE

I

Elle fumait la pipe.

Comme nous logions, à Paris, dans la même maison, — Antoinette était la fille du propriétaire, — nous étions vite devenus de très intimes camarades, elle quinze ans, moi, quatorze. Tous les soirs, après le dîner, pendant que nos deux familles, chacune dans son appartement, s'attardaient autour du dessert, nous avions des rendez-vous dans la cour à demi obscure, où le gaz ne s'allumait pas encore, et, là, debout à côté l'un

de l'autre, le dos contre la muraille nous fumions la pipe avec acharnement.

Chétif, l'estomac débile, le tabac m'incommodait d'une façon sensible, me mettait dans la tête des roulis et des tangages. J'essayais de faire bonne contenance, digne, plein du sentiment d'une fonction presque auguste, résolu, quoi qu'il arrivât, à remplir mon devoir jusqu'au bout, comme un prêtre malade continuerait à dire la messe et ne déserterait pas l'autel. Quant à Antoinette, qui me regardait de temps à autre du coin de l'œil, non sans la pitié dédaigneuse d'un grognard pour un conscrit, elle ne semblait éprouver aucune gêne ; la tête un peu renversée, sans jamais retirer sa pipe de sa bouche, elle lançait à intervalles égaux, dans un flic-flac claquant des lèvres, de puissants jets de fumée, ou bien, avec une fanfaronnade hautaine qui me comblait d'admiration, elle faisait jaillir la fumée de ses narines qui ressemblaient alors aux naseaux d'un jeune étalon.

Car Antoinette était une créature robuste. Ses quinze ans, dans leur épanouissement précoce, avaient des solidités et des carrures de vingt-cinquième année. Grande, et me paraissant l'être d'autant plus que j'étais, moi, plus petit ; un peu rude, avec des plénitudes de chair qui gonflaient et tendaient les étoffes, — l'air d'une statue mal dégrossie à qui l'on aurait mis une robe trop étroite, — elle se piétait fortement. Ses cheveux noirs, coupés court, laissant voir une nuque bistrée, ses yeux qui regardaient les gens en face et où la franchise était presque de l'impudence, sa grosse et large bouche rouge un peu duvetée d'ombre aux commissures des lèvres, et son petit col droit et son corsage d'amazone au gilet de toile écrue, lui donnaient un air garçonnier qui attend et provoque les aventures.

Ce n'était pas à fumer la pipe, — une pipe en terre de brique, où tenait deux sous de tabac, — qu'elle bornait ses hardiesses ! Mal gardée par son père, architecte

inspecteur d'un théâtre de féerie, qui passait ses soirées dans le premier dessous à regarder par la fente des trappes le maillot des cabotines ; pas surveillée par sa mère, obèse, toujours dans un fauteuil, et joueuse de whist enragée au point qu'elle faisait un « mort », les matins, après le déjeuner, avec sa cuisinière et son valet de chambre, Antoinette avait poussé à sa guise, la mauvaise plante qu'elle était ; jouant avec les gamins de la rue, qu'elle rossait dans le ruisseau, jacassant dans les écuries avec les cochers et les palefreniers, retenant des mots et des chansons, écoutant tout ce qui se dit, le soir, dans le couloir des bonnes, et, dès qu'elle sut lire, dévorant tous les romans de la bibliothèque jamais fermée. Effrayés enfin, ses parents la mirent dans un pensionnat ; elle y bouleversa tout. Elle bousculait les maîtresses, battait et embrassait les élèves, racontait des histoires qui eussent étonné des corps de garde, inventait des jeux où une armée de reîtres mettait à

sac des couvents d'ursulines, — tous les reîtres, c'était elle, — lisait, la nuit, dans le dortoir, à haute voix, des livres qu'une femme de chambre complaisante achetait pour elle chez un libraire de la rue de Sèze. On la rendit à sa famille ; ce fut alors que je devins son camarade épouvanté et ravi. Elle était extraordinaire. Ce qu'on ignore, elle le savait ; ce qu'on chuchote, elle le criait. Tous les cynismes de parole ; un matin, elle m'appela du haut de l'escalier : « Conçois-tu cela ? ma mère vient de renvoyer cette pauvre Mariette, parce que le cocher lui a fait un enfant ! » Les soirs où ses parents recevaient, elle avait des allures surprenantes ; je l'ai vue, renversée dans un fauteuil, mettre un pied sur le bord de la cheminée, entre la pendule et le candélabre, en disant : « Ah ! j'ai chaud ! » Quand il pleuvait, elle s'accoudait à la fenêtre et m'y faisait venir auprès d'elle pour regarder les petites ouvrières qui montrent leurs bas blancs en sautant par-dessus les flaques

d'eau. Elle avait une manie : les poèmes libertins de la bibliothèque de son père étaient, affirmait-elle, des ouvrages expurgés, et, tous les mots honnêtes qui s'y trouvaient çà et là, elle les remplaçait, dans nos lectures, par les vrais mots, infâmes. Une fois que nous parlions de la chaste Suzanne convoitée à travers les branches par les deux obscènes vieillards : « Et toi, que ferais-tu, lui dis-je, — car nous avions pris tout de suite l'habitude de nous tutoyer, — si un homme te surprenait sortant du bain ? » Elle me répondit dans un rire : « Je le prierais de m'essuyer ! »

II

Un dimanche soir, mes parents étaient au théâtre, les domestiques étaient sortis, et je m'occupais à mettre en vers latins les

amours d'Héro et de Léandre ; la sonnette de l'antichambre tinta violemment. Je courus et j'ouvris la porte.

— Monsieur, dis-je, qui demandez-vous ?

— Es-tu bête ! répondit le visiteur.

Ce jeune homme, devant moi, le chapeau à haute forme un peu penché sur l'oreille, et le monocle à l'œil, — avec un paquet sous le bras, — c'était Antoinette !

Elle reprit vivement :

— Dépêche-toi. J'ai une course à faire. Je t'emmène.

Et pendant que je la regardais, ébahi, elle prit ma casquette de lycéen à la patère de l'antichambre, me la fourra sur la tête, m'entraîna par les escaliers.

Dans la rue, où elle marchait si vite que je pouvais à peine la suivre, je revins peu à peu de mon émotion ; j'interrogeai Antoinette, lui demandant pourquoi elle s'était déguisée de la sorte, et où nous allions.

— Ça ne te regarde pas, dit-elle d'un ton

d'orgueil. Ce sont des choses au-dessus de ton âge. Seulement, où je vais, je ne puis pas y aller seule, parce qu'il y a du danger. Tu m'accompagnes, pour me défendre.

Cela me flatta. L'envie que j'avais eue de rebrousser chemin, je ne l'eus plus du tout. Moi, défenseur ! Je me haussais, je marchais sur la pointe des pieds, j'étais presque aussi grand qu'elle.

Nous allions, toujours plus vite, le long des boutiques encore éclairées.

Bien qu'elle se fût refusée à me donner aucune explication, Antoinette continuait à parler.

— Voilà. Mais il est bien inutile que tu comprennes. On joue une revue aux Délassements-Comiques. J'y suis allée avec papa, dans une loge sur le théâtre. C'est bête, cette pièce; mais les ballets sont jolis. Comme j'avais quitté mon chapeau et que j'appuyais le menton au rebord de velours, j'avais la tête d'un homme, avec mes cheveux courts et mon col droit. Une des danseuses s'est

mise à rire en me regardant. Moi aussi, j'ai ri. Alors, le lendemain, il y a eu un tas d'histoires, à cause d'une lettre. Les ouvreuses sont très complaisantes. Enfin, c'est drôle. Elle demeure place du Caire, la danseuse. Ce n'est pas loin. Nous serons arrivés avant dix minutes.

Elle parlait ainsi, clairement à la fois et obscurément, d'un air de fanfaronnade qui se pique de mystère. Elle voulait tout dire, par vanité, et feignait de cacher, par discrétion, beaucoup de choses. Une témérité qui fait semblant de ne pas oser. Mais elle eût été désolée si elle avait cru que je ne comprenais pas.

Et je ne comprenais pas, en effet ! Seulement, j'avais peur. De quoi ? Je n'aurais pas pu le dire. Une chose me rassurait un peu. C'était que les passants ne prenaient pas garde à Antoinette ; elle avait l'air d'un homme, vraiment.

Quand nous eûmes traversé le boulevard Poissonnière, nous entrâmes dans une rue

moins éclairée, puis dans une ruelle presque sombre. Oh ! elle était étrange et terrible, cette ruelle. Les maisons se penchaient l'une vers l'autre, comme branlantes, noires, avec des fenêtres où des lampes luisaient derrière des rideaux de mousseline brodée. Des femmes, debout sur le pas des portes, avançaient la tête, trop grasses, lourdes, molles, avec l'air d'un grand tas de chiffons, qui va s'ébouler sur le trottoir. Elles nous appelaient à voix basse, avec des sons sifflants plutôt qu'avec des mots, comme on appelle des chiens. Au milieu de la rue, une autre femme, qui avait un grand chapeau à plume et une robe rouge très longue, relevait sa jupe pour rattacher sa jarretière ; la blancheur ronde du bas était troublante sur le fond d'ombre et de boue. Je frissonnais d'épouvante ! Mais Antoinette, qu'une fièvre allumait, ne paraissait pas inquiète. Elle répondait à ces femmes, des paroles qui les faisaient rire. Elle causa un instant avec celle qui rattachait sa jarretière.

« Oh ! allons-nous-en ! allons-nous-en ! » m'écriai-je. Elle me prit par le bras et me força à la suivre, violemment.

Quand nous fûmes arrivés sur une petite place solitaire, Antoinette, après avoir regardé le numéro d'une maison, étroite, sordide, où pas une croisée ne brillait, poussa une porte entr'ouverte, et disparut en me disant : « Attends-moi. »

J'étais seul ! Une sueur me mouillait le front, me coulait le long des bras. Il me semblait que de chaque logis de ce quartier inconnu, quelque chose d'horrible et d'infâme allait sortir, sauter sur moi, m'envelopper, m'emporter. Peut-être aurais-je fui, lâchement, oubliant Antoinette. Mais de quel côté serais-je allé ? Dans mon trouble, je n'aurais pas retrouvé mon chemin. Puis, repasser seul par la rue où des femmes appellent en avançant la tête ! Je m'appuyais au mur, immobile, crispé, avec un sursaut de peur à chaque bruit de pas, au loin.

Il y eut un tumulte de bousculade dans

la maison où Antoinette était entrée ! La chute d'un corps sur du bois creux, — sur les marches d'un escalier sans doute. Et mon amie reparut défaite, haletante, m'entraîna. Nous nous mîmes à courir droit devant nous, comme des voleurs poursuivis. Elle disait, avec des essoufflements : « Un homme ivre... dans le corridor... Je me suis trompée de maison... » Nous courions toujours. Quand nous fûmes de retour, Antoinette s'enferma chez elle sans s'être expliquée davantage. Le lendemain, et les jours qui suivirent, je l'interrogeai, — vainement. « Tais-toi ! tais-toi ! parlons d'autre chose ! » répondait-elle toute pâle ; et je dus renoncer à savoir pourquoi Antoinette était allée dans la maison de la place du Caire.

III

Plus tard je crus le deviner. Homme, ayant appris beaucoup de choses, les souvenirs de notre promenade à travers de vils quartiers, les paroles qu'Antoinette avait dites pendant le chemin, — la Revue aux Délassements-Comiques, le ballet, les ouvreuses, la lettre, — me permettaient d'entrevoir une aventure absurde et odieuse. Je songeais à la pauvre enfant affolée avec une pitié douloureuse où il se mêlait un peu de mépris sans doute. D'ailleurs, ayant voyagé, je ne l'avais pas revue depuis cinq ans.

Un jour, par un de ses parents, rencontré dans la rue, j'appris qu'elle était malade. Une fièvre typhoïde.

Toute la camaraderie ancienne me revint au cœur, doucement. Je me jetai dans une

voiture. Hélas ! je venais bien tard. « Elle se meurt ! » me dit la mère, plus obèse, dans son fauteuil. Je voulus la voir. Je m'approchai du lit. Elle tourna lentement la tête, me reconnut tout de suite, et sourit, avec la tristesse des derniers sourires, en me tendant une longue main grêle, qui tremblait. Chose singulière ; en devenant moins jeune, elle avait rajeuni. Maintenant qu'elle avait vingt ans, elle paraissait n'en avoir que quinze. Blême, amaigrie, la peau d'une blancheur de cire, elle était là, comme une enfant couchée, doucement plaintive. Le rude et enragé garçon que j'avais connu s'était peu à peu, par la longue maladie, atténué, attendri, alangui en une frêle et pâle jeune fille.

— Ah ! dit-elle, c'est vous ?...

Elle ajouta, si tristement :

— Autrefois, n'est-ce pas, comme j'étais folle !... Et comme c'était bête !... mais, vous savez, ce n'était pas vrai tout cela !

Et elle dit encore, une rougeur aux joues,

d'une voix si mourante que je crus qu'elle parlait pour la dernière fois :

— Vous vous souvenez de notre course à travers Paris, et de ce que je voulais vous faire croire?... Je mentais joliment, allez !... J'étais sortie pour aller porter des vêtements et de l'argent à cette pauvre Mariette que ma mère avait renvoyée et qui mourait de faim dans un hôtel garni. »

SŒUR PRIMEVÈRE

SŒUR PRIMEVÈRE

Toute mignonne et toute rose, plus rose encore et plus mignonne à cause de l'énorme couvent sombre où elle est nonne comme on serait petit oiseau dans une grande cage, mademoiselle d'Albanis, en religion sœur Rosalie, et sœur Primevère en printemps, — c'est le nom que lui donne parfois la bonne abbesse, — met des gaietés d'enfance dans le vieux cloître qu'elle attendrit. Comme elle a toujours vécu parmi les religieuses, loin du monde, elle a, quoique prisonnière, la joie sans regrets et quelque-

fois la chanson d'une fauvette prise toute jeune, qui n'a jamais volé dans la forêt. Même le jour où ses cheveux, coupés, tombèrent, — est-ce avec l'or de toutes ces chevelures de vierges que le Seigneur fait les auréoles de ses anges ? — elle n'eut point de larmes, et son sourire ne s'attrista pas dans la solennité du renoncement. Car elle ne savait pas du tout à quoi elle renonçait. Qu'une vie pareille à la sienne, et lui faisant signe de venir, s'allumait dans les yeux et battait dans le cœur des jeunes hommes, elle l'ignorait absolument ; elle se donnait à Dieu, contente, parce qu'elle n'avait aucune idée qu'on pût se donner à d'autres. Maintenant, avec les pas menus d'une souris qui trotte, — mais d'une souris si légère qu'elle a des ailes peut-être et pourrait s'envoler, — elle va, vient, s'arrête et court encore dans les longs couloirs noirs et jaunes, et froids, sur les pierres tombales du cloître, dans le beau jardin fleuri, cimetière jadis, où elle attrape les papillons qui

se posent sur les croix. Pour un liseron grimpant au mur, et d'où va tomber une goutte d'eau qui tremble, elle a des rires qui tapent des mains, et du bout de sa langue rose, toute tirée, elle guette et veut boire au passage la perle de rosée. Ce qui la ravirait, ce serait de jouer, à l'heure des récréations, avec les demoiselles, — avec les plus petites surtout, — qui sont pensionnaires dans le couvent. Elle n'ose pas, elle ne peut pas, puisqu'elle est religieuse à présent. Mais, quoi qu'elle en ait, la bonne humeur puérile qui est en elle pétille dans ses yeux clairs, s'épanouit sur sa petite bouche de sang, se retrousse avec son nez rose, s'ébouriffe dans ses courts cheveux d'or, qui repoussent un peu et frisent ; aux offices, même agenouillée, elle ne saurait tenir en place ; c'est toujours elle, au réfectoire, qui laisse tomber, dans des gestes vifs, le couteau ou la fourchette. Elle est le diable au couvent, — un diable qui est un ange. Et quand, le soir, la file procession-

nelle des ouailles, lente, les têtes baissées, regagne les cellules, sa coiffe blanche, plus haute, dans l'air, et dont les ailes battent, est comme une bergeronnette qui volète sur un troupeau.

Mais, pour n'être pas morose, elle n'est pas moins pieuse! Non seulement elle accomplit sans murmure les durs devoirs de la Règle, non seulement elle prie, mais elle fait, trois fois par jour, l'oraison mentale; car l'oraison mentale, c'est-à-dire la méditation sur les vérités éternelles et sur la bonté de Dieu, si elle n'est pas aussi indispensable au salut que la prière, est pourtant nécessaire pour nous faire persévérer dans la Grâce. Sainte Thérèse a dit: « L'âme qui persiste dans la méditation, quels que soient les péchés que le démon lui fasse commettre, je suis persuadée que Jésus la conduira enfin au port du salut. » A genoux devant une toute petite statuette de la Vierge, en plâtre peint, que l'abbesse lui a donnée, sœur Primevère passe de longues heures

dans un ardent recueillement. En outre elle est de ces tendres et nerveuses personnes que l'on appelle « scrupuleuses » et qui tourmentent fort leurs confesseurs par des craintes exagérées du péché même véniel et de la damnation. Elle crut une fois que son âme était perdue, — sa pure petite âme ! — à cause d'une distraction à la chapelle. Comme le prêtre officiait, penché vers l'évangile, sous la chasuble ramagée de broderies, une très grosse mouche, aux ailes d'or bleu, très vives, dans un rayon de soleil qui tombait du vitrail, se mit à voleter près de l'autel, bourdonnante çà et là, et lumineuse. Pour ne point voir l'insecte qui l'occupait, la détournait de la prière, sœur Primevère ferma les yeux. Elle ne put pas les tenir clos. Oh! elle savait bien qu'il faut se défier de cette sorte de petites bêtes volantes, dont le Malin, plus d'une fois, a pris la forme pour faire enrager de très saints personnages; elle n'ignorait pas que Beelzébuth est le Seigneur des Mouches! Mais celle-ci

attirait le regard, irrésistiblement. Elle était si jolie dans le soleil, — l'air d'une turquoise ailée, — et son vol avait des caprices si amusants. Elle tournait autour de la tête du prêtre, s'arrêtait sur le bord de l'oreille droite, se remettait à tourner, se posait près de l'oreille gauche, y entrait, en ressortait, y entrait encore. Si M. le curé était chatouilleux, il devait être joliment agacé, oui! Sœur Primevère, malgré elle, souriait, cachait son sourire entre les pages de son missel. La mouche, maintenant, planait. Mais, tout à coup, elle s'abattit sur la tonsure de l'officiant; elle y resta longtemps, tantôt picorant de sa petite trompe la peau d'ivoire lisse, tantôt, comme cabrée, frottant en l'air ses pattes grêles. Le prêtre n'y tint plus! D'un violent sursaut de tout le corps, il secoua, chassa l'impertinente bête. Elle s'enfuit dans un bourdonnement de colère! C'était bien fait. Elle ne reviendrait plus. Hélas! elle revint. Au moment où M. le curé, les mains jointes et

tourné vers la dévote assemblée, montrait pleinement sa grosse face rougeaude et son beau nez qui était comme une touffe de pierreries ardentes, la mouche se précipita, directe, sur ce nez, — ce fut un saphir parmi des rubis, — et s'y tint accrochée en claironnant sa victoire. Alors, sœur Primevère éclata de rire! Vous imaginez le scandale. La pauvre petite nonne, désespérée, épouvantée, sollicitant des pénitences, jeûnant, se macérant, crut pendant tout un mois qu'elle irait, à cause de ce rire, dans un enfer bien plus rouge et bien plus flamboyant encore que le nez de M. le curé.

Parce qu'elle est si jolie et si jeune, toutes l'aiment et la choient, même les vieilles et les laides. Elles lui pardonnent et lui permettent sa jolie folie d'enfant; elles veulent bien de cette petite clarté dans leur ombre. Aussi, le printemps dernier, ce fut un grand chagrin, lorsqu'on vit que la mignonne créature ne riait plus, ne courait plus sur es tombes après les

papillons. Elle devenait toute pâle, avec des yeux mornes, qui ont pleuré. Elle se fanait, Primevère. Le front penché, les bras ballants, elle allait le long des murs, sans paroles. « Êtes-vous malade, ma sœur ? » Elle faisait signe que non, s'éloignait, voulait être seule. Que lui était-il donc arrivé? D'où pouvait venir cette tristesse? Elle était d'autant plus inquiétante que l'on approchait de la communion de Pâques; la mélancolique nonne avait-elle commis quelque péché si grave que la honte et l'effroi la prenaient, la dominaient au moment de le confesser? Oui, elle avait péché sans doute. L'abbesse, plus que toutes les autres religieuses, se montrait tourmentée, à cause de l'honneur du couvent. Elle se demandait : « Quelle faute? » Sœur Primevère nourrissait-elle envers quelqu'un un attachement dangereux, soit par des conversations, soit par des lettres *amatoriæ?* Il peut arriver, dans les cloîtres les plus austères que la portière laisse la porte entr'ouverte, par négligence, avec danger de scan-

dale pour les religieuses et les personnes du dehors ; que la tourière apporte des papiers ou des nouvelles suspectes. Et plus le jour de la confession générale devenait proche, plus sœur Primevère était morose et désespérée. La nuit, dans sa cellule, elle ne dormait point ; on entendait le bruit de ses pas, à travers la porte, et aussi, par instants, des sanglots. On la surprenait quelquefois, prosternée devant l'autel, et frappant de son front les dalles. La veille de la sainte journée, pendant que les religieuses attendaient dans la chapelle, en faisant leur examen de conscience, le moment de confesser leurs péchés et d'en recevoir l'absolution, sœur Primevère était si affreusement blême, que l'on crut qu'elle allait défaillir ; ce fut avec des langueurs de mourante, qui tombera pour ne plus se relever, qu'elle se dirigea vers le saint tribunal, où est tout le pardon, toute la colère aussi. Dans le confessionnal, ce fut pis encore. Elle s'affaissa, le corps sursautant, avec des

râles d'angoisse. Le prêtre fut effrayé. De quel terrible fardeau était-elle donc chargée, cette jeune âme, si frêle? Il tremblait en l'interrogeant. Elle ne répondit pas d'abord, toujours secouée de sanglots. Elle disait par moments : « Je n'oserai pas. Je n'oserai jamais! » ou bien : « C'est fini, je suis damnée. » Et ce fut seulement quand le prêtre, au nom du Dieu terrible et doux, lui eut ordonné de parler, qu'elle murmura d'une voix éteinte : « J'ai dans ma cellule une petite statuette de la sainte Vierge, en plâtre peint, que notre Mère m'a donnée... C'était devant elle que je faisais l'oraison mentale, trois fois par jour... Mais, il y a deux mois, un soir, au lieu de méditer devant l'image sacrée, je l'ai prise dans mes mains..., je l'ai habillée de chiffons qu'une pensionnaire m'avait prêtés... et j'ai joué avec elle jusqu'au matin, comme avec une poupée... »

BELLA

BELLA

En ce temps-là, j'étais tout petit — avais-je quatorze ans ? pas encore, — et l'on m'avait envoyé, pour que j'apprisse l'allemand, chez un correspondant de mon oncle le banquier, dans une vieille ville d'Allemagne. Très vieille, avec des ruines augustes, très morne, avec beaucoup de personnes âgées qui passaient lentement par les rues. Quand je songe à cette ville, j'ai l'impression, à travers une brume faite de linceuls transparents, d'une pâle nécropole où rôderaient des spectres en che-

veux gris. Presque tous les passants semblaient des centenaires ; un peuple-Mathusalem. Si jamais il a pris terre, l'antique équipage du navire qu'Edgar Poë précipite vers les glaces du pôle, c'est dans cette lugubre cité, sans nul doute ! Et cependant, je me trouvais heureux d'y vivre, à cause de la cathédrale qui était si belle, et de Bella qui était si jolie.

Bella, c'était la nièce du bedeau. Toute mignonne, les joues doucement rougissantes, et blonde, une rose dans une gerbe d'épis, elle avait l'âge innocent où les jeunes filles ne savent pas encore qu'elles sont des vierges. Nous jouions, dès le matin, dans la vaste église, magnifique et funèbre, que nous aimions ; elle nous aimait aussi, se faisait moins morose autour de nous, souriait presque, avait des complaisances d'aïeule attendrie. Depuis longtemps, on ne disait plus la messe dans le chœur délabré, et peu d'étrangers venaient visiter les tombeaux et les ossuaires ; nous étions chez

nous, et seuls presque toujours, dans la cathédrale. C'étaient de folles journées. Des jeux de garçon, auxquels Bella voulait bien se prêter pour obéir à mon caprice, des jeux de fillette, auxquels je consentais pour lui plaire. Nous poussions des billes d'agate sur l'énorme dalle de granit rose où ces mots étaient gravés : CAROLO MAGNO ; les billes s'arrêtaient quelquefois dans le creux dédoré des lettres. Assis, tous deux, dans la même stalle sculptée, je l'aidais à déshabiller, à rhabiller sa poupée ; un jour, je la pris, cette poupée, et, lui ayant mis la main dans un vieux bénitier de cuivre, je lui fis faire le signe de la croix. Presque un sacrilège ! nous pouffions de rire. Et nous avions d'autres familiarités gamines avec le grandiose monument. Il nous arrivait de faire des pieds de nez à des évêques de pierre, dressés contre la muraille, qui n'avaient plus de nez, eux ; nous grimpions sur les sépulcres où des couples seigneuriaux reposent côte à côte, ayant sous les pieds le

lion et le chien. Ça ne les fâchait pas, ces statues. Il y avait, sur un échafaud exhaussé de douze marches, un fauteuil de pierre, massif, lourd et rude, brutal, qui avait été le trône de Charlemagne. Napoléon Ier, un jour, a rendu visite à ce fauteuil, et, chapeau bas, courbant la tête, n'a pas osé s'y asseoir ! Nous étions plus hardis que n'avait été l'empereur : c'était le trône de Karl le Grand qui nous servait de table pour nos dînettes de cerises et de pain noir. Le jeu de cache-cache n'est pas à dédaigner ; derrière les colonnades, entre les tombes hautes, dans les niches vides des saints renversés, nous avions des cachettes sûres, et plus d'une fois, du fond d'un sarcophage de marbre, sans couvercle, une voix me cria dans un éclat de rire : « C'est fait ! » Mais c'était à la vieille chaire, accrochée au pilier comme un nid gigantesque à un énorme tronc d'arbre, que nous devions notre plus vif plaisir. Elle était presque toujours environnée d'une boiserie à charnières, qui se

repliait, sorte de housse en chêne sombre. Quand il faisait un beau soleil incendiant d'or et de pierreries la rosace de l'abside, Bella, debout sur la plus haute marche, écartait la boiserie, et alors, sous l'ardente lumière, la chaire, tout incrustée de diamants, de chrysoprases, d'améthystes et d'escarboucles, resplendissait prodigieusement pareille à la cuirasse d'un archange, et nos yeux s'emplissaient, éblouis, de cette explosion furieuse de lueurs et de couleurs !

Cependant, lorsqu'on est un jeune garçon et une demoiselle déjà grande, on ne peut pas s'attarder toujours à des jeux et à des rires d'enfance. D'autres idées vous viennent, avec des espérances et des troubles. En se poursuivant, on s'atteint, on se frôle ; les mains ne se hâtent pas assez de quitter les mains ; et, à cause de cela, les regards se voilent, on a dans le cœur comme un oiseau captif qui bat de l'aile et veut voler. Ah ! Bella, chère Bella, ce n'était pas

la chaire seulement qui s'allumait de diamants et d'améthystes; vous en aviez dans les yeux aussi. Et votre cou était si blanc!

Je lui dis un jour :

— Donne-moi un baiser!

Elle me répondit, après avoir réfléchi, très grave :

— C'est donc que tu me demandes en mariage? S'embrasser, c'est s'épouser.

— En mariage? oui, Bella, en mariage! Je veux que tu sois ma femme.

Et je m'approchais, les bras ouverts pour l'enlacer.

Elle m'écarta sans colère.

— Les choses ne peuvent pas aller si vite! Il n'y a point de mariage lorsqu'il n'y a point de cérémonie. Écoute bien. Ce soir, après le souper, reviens ici, tu m'y trouveras. Et alors... .

— Tu me donneras un baiser?

— Nous nous marierons, dit-elle.

Quelques heures après, j'entrai dans la cathédrale par une petite porte que Bella

avait laissée entr'ouverte. La nuit était fort noire. D'abord, j'eus peur, un peu. Je n'étais jamais venu là qu'en plein jour. Comme elle était solennelle et redoutable, l'église, dans l'ombre ! Des formes s'ébauchaient le long de ses murs, vaguement blémissantes, statues ou fantômes ; et, malgré les ténèbres qui la rétrécissaient, on la sentait immense. J'aperçus une petite lumière qui vacillait ; Bella m'attendait, une lampe à la main.

— Viens, me dit-elle.

Je la suivis, la tenant par la jupe. Après avoir traversé la nef et poussé un battant de bronze dans un grincement de gonds, nous montâmes avec peine, car les marches étaient très hautes, un escalier de pierre, tournant, tournant, tournant. La lampe éclairait mal ; nos ombres, sur la muraille, étaient étranges, inquiètes, inquiétantes. Nous ne parlions point à cause de tout le silence où le bruit de nos pas avait quelque chose d'imprévu, qui effrayait. Nous mon-

tions toujours. Ma main qui tenait la jupe avait des tremblements. Il me semblait que nous allions vers quelque lieu terrible, que nous ferions en chemin de sinistres rencontres. Les cheveux de Bella s'ensoleillaient dans la clarté de la lampe.

— Nous sommes arrivés, dit la petite fille.

J'eus peur pour tout de bon ! Autour de nous, sur de noires étagères, derrière des grillages, blanchissaient lugubrement des tibias, des fémurs, et des têtes de morts aussi qui me regardaient avec leurs yeux d'ombre. Où étais-je ? Où m'avait-elle conduit ? J'aurais voulu m'enfuir, disparaître, ne plus être là. Mais Bella m'expliqua les choses, avec sa chère voix tendre ; et je fus rassuré. Cet endroit, c'était le reliquaire où étaient rassemblés des os de martyrs, que l'on montrait tous les sept ans aux fidèles ; et même, pendu à la muraille, il y avait un vieux linge un peu jaune, qui avait été la chemise de la vierge Marie.

— C'est ici que nous nous marierons

ajouta Bella en se signant gravement; et ce sera un très bon mariage, à cause de la sainteté du lieu.

J'oubliai tout ! sinon qu'elle était là, rose et dorée. Je la tenais entre mes bras; je lui prenais sur les yeux, dans les cheveux, dans le cou, sur les lèvres, des baisers, qui ce soir-là, hélas ! — ô épousés ingénus ! — furent toutes nos noces. Et, quand je regardai, enfin, autour de moi, il me sembla, parmi la lumière douteuse, que les tibias au bord des étagères s'abaissaient vers nous dans des gestes de bénédiction; qu'il y avait des sourires de consentement dans les yeux caves et dans les bouches vides des têtes de bienheureux ; et même, — j'en jurerais encore! — la chemise de la Vierge s'agitait, se renflait, haletait comme si elle eût été pleine d'un jeune corps qui tremble et qui désire.

BERTRANDE

BERTRANDE

I

L'aube rosait et dorait, là-bas, l'orient ; la nuit, près de s'enfuir, effarée par la splendeur prochaine du jour, ramassait une à une ses étoiles éparses, comme une femme à la hâte emporte ses bijoux, aux premières flammes d'un incendie voisin.

Le château de Karnoët s'érigeait dans la plaine, plus haut que les plus hauts arbres. Seigneurial et morne, voilé de deuil par les dernières ténèbres, il y avait plus d'ombre sur lui que sur les champs et sur les bois ;

les antiques demeures se plaisent dans la nuit mystérieuse, qui ressemble au passé, et la gardent longtemps.

Une petite porte s'ouvrit dans la muraille du parc, très lentement ; un homme en sortit à reculons, retenu par la caresse blanche de deux bras d'où pendaient des dentelles, se baissa pour un baiser, — le baiser d'adieu, qui se hâte, sur le front, — et, pendant que la porte se refermait, il se prit à courir vers les jeunes bois de chênes où l'on entend, dès l'aurore, çà et là, le coup de fusil des braconniers.

II

Comme madame de Karnoët, pour regagner sa chambre, traversait dans la lividité du matin la longue salle dallée de pierres qui semblent des lames tombales et boisée de noyer noir où s'encadrent les portraits

en armes des ancêtres, elle s'arrêta tout à coup, éblouie par un jet de lumière qui lui frappait en plein la face avec une violence d'outrage.

— Bertrande !

Bertrande, en effet.

La fille du vieux marquis de Karnoët était là, debout, très grande, très pâle ; et, dans sa virile beauté de vierge irritée, levant sous la lampe son front, elle était superbe et terrible.

— Ma mère ! dit-elle en poursuivant de la lueur l'adultère effarée, demi-nue, qui voulait s'échapper, marchait sur les genoux, se réfugiait dans les coins, cachait dans les dentelles du peignoir son vieux visage charmant où les frissons de la peur faisaient s'écailler le fard ; ma mère ! pourquoi êtes-vous rentrée dans cette maison ? L'homme qui a dormi dans votre lit, avec qui vous vous êtes damnée sous le toit deshonoré de mon père, il fallait le suivre par les chemins, comme les bohémiennes suivent les bohé-

miens, comme les filles suivent les voleurs. Rentrer ici, ce n'est pas seulement infâme, c'est imprudent. Vraiment, vous vous êtes dit : « Personne ne m'a vue sortir, personne n'a épié mon retour ; qui donc saura que j'ai reçu mon amant cette nuit, que j'ai protégé sa fuite, quand je me serai recouchée en silence, quand je serai endormie, et quand, demain, je paraîtrai à la table de famille, offrant au vieil époux mon front sans rougeur, où les baisers n'ont pas laissé de traces ? » Quoi ! vous n'avez pas craint de repasser sous la porte où notre blason est sculpté ? Vous n'avez pas pas craint que les pierres outragées de la demeure s'effondrassent sur vous ? Vous avez traversé cette salle où sont les aïeux sans penser qu'ils descendraient peut-être de leurs cadres, et retrouveraient, pour vous saisir, des bras, et reprendraient une voix pour éveiller le châtiment ? Eh bien ! si les choses ne savent pas se venger, si les morts ne peuvent pas revivre dans leurs images, je suis là, moi, et

vous faites bien de trembler à présent. Vous, ma mère? Je ne sais plus si vous l'êtes, — vous ne l'êtes plus. Je ne puis avoir d'autre mère que l'épouse irréprochable de celui qui m'a engendrée ; il n'est pas possible que je sois née de vous ! et j'ai le droit d'être implacable. Ah ! j'ignore de quel nom frivole — dans ce monde de Paris où vous vivez — vous nommez la chose qui s'est passée ici. Tromper son mari, avoir un amant, puis un autre, puis d'autres, ce n'est pas un grand mal, sans doute. Flirtation, galanterie. Qui prend garde à cela? Oui, oui, on le raconte, et je le sais, ce sont là vos élégantes coutumes. Mais nous, dans nos solitudes bretonnes, où les chênes poussent droit, nous gardons des habitudes étranges et de singuliers préjugés ; nous pensons que l'honneur est une chose dont il est malséant de rire, et qu'on doit garder intact le nom qu'on a reçu intact ! Si vous vouliez, Madame, que je fusse complaisante à vos caprices et à vos hontes, il

fallait m'emmener avec vous, m'élever d'après vos principes, me rendre pareille à vous-même. Non, j'ai vécu dans un cloître, où j'ai eu pour ami le jeûne et pour compagne la prière ; l'austérité des vieilles pierres m'a faite rude et ferme comme elles ; je suis bien la fille des vieux héros, — portant une armure d'orgueil aussi forte que leur armure d'acier ! Mais, voyons, cessez de frémir, et d'être humble, et d'être lâche. Il convient que vous repreniez courage pour la fin de cette aventure.

Toujours debout, grandie, et levant plus haut la lampe plus claire, où il semblait que s'exaspérât une colère aussi, — la colère de la race avilie, — elle était comme la vestale farouche de l'honneur.

Cependant madame de Karnoët, après les premières épouvantes, avait repris possession d'elle-même, se rendait compte du danger, entrevoyait le salut possible.

Elle dit, avec un mauvais sourire :

— Que feras-tu ?

— J'avertirai mon père.

— Pour qu'il me tue ?

— Il ne vous frappera pas. Il vous épargnera comme je vous épargne, à cause de cette espèce de pitié qu'on appelle le mépris. Mais il tuera votre amant.

Madame de Karnoët éclata de rire.

— Tu n'avertiras pas ton père ! parce que tu sais bien qu'il m'adore, parce qu'il mourrait de ma trahison, tu le sais bien, avant d'avoir pu se venger !

Elle ajouta, ricanant toujours :

— Veux-tu que je te dise le résultat de ceci? c'est que, désormais, tu seras ma complice. Oui, toi, ma complice! puisque tu n'oseras pas tuer ton père.

Là-dessus elle poussa la porte et s'en alla.

Bertrande n'hésita point, elle marcha d'un pas ferme vers l'appartement du marquis, monta l'escalier, s'arrêta, leva la main pour frapper.

Mais, au moment d'éveiller le vieil époux,

elle ressentit par tout le corps un frisson.

— C'est vrai, dit-elle, il mourrait de désespoir...

III

C'était deux semaines plus tard. L'aube rosait et dorait, là-bas, l'orient; la nuit, près de s'enfuir, effarée par la splendeur prochaine du jour, ramassait une à une ses étoiles éparses, comme une femme à la hâte emporte ses bijoux, aux premières flammes d'un incendie voisin.

Le château de Karnoët s'érigeait dans la plaine plus haut que les plus hauts arbres. Seigneurial et morne, voilé de deuil par les dernières ténèbres, il y avait plus d'ombre sur lui que sur les champs et sur les bois; les antiques demeures se plaisent dans la nuit mystérieuse, qui ressemble au passé, et la gardent longtemps.

Une petite porte s'ouvrit dans la muraille du parc, très lentement; un homme en sortit à reculons, retenu par la caresse blanche de deux bras d'où pendaient des dentelles, se baissa pour un baiser, — le baiser d'adieu, qui se hâte, sur le front ; — et, pendant que la porte se refermait, il se prit à courir vers les jeunes bois de chênes.

Comme il cheminait à travers les broussailles, un coup de feu retentit : l'homme tomba mort.

Bertrande sortit d'entre les branches, tâta le corps, dit une prière, à genoux.

Puis elle revint au château, rentra dans sa chambre, se recoucha et dormit bien.

MARTHE

MARTHE

Dans le pauvre couvent de province où on l'avait mise toute petite, et où jamais personne n'était venu l'embrasser, Marthe ne savait sur son propre compte que deux choses : c'était que son père était mort et que sa mère habitait Paris. Ce qu'avait été son père, ce que sa mère faisait dans ce grand Paris lointain, elle l'ignorait. Quelques souvenirs à peine, troubles, des souvenirs de première enfance. Parfois, le soir, au moment de s'endormir, elle s'imaginait, dans cette confusion de rêveries et de formes

qui n'est plus la pensée et n'est pas encore le rêve, une chambre étroite, grise, avec un lit de fer et des chaises de paille, une chambre pareille aux mansardes où logent les ouvrières, où couchent les domestiques. Sur la cheminée de bois imitant le marbre, dans un petit cadre de chêne ajouré, une photographie de militaire, peinte, avec le pantalon rouge. Plus nettement que le reste, elle voyait ce portrait ! Et c'était tout. Des peurs du passé, des inquiétudes pour l'avenir. Aucune certitude. D'abord, avec l'instinctif désir et la crainte d'apprendre, elle avait interrogé les religieuses, — celles qui la traitaient avec le moins de séverité. Pas de réponse précise. On ne savait pas. Elle serait instruite, plus tard, bientôt. Sa mère ne venait jamais, n'écrivait jamais, parce qu'elle avait beaucoup d'affaires. Il ne fallait pas être curieuse. Quelquefois : « Taisez-vous ! » D'autres fois : « Pauvre petite ! » Elle avait fini par ne plus faire de questions. Et elle souffrait, si dé-

laissée. D'autant plus malheureuse qu'elle n'avait pas d'amies parmi les pensionnaires. Ces filles de petits négociants ou de petits rentiers la tenaient à l'écart, lui parlant de loin, la regardant de haut. Sans savoir la vérité, elles devinaient, dans le mystère qui environnait Marthe, quelque chose de douloureux, d'inquiétant, dont elles auraient pu avoir pitié ; à cause de cela, elles s'éloignaient d'elle ; comme ces gens qui, pour n'être pas tentés de faire l'aumône, évitent de passer dans la rue où il y a des mendiants. D'ailleurs, on chuchotait que la pension de Marthe, bien qu'assez peu coûteuse, n'était pas payée régulièrement ; cela choquait ces demoiselles, nées de parents méthodiques qui ne devaient rien à personne. Dans cet abandon, parmi ces dédains, elle ne devint pas mauvaise. Un poète slave a dit : « Il y a des liqueurs si pures que le poison qu'on y mêle ne réussit pas à les rendre pernicieuses. » Elle grandissait, mélancolique. Point de rancune, point de

haine. Elle était comme un paria qui n'aurait pas de colère. Le pardon était en elle, toujours prêt. Cette mère qui l'abandonnait, elle l'aimait avec une obstination tendre que rien ne décourageait; elle se serait dévouée pour ces méchantes compagnes, à qui elle aurait demandé en vain un chiffon pour sa poupée, si elle avait eu une poupée. Soumise, elle travaillait beaucoup, voulait être très instruite. La meilleure élève du couvent. Mais pas une fois elle ne fut « première ». Cette injustice-là, elle l'acceptait aussi, sans se plaindre. Et elle attendait, toujours plus douce, pleine d'une candeur exquise. Justement parce qu'elle vivait seule, n'était pas admise aux causeries intimes des pensionnaires, elle gardait une parfaite ignorance de tout ce qui est mal; n'ayant jamais lu un roman à la dérobée, n'ayant pas à entendre pendant les vacances, — puisqu'elle n'allait pas en vacances, — les histoires que se racontent les domestiques, à la cuisine, après le dîner. Pauvre petite âme

pure ! Toutes les nuits, elle pleurait silencieusement. Un jour enfin, — elle venait d'avoir dix-sept ans, — on lui annonça qu'elle partait le lendemain pour Paris ; sa mère n'avait pas pu venir la chercher ; mais on la mettrait dans le wagon des dames seules en la recommandant aux employés ; et, à la gare d'Orléans, à Paris, elle trouverait des personnes de sa famille qui la reconnaîtraient à son uniforme. C'était horrible. Marthe fut extasiée à l'idée qu'elle allait embrasser sa mère.

Comme elle descendait de wagon, elle vit venir à elle une très grande créature maigre, aux rudes allures, le nez énorme et les joues couleur de brique sous un bonnet tuyauté où il y avait un nœud rose ; l'air d'un gendarme habillé en garde-malade.

— C'est vous, la petite Marthe?

L'enfant frissonna. Cette femme était peut-être sa mère. Non, l'autre lui expliqua les choses. Elle était la bonne. « Madame » n'avait pas pu venir, parce qu'elle dînait en ville, ce soir-là, pour affaires. Des affaires

sérieuses, une occasion qu'on ne pouvait pas manquer. On n'en trouve pas tous les jours, des hommes chic! D'ailleurs, elle ferait son possible pour rentrer de bonne heure. Allons! il fallait se dépêcher. « Vous n'avez pas de bagage? ce petit paquet seulement? tant mieux, nous prendrons l'omnibus. »

Dans l'omnibus, elles n'échangèrent pas une parole. La domestique, tout près de l'entrée, causait avec le conducteur. Marthe, les yeux écarquillés, tremblante, pleine d'horreur, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, n'essayant pas de comprendre, — son paquet sur les genoux, — regardait en face d'elle, stupidement, la vitre derrière laquelle les passants se détachaient en noir sur la clarté des boutiques.

La voiture s'arrêta, elles se mirent à marcher sous la pluie, dans la boue. « Chien de temps! dit la bonne. Voilà quinze jours que ça dure, et j'ai des souliers qui prennent l'eau. Est-ce qu'il fait aussi mauvais que

ça, dans le pays de votre couvent? » Marthe ne répondit pas, n'entendait pas. Elles s'engagèrent dans le couloir d'une maison; Marthe avait vu à côté de la porte, sous un globe dépoli, un écriteau jaune: « Chambres et appartements garnis. » La bonne entra dans le bureau de l'hôtel. « Est-ce que madame est rentrée? — Oui, mais elle est ressortie. — Allons! bon! qu'est-ce que je vais faire de l'enfant, moi? — C'est l'enfant de madame Louisa, cette demoiselle? — Mais oui! — Mâtin! il y en a de plus laides! dit le garçon en tablier blanc, qui s'approcha d'un pas. — Je te crois! Et madame n'a pas dit où elle allait? — C'est la grosse Constance qui est venue la chercher, elles doivent être à la brasserie, en train de jouer au rams. » Alors la bonne se tourna vers Marthe qui s'appuyait au mur, défaillante. « Voulez-vous monter pendant que je vais chercher votre maman? Montez. C'est au cinquième, la deuxième porte à droite. On vous donnera la clef. — Oh! ne me laissez

pas seule ici ! » répondit Marthe en joignant les mains. — Alors, venez avec moi, la brasserie est à côté. C'est égal, ce n'est pas drôle, tout de même, de se promener par ce chien de temps-là ! »

Elles étaient cinq ou six, autour de la table de marbre, vieilles déjà, trop grasses, trop blondes, les corsages mous, s'accoudant, se penchant, les seins sur le tapis où s'étalaient des cartes sales. Une seule était brune, les traits durs, un cou de taureau ; ses cheveux noirs, très courts, frisés, avaient l'air d'une perruque en crins.

La bonne dit :

— V'là votre fille !

— Que j'vous ramène ! chantonna l'une des femmes en mêlant les cartes.

Mais Louisa, — la plus vieille des joueuses, belle encore avec sa chair blanche, — s'était levée, avait empoigné l'enfant, et la serrait contre elle passionnément. Ah bien ! on pouvait dire qu'elle était contente de voir sa Marthe chérie ! Y avait-il longtemps,

qu'elle ne l'avait pas embrassée ! « Mais c'est qu'elle est très jolie, hein, dis, Constance? — Pour sûr ! — Dis donc, toi qui te rappelles, à qui trouves-tu qu'elle ressemble ? — A Jules ! — Bête ! Jules, ç'a été bien après. » Et elle serrait Marthe toujours, presque convulsivement, en riant, des larmes aux yeux, la baisant dans le cou, sur le front, dans les cheveux, tandis que les habitués de la brasserie se groupaient autour d'elle pour voir l'enfant. Quelques-uns étaient attendris.

A minuit, elle ne dormait pas. On lui avait fait un lit, sur le canapé, dans le salon. Un seul drap, replié. Mais, bah ! pour quelques jours... On verrait à prendre un appartement avec deux chambres. Pour qu'elle n'eût pas froid, la mère, en chemise, vint lui mettre sur les jambes le paletot d'un ami, qui les avait accompagnées.

Alors, Marthe, seule, dans les ténèbres, se mit à sangloter désespérément. Elle avait compris, tout compris ! Si ingénue qu'elle

pût être, l'immonde évidence s'imposait à elle, la contraignait à ne rien ignorer. Voilà ce qu'était sa mère ! oh ! c'était abominable ! Sa mère, cela ! Elle se mettait les poings sur la bouche pour qu'on n'entendît pas ses râles. Eh bien, maintenant, que ferait-elle? que deviendrait-elle? Pas de parents, pas d'amis, pas d'asile. Elle était enveloppée d'horreur, se sentait glacée des pieds à la tête, était sur ce canapé comme sur un lit de torture ; et sa gorge, par instant, se gonflait, avec des envies de vomir. Tout à coup, elle se boucha les oreilles ! Non, non, elle ne voulait pas entendre, elle n'entendrait pas. Elle entendait, cependant, à travers la cloison. Elle se leva, dans l'obscurité, chancelante, tâtonnant l'ombre, cherchant la porte ou la fenêtre. Ce fut la fenêtre qu'elle trouva.

Mais son cri, quand elle tomba sur le trottoir, — mieux vaut y tomber qu'y descendre, — fut couvert par le vacarme grondant d'une lourde voiture ; et rien ne donna l'alarme à la mère ni aux voisins. Les gens

qui passent croyaient, en voyant Marthe étendue, que c'était une femme ivre ou quelque mendiante suspecte, et se détournaient, pressant le pas. Vers trois heures du matin, deux sergents de ville la ramassèrent, ensanglantée, soupirant encore. Ils la portèrent au poste qui était tout proche. On la mit sur un lit de camp. Il lui sortait du sang de la bouche. Elle ne soupirait plus. Elle était morte. Heureusement.

JEANNE

JEANNE

I

Ce soir-là, sous les poutres de la chambre basse, devant un feu de chènevottes encore mouillées, qui pétille plus qu'il ne flambe et fume plus qu'il ne pétille, la mère, tout en filant, contait de très belles histoires ; tandis que Jean Darc, le père, debout contre le mur, aiguisait d'un caillou, pour la besogne du lendemain, l'acier plat d'un outil à retourner la terre. Elle savait beaucoup de choses, la fileuse, parce qu'elle lisait souvent dans des livres de dévotion et parce

qu'elle avait fait le pélerinage de Rome; c'était à cause de ce voyage qu'on l'appelait la Romée. Elle contait donc, en faisant virer le lin entre ses doigts mouillés, et les enfants en groupe, — l'aîné accoudé aux genoux de sa mère, le menton sur les poings, — écoutaient de toutes leurs oreilles, les yeux ravis, avec de petits cris qui s'extasient. Mais Jeanne, la cadette du cadet, était assise sur un escabeau dans le coin le plus obscur de la chambre; elle avait les mains jointes comme pour la prière, et tenait la tête levée, comme si elle eût contemplé à travers la fumée, au lieu du plafond, le ciel; quand les chènevottes, tout à coup, s'allumaient avec un éclaboussement d'étincelles, on voyait dans le rayonnement de son visage, vite effacé, une pâleur de fleur chétive, et deux larmes qui tombaient comme deux gouttes de rosée.

La Romée conta :

« En ce temps-là, l'enfant Jésus jouait sur les bords du fleuve avec ses petits compagnons.

» Et cela n'était pas bien, parce que c'était le jour du sabbat.

» Un homme qui passait alla dire à saint Joseph : « Vous devriez corriger votre fils « qui se divertit, le jour du Seigneur, à faire « des tas de sable près de l'eau ; et c'est une « chose qui est défendue. »

» Saint Joseph alla vers les bords du fleuve ; il vit que l'enfant Jésus faisait véritablement ce que l'homme avait dit.

» Il entra dans une grande colère et lui ordonna de revenir à la maison.

» Mais l'enfant Jésus, irrité d'être grondé, tapa du pied en jetant en l'air le sable qu'il avait dans les mains.

» Et les poignées de sable furent de beaux oiseaux qui s'envolèrent en chantant. »

Cependant Jean Darc avait achevé d'aiguiser l'outil de labour ; malgré les belles histoires, les enfants sentaient se baisser leurs paupières ; Jeanne se leva et, après les souhaits de bon sommeil, elle monta dans sa chambre, où, à genoux sur le lit,

devant des images de saintes, parlant quelquefois à voix basse avec l'air de répondre à d'invisibles anges, elle resta en prière jusqu'à l'heure où chante le coq matinal, dont la voix grêle et déchirante est comme le cri du jour nouveau-né qui s'éveille.

I

Elle allait souvent, après la messe entendue, s'asseoir au bord d'un champ, sur les ruines de quelque masure; elle regardait les portes défoncées de la demeure vide, le lit brisé sous le toit qui s'effondre, et le bâillement noir de la cave sans futailles et la huche où l'on a volé le pain; car le temps était dur, alors, pour les paysans de France; trop souvent, par bandes farouches, des hommes habillés de fer ou de bronze qui sonne, et criant dans une langue que l'on

n'entend point, bondissaient de la ravine ou de la lisière du bois, et se ruaient dans le village, effrénés, hideux, incendiant les granges, les chaumières, étranglant les vieillards, forçant les filles, pillant et carnageant ; et c'était une grande pitié. Jeanne pleurait de voir autour d'elle tant de reliques désolées ; elle pleurait bien plus en songeant qu'il en était ainsi, partout, dans la belle et douce France. Mais bientôt elle relevait le front, et des lueurs, dans les larmes, illuminaient ses yeux. C'était qu'elle entendait, non de l'oreille, mais du cœur, dans le bruissement des feuilles, dans la fuite des souffles, dans le bruit même de la pierre d'un mur, qui tenait à peine et tombait, des voix qui lui donnaient des conseils d'espérance et de gloire, ou lui chantaient des prophéties, et c'était qu'elle voyait, au loin, au delà de campagnes heureuses et de florissantes cités, dans une brume de soleil dorant des piliers de cathédrales, un étendard de neige fleurdelisée, où sont peints Dieu et

les anges, et qui se penche, parmi l'encens, sur la tête d'un roi agenouillé...

III

Un jour qu'elle s'était levée de grand matin, elle alla droit devant elle et marcha très longtemps. A l'orient rose d'aurore, il y avait des déchirements de nuées; des blancheurs sur la route, sur la plaine, sur la verdure tremblante des bois, étaient comme des écharpes qui traîneraient du ciel sur la terre; puis ce fut le grand jour, vaste et resplendissant, avec l'or lumineux des blés et les forêts pareilles à d'immenses bûchers d'émeraudes dans tout l'espace ensoleillé. Elle avait tant marché qu'elle arriva, au bord d'une petite rivière, dans une roseraie où il y avait des roses en si grand nombre qu'elle n'en avait jamais tant vu et

si belles qu'elle ne croyait pas qu'il y en eût de semblables. Elle s'arrêta; elle était au milieu de toutes les roses, si pâle, comme un grand lys. Mais elle ne s'était pas arrêtée à cause des belles fleurs ni du vent parfumé ; ce qui l'empêchait d'aller plus loin, c'était qu'au delà de la rivière, ce n'était plus la France. Elle s'assit au bord de l'eau, sur le sable. Elle sourit. Elle se souvenait du conte qu'avait dit la Romée. Elle se le raconta à elle-même, le trouvant joli. On sera un héros, mais on est une petite fille. Elle prit du sable dans ses mains et le jeta en l'air. O miracle ! la poignée de sable fut un chardonneret ! elle en jeta une autre, et ce fut une linotte ! une autre, et ce fut une fauvette ! une autre, et ce fut un pinson ! une autre, et ce fut un rossignol qui alla rossignoler dans le rosier voisin ! De sorte que, bientôt, elle se vit enveloppée, — car les oiseaux ne fuyaient pas, — d'une nuée gazouillante où battaient des ailes de toutes les couleurs. Elle s'amusa quelque temps

d'écouter les chansons et de voir briller les plumes. Puis, elle dit avec douceur : « Allez, partez, petits oiseaux ! je vous aime et vous êtes jolis, mais vous ne devez pas rester toujours auprès de moi. Puisque vous avez pris vie, il faut que vous songiez à voler dans les hauteurs du ciel, à faire vos nids dans les arbres. Allez, petits oiseaux, du côté où le vent vous pousse ! » Ce fut comme si elle n'eût rien dit ; ils ne cessaient de pépier et de voleter autour d'elle, se posant dans ses cheveux ou sur ses épaules, lui becquetant l'oreille ou la lèvre ; et la fauvette gazouilla enfin : « Non, nous n'irons pas du côté où le vent nous pousse, parce que, là-bas, ce n'est plus la terre de France, d'où nous sommes nés, et nous resterons avec toi, toujours ! »

IV

Ils la suivirent partout. Ils planaient autour d'elle, lorsqu'elle dit au dauphin Charles : « Je te dis de la part de Messire que tu es fils de roi et vray héritier de France ; » autour d'elle, lorsqu'elle entra dans Orléans, sous une armure blanche où rougeoyait la lueur des torches, avec son cortège de reîtres et de capitaines ; autour d'elle, lorsqu'elle assaillit les bastilles anglaises ! Ils ramageaient dans le fracas des guerres et voltigeaient parmi les flèches. Quand elle tomba dans le fossé, le cou saignant, ce furent eux qui, de leurs petites pattes, retirèrent le trait, et ils firent tant de cris qu'on accourut et qu'on emporta Jeanne ; la fauvette, en chemin, du bout du bec, lui mettait sur la blessure du duvet qu'elle s'ar-

rachait de l'aile. Ils étaient là, le jour du triomphe, dans les cantiques et l'encens; à voir frissonner leurs plumes sur l'étendard de neige fleurdelisée où sont peints Dieu et les anges, on croyait que la bannière s'éparpillait en oiseaux. Invisibles aux bourreaux, ils eurent pour volière, comme elle pour prison, la cage de fer dans la grande tour du château; et ils étaient là encore, lorsque le bûcher s'alluma. « Allez! partez, petits oiseaux, dit-elle. Vous m'avez fidèlement suivie et je vous dois un grand remerciement. Mais il faut que vous me quittiez aujourd'hui, car les flammes grandissantes brûleraient vos jolies ailes. Allez, petits oiseaux, du côté où le vent vous pousse! » Ce fut comme si elle n'avait rien dit; ils ne cessaient de pépier et de voler dans le feu et les fumées, se posant sur ses cheveux ou sur ses épaules, lui becquetant l'oreille ou la lèvre; tant qu'enfin leurs plumes s'allumèrent aux flammes, et qu'ils tombèrent un à un, comme des fleurs de rubis,

dans les braises. Puis, la foule s'étant éloignée, ce fut, sur la place, autour du bûcher, avec le silence et la solitude, la nuit. Personne. Dans l'ombre, la lune qui regarde. Seulement, sur les débris encore fumants, où s'étaient mêlées les cendres légères de la vierge et des oiseaux, — cendres de lys et cendres de duvet, — il y eut comme un frissonnement de vie. La pâle poussière s'anima, s'enfla, prit forme, devint peu à peu de grandes plumes palpitantes autour d'une jeune fille pâle qui sourit de s'éveiller. Et les oiseaux, à présent, n'étaient plus des pinsons, ni des linots, ni des fauvettes; c'étaient des anges qui, dans un déploiement de grandes ailes blanches, emportaient Jeanne vers le beau Paradis, cette France du ciel!

CÉSARINE

CÉSARINE

Ce drame, horrible, est vrai. Ce sont des choses qui arrivent par on ne sait quelle volonté cruelle et toute puissante. Il y a un Dieu méchant.

Après la mort du père, elles furent très pauvres, elle et sa mère, avec des dettes. Comment les payer ? De quoi subsister ? Le dénuement leur fut d'autant plus pénible qu'elles avaient toujours vécu dans le bien-être, dans le luxe même ; le père, peintre de portraits, gagnait beaucoup d'argent, le dépensait très vite, sans souci des lendemains ;

dîners, voyages, fêtes dans le grand atelier, toutes les fantaisies obéies ; pas d'épargne dans le tiroir, mais des bibelots sur tous les meubles. Maintenant aucune ressource. Il y avait des semaines déjà que les derniers bijoux avaient été portés au Mont-de-Piété, et les cartels, les bronzes japonais, les vases de Chine, les lustres de Venise, chez les brocanteurs d'objets d'art. A tout moment, les coups de sonnette acharnés des marchands du quartier, à qui l'on doit. L'Auvergnat, qui a monté des bûches, la fruitière qui a donné des œufs à crédit parce qu'on avait oublié son porte-monnaie. Drelin, drelin, drelin ! Les blanchisseuses sont terribles ; elles envoient de petites apprenties, des gamines en camisole, qui sonnent très longtemps — à cause du bruit qui les amuse, — quelquefois sur un rhythme de chanson à la mode. Drelin, drelin, drelin, sur la mesure de : « Je regardais en l'air ! » N'importe, on n'ouvrira pas. On est bien décidé à ne pas ouvrir, — parce qu'on

n'a pas d'argent. Mais le tintement redoublé, enragé, qui agace et qui provoque, et triomphe de l'apathie où l'on s'était résolu. On ouvre, et, alors, les gestes en colère, les cris auxquels répondent des excuses à voix basse. Césarine sortait de ces scènes, brisée, honteuse aussi, avec le remords d'avoir donné de mauvaises raisons à ces gens qui avaient raison, en somme. Quand on n'a pas le sou, on ne se chauffe pas, on ne mange pas, on lave son linge soi-même ! « C'est juste, » pensait la conscience de Césarine. Elle rentrait dans l'atelier si éclatant jadis d'étoffes qui ruissellent, si gai de bibelots bizarres, et tout nu à présent, froid sous le grand jour cruel, où la mère, une Italienne, ancien modèle, que la douleur avait vieillie tout d'un coup, avachie, jetée bas, passait presque tout son temps à faire chauffer sur un petit fourneau du café au lait plein de pain, très sucré, qu'elle mangeait goulûment, à s'étouffer. Alors, Césarine, belle, vingt ans, intelligente et

fière, sentait le cœur lui manquer et sanglotait dans un coin, le front contre le mur.

Elle se révolta contre la destinée ! Elle lutterait; et triompherait. Elle gagnerait de quoi faire vivre sa mère, de quoi vivre elle-même. Petitement, n'importe, vivre. Peintre un peu, musicienne aussi, elle chercha des élèves, et en trouva, plus qu'elle n'en voulait. Les gens s'enthousiasmèrent tout de suite de cette courageuse fille, élevée dans l'oisiveté et dans la joie, qui acceptait le travail et le malheur, sans larmes, avec une vigueur virile. Parmi toutes les belles mondaines de qui le père avait fait le portrait, ce fut une mode de donner Césarine à leurs bébés pour maîtresse de piano ou de dessin. Il y eut la légende attendrie de Césarine montant dès le matin en omnibus pour aller à ses leçons, ou courant à pied dans la boue, et ne rentrant que le soir, fatiguée, rompue, sereine du devoir accompli. On la vanta, on la choya. On la payait très cher, ajoutant des cadeaux. L'aisance

était revenue. Quelques bijoux, retirés du Mont-de-Piété et vendus, avaient permis de remeubler l'atelier, la salle à manger, les deux chambres. Enfin, une espèce de bien-être, qui ne dura pas. Chez la mère de l'une de ses élèves, un jeune homme, le fils de la maison, s'éprit d'elle, ardemment, et voulut l'épouser. L'aima-t-elle ? Peut-être. Les abandonnées acceptent volontiers la consolation de l'amour; orpheline, on voudrait être adoptée par le bonheur. Ce fut un grand scandale. Une chercheuse de mari, voilà ce qu'on pensa d'elle. Il y a, dans l'opinion, de ces brusques revirements. Elle se souciait bien de ses élèves ! elle était en quête d'une dupe, évidemment; de là les promenades en omnibus et les courses à pied. Ah ! comme on se trompe sur les personnes ! Une héroïne ? pas du tout : une intrigante. D'ailleurs, enseignant très mal le piano ou le dessin. A vrai dire, plus artiste que savante, elle s'entendait beaucoup mieux à jouer Chopin qu'à faire déchiffrer les ré-

créations de la méthode Carpentier. Elle perdit une leçon, une autre, toutes. Le désastre parfait. Elle n'avait plus besoin de monter en omnibus ni de courir dans la boue, — faute d'élèves. Plus rien. La misère. La mère, dans l'atelier qui pour la seconde fois n'eut pas de meubles, plus lasse, plus abandonnée, s'accroupissant, faisait toujours chauffer le café au lait plein de pain sucré, s'en alourdissait, toute tombante, comme une chose. Elle ne se secouait de sa langueur de digestion que pour dire, avec une langue épaisse, des paroles cruelles : que l'on mangeait mal, qu'il n'y avait plus de draps au lit ni de charbon de bois pour faire chauffer le café. Drelin, drelin, drelin ! c'étaient les gamines en camisole qui jouaient un air d'opérette sur la sonnette, avec accompagnement de doigts sur le bois de la porte.

Lorsque tous les espoirs furent perdus, — cassées toutes les branches où l'on se fût raccrochée, peut-être, — quand la frui-

tière refusa les œufs, et le marchand de bois le bois, et le boucher la viande ; quand la mère, enfin maigrie, toute la peau pendante, en fut réduite, dans sa gourmandise de gâteuse, à se gonfler de panade froide, alors, parmi cette ruine, Léocadie Tripier apparut ; Léocadie Tripier, qu'on appelle aussi la Maman, l'obscène maman, en effet, de toutes les jeunes misères orphelines, la guetteuse d'occasions, la prometteuse de tout à celles qui n'ont rien. « Ote ta chemise, tu auras une robe ! » Elle vint, avec des propositions : un monsieur, très comme il faut, presque jeune encore, qui avait rencontré Césarine dans le monde, du temps du père. Et ce ne serait pas pour une fois. Il offrait un appartement, une somme mensuelle, exactement payée, et, tout d'abord, pour régler les petites affaires, dix mille francs, d'un seul coup. Il n'y en a pas beaucoup, des hommes comme celui-là ! Ce que la Tripier en disait, ce n'était pas dans son intérêt, c'était dans celui de Césarine, qui ferait très bien de

profiter de cette chance. Elle, la bonne femme, ne prélèverait pas un sou sur les dix mille francs. Elle agissait par pure bonté d'âme ! Plus tard, on verrait, on s'arrangerait. Elle n'avait pas encore fini de s'expliquer, que Césarine l'avait prise par les épaules et jetée dans l'escalier, comme une chose sale qu'un mauvais plaisant a mise devant votre porte. Mais la mère, de l'autre chambre, cria : « Tiens, dix mille francs, c'est beaucoup d'argent tout de même. » Et la misère se fit de plus en plus horrible, s'acharna, étrangla Césarine. Les dernières loques vendues, les chaises brisées pour faire du feu, sous la robe plus de jupon, plus de chemise sous la robe. Elle emprunta quarante sous à la bonne du troisième, ne les rendit pas, fut engueulée dans l'escalier de service. La mère, considérant le fourneau éteint, repétait, avec les mouvements de cou d'une goîtreuse : « Dix mille francs, dix mille francs. » De sorte qu'enfin Césarine affolée courut chez la Maman. « Soit, dit-

elle, je veux bien. Demain, chez ce monsieur. Mais, aujourd'hui, donnez-moi un louis, pas plus. » Léocadie Tripier donna les vingt francs, parce que, dans le commerce, il faut savoir faire des avances, quelquefois, à propos.

Le lendemain, Césarine alla chez le « monsieur », comme elle l'avait promis. Pas trop vieux, en effet. L'air doux, la regardant avec une tendresse passionnée. Elle était calme, très froide, résolue.

Elle dit :

— Dix mille francs, n'est-ce pas ?

— Oui, dix mille francs.

— Où sont-ils ?

— Les voici.

Elle prit la liasse de billets de banque, s'assit devant une table, écrivit, fourra les billets sous l'enveloppe.

— Appelez votre domestique.

Le domestique entra.

— Portez cette lettre à son adresse, tout de suite.

Quand ils furent seuls, il voulut s'approcher.

— Attendez, dit-elle.

Il ne comprenait pas, il la regardait, étonné, honteux peut-être. Quand un quart d'heure se fut écoulé, elle reprit :

— Votre domestique doit être arrivé chez ma mère. C'est bien. Maintenant, écoutez-moi. Je n'ai plus, à cette heure, qu'à choisir entre deux infamies : la prostitution ou le vol. Je préfère le vol.

Et, tirant de sa poche un revolver qu'elle avait acheté avec les vingt francs de la Maman, elle se fit sauter la cervelle. Il en tomba un morceau sanglant dans un verre mousseline, sur la table claire et gaie où un lunch avait été préparé devant les bûches flambantes.

L'INCONNUE

L'INCONNUE

Une fois, dans un village des Landes, — rien que du sable et rien que des sapins autour des cent maisons, et, là-bas, la mer, — on avait dressé le théâtre dans une vaste grange ouverte au vent du large ; et celle qui serait, ce soir-là, la Reine de *Ruy Blas*, c'était Sarah Bernhardt. Pourquoi non? Après avoir joué dans tous les théâtres somptueux de toutes les villes du monde, après avoir été Dona Sol et Marie de Neubourg, à Paris, à Londres, à Copenhague, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à New-York,

à Philadelphie, à Yeddo, à Pékin, — si vous n'êtes pas informés de la tournée de Sarah Bernhardt au Japon et en Chine, c'est que vous lisez mal les journaux ! — après avoir imposé l'admiration du Vers aux rois, aux princes, aux banquiers et aux gommeux d'Europe, aux Yankees, aux mandarins de la Ville Rouge et aux dévots de Samonacodom, rien de plus naturel que d'aller porter la Bonne Nouvelle de la poésie aux bergers coiffés de bérets, qui montent sur des échasses. Ce public-là, du moins, se hausse ! Des échasses, c'est ce qui nous manque. Et ne croyez pas que Sarah Bernhardt se fût arrêtée dans ce village parce qu'il se trouvait sur son chemin : non, elle y était venue, exprès, parce qu'il était chétif, morne, déshérité de joies ; à ces pauvres d'esprit, elle voulait faire la charité de l'art suprême. Car elle a une mission, dont elle est consciente ! Ah ! vraiment, vous pensez, — la voyant partir, fuir, errer, — qu'elle est la voyageuse extra-

vagante qui ne sait où elle va ; ou bien, plus pratiques, vous supposez qu'elle est dévorée du besoin d'accroître sa renommée et de gagner cette chose, de l'argent? Les fous, c'est vous, gens sages ! Elle sait où elle va, et elle fait bien d'y aller, puisqu'on l'y écoute. La folie, pour elle, ce serait d'être raisonnable, méthodique, casanière. La Comédie-Française ressemble à Sainte-Périne ; attendez que Sarah ait des cheveux gris ! Et elle n'en aura jamais : on ne peut pas vieillir quand on a été jeune ; j'entends l'asthme futur dans la toux de votre grippe, petits vieillards de vingt ans. Elle part, et se répand, et se disperse, à cause de son devoir ! à cause de Corneille, de Racine, de Hugo, à cause d'Eschyle bientôt, car Leconte de Lisle est là ! à cause, enfin, — je n'excepte pas M. Sardou, puisque Victorien est un diminutif de Victor, — à cause des génies dont elle doit semer, dans les intelligences, la parole. Et voilà pourquoi elle fait accrocher le chariot de Thespis à tous

les express de la terre ! Établissez un chemin de fer de Gabès au centre de l'Afrique : Sarah Bernhardt partira par le premier train pour la plus lointaine oasis ; et s'il n'y a pas de chemin de fer, elle fera le voyage en ballon. Une seule chose, dans ce petit village des Landes, rendait le succès douteux : il se pouvait que les gens misérables des environs, qui se nourrissent toute une semaine d'un hareng frotté sur du pain noir, n'eussent pas de quoi entrer au théâtre ; Sarah Bernhardt décida qu'on donnerait un louis à chaque spectateur ! ce fut sa façon d'augmenter le prix des places.

Comme elle achevait de s'habiller dans le coin d'une étable, transformé par la magie des étoffes japonaises en une exquise loge, une jeune personne fut introduite par l'une des habilleuses. Une jeune personne assez grande, maigre, des yeux creux dans un visage pâle, l'air de souffrir. La toilette très simple, de couleurs mortes, donnait à entendre la fille

de quelque petit rentier retiré à la campagne.

— Madame, dit la visiteuse, je viens vous adresser une demande assez extraordinaire. Permettez-moi de jouer, ce soir, à votre place, le rôle de Marie de Neubourg.

Sarah la regarda. L'autre reprit, parlant très vite :

— Je crois que j'ai beaucoup de talent. Je sais tous les rôles que vous jouez. Fournissez-moi l'occasion de tenter une épreuve, Je vous en prie, et je vous en serai éternellement reconnaissante. Mais veuillez vous décider tout de suite ! on va frapper les trois coups. La substitution, d'ailleurs, ne présente aucune difficulté, personne ne vous connaissant dans ce hameau. Et je vous assure que j'ai beaucoup de talent.

Sarah dit :

— Comme il vous plaira.

Et aux habilleuses, en laissant tomber la robe à moitié mise :

— Dépêchez-vous d'habiller mademoiselle.

Ce fut extraordinaire !

Dès le premier pas sur les planches, la jeune fille inconnue se montra ce qu'elle aurait pu devenir en effet : une grande artiste. Qu'elle ignorât tout ce que l'on apprend, qu'elle marchât mal, s'assît maladroitement, ne sût pas se retourner, pour un dernier regard, avant de pousser la porte, c'est possible ! Mais elle avait en elle l'âme tendre et furieuse des héroïnes tragiques, et, avec l'inconscience du chant des oiseaux, sa voix était le vers lui-même. Mélancolique tour à tour et amoureuse, elle fut, délicieusement, la reine éprise, sous le cruel ciel trop chaud, des petites fleurs bleues, d'Allemagne ! et, avec le drame grandissant, elle grandit ; elle eut les cris de la passion emportée, et sut nouer les bras au cou de l'adoré, et retirer, à regret, la bouche qui voudrait s'offrir, — et souffrir, et gémir, et mourir ! « Sarah ! Sarah ! »

hurlait le public, avec l'accent des Landes; et, après quatre rappels sur la scène jonchée de petites fleurs sauvages des sables, on entendait encore le bruit de bois heurté de quelques pasteurs de brebis, qui, n'ayant pu entrer dans la salle, applaudissaient, de confiance, contre les murs, à coups d'échasses!

Sarah, qui n'avait pas dit mot pendant tout le drame, qui était restée, derrière un portant, attentive, sauta au cou de l'inconnue, et lui dit :

— Tu es admirable, et je t'emmène!

Mais la jeune fille répondit :

— Je vous demande pardon, Madame. Pendant que Ruy Blas s'empoisonnait, j'ai entendu sonner onze heures, et il faut que je rentre, parce que mon père serait inquiet.

Quand elle eut remis sa robe de petite bourgeoise aisée, — elle, la reine de tout à l'heure, — elle reprit :

— Oui, Madame, il faut que je rentre à la maison et que je n'en sorte plus. Si je suis venue, ce soir, si je vous ai demandé

de jouer à votre place, c'est que j'ai voulu me prouver à moi-même que je n'étais pas une folle et que j'avais réellement le don terrible d'émouvoir. Je suis sûre maintenant que je pourrais devenir votre égale ; cela me suffit, je m'en retourne. Que pourrait-il m'arriver désormais ? d'être glorieuse et acclamée, comme vous ? J'ai eu cette victoire, un moment, je ne veux rien de plus. Le triomphe me serait possible : cette possibilité me contente. Qu'importe la réalisation à celui ou à celle qui a, outre le rêve, la certitude que ce rêve ne fut pas chimérique ? Je suis ce que je serais, puisque je peux l'être ; et j'ai, de surcroit, cet orgueil de ne pas vouloir l'être. Se refuser une joie, qu'on est capable de conquérir, c'est en doubler l'ivresse ; pouvoir, et ne pas accomplir, c'est ajouter, à la satisfaction de la puissance, celle du dédain. Je comprends les rois paresseux ! Si j'étais dieu, je ne créerais pas le monde, parce qu'il me serait facile de le créer. Tenez, il y a un instant,

tandis que l'on applaudissait, tandis que l'on criait votre nom, — auquel j'aurais pu substituer le mien, — j'ai conçu toute la gloire et j'en ai conçu la vanité. Au lieu de ces bergers, des rois, des poètes, tout le public illustre ? Qu'importe ! le même bruit. Et puis, Madame, il faut que je vous explique, j'ai des devoirs à remplir. J'ai un père très vieux, et un très jeune frère, tous deux malades. Il faut que je fasse de la tisane pour le vieillard, pour l'enfant, et que je la leur offre ; ils ne veulent boire que si je leur présente la tasse moi-même. Des devoirs très sérieux. Il y a aussi cette complication que je vais me marier prochainement avec un jeune homme qui est secrétaire de la mairie. Comme personne ne saura mon équipée de ce soir, il ne refusera pas de m'épouser. Nous serons très heureux, avec beaucoup d'enfants, et très tranquilles. Mon fiancé est peut-être chez nous, en ce moment, m'attendant, étonné. J'ai dit que j'allais passer la soirée chez une voisine, dont la fille a le

croup ; on sait que je rends souvent de ces visites ; mais il est tard. Adieu, Madame, je vous remercie, je suis à peu près sûre de vivre heureuse, je vous souhaite de l'être.

Et la jeune fille inconue s'en alla.

Quand Sarah Bernhardt eut achevé de me raconter cette histoire, je demeurai, un instant, silencieux. Puis, relevant la tête, je dis, sentant au fond de moi le désir lâche des sécurités et des devoirs faciles :

— Qui sait si elle n'a pas eu raison, si la part qu'elle a choisie n'est pas la meilleure en effet ?

Mais Sarah, avec ce petit secouement de cheveux qui lui est familier :

— J'ai dû me tromper ! s'écria-t-elle. J'ai dû me tromper en croyant, en disant que cette jeune fille avait du talent ! Si elle avait eu en elle, véritablement, la puissance d'être grande, elle aurait eu, en même temps, l'irrésistible besoin, la toute-puissante fatalité de manifester, malgré tout, cette puissance. Les abdications sont des mensonges ;

on ne renonce qu'aux trônes incertains. Les devoirs diffèrent selon les vocations. Offrir des tasses de tisane à deux malades, c'est bien, mais verser l'idéal à tous, c'est mieux! Tenez, j'ai dû « m'emballer », comme on dit. Tous les raisonnements, même les plus sensés, toutes les obligations, même les plus sacrées, ne peuvent rien contre la nécessité magnifique d'être, à tout prix, ce que l'on est. Ni les travaux, ni les rancœurs et les injures, ces revers de la renommée, ni même la chimère glorieuse de la gloire méprisée, — ni le père qui réclame son journal, ni le petit frère qui demande sa potion, — ne sauraient prévaloir contre l'injonction divine de nos destinées. Si, pour être sublime — c'est-à-dire vraiment utile, — il fallait être misérable, désespéré, haï, cruel même ! on le serait, puisqu'on ne pourrait pas faire autrement !

BERTINE

BERTINE

En ce temps-là, j'étais beaucoup plus jeune que Paolo de Rimini, et la fille de mon oncle, Bertine, était beaucoup plus jeune que Francesca, mais non moins jolie. Naturellement nous nous aimions. Ces amourettes entre cousines et cousins, démodées dans les romans ou les poèmes, ne le seront jamais dans la réalité : les cœurs qui s'éveillent n'ont pas la témérité encore de s'aventurer hors du cercle étroit et tendre de la famille ; comme les petits oiseaux, pour essayer leur vol, se posent sur la plus

voisine branche. Mais notre tendresse était peu savante, à peine dégagée des gamineries ingénues de l'enfance, et nous ignorions pourquoi nous avions plaisir à nous regarder dans les yeux et à nous tenir les mains ; ma bouche, près de ses lèvres, était comme un papillon qui n'aurait pas appris à quoi sont destinées les roses.

Nous enragions dans cette innocence, prévoyant, sans le deviner, qu'il était d'exquises joies. Pour nous instruire, nous avions fait tout le possible. J'écoutais aux portes, le soir, après le dessert, quand les parents, dont la causerie s'égaye, ont envoyé les enfants se promener au jardin : les paroles que je surprenais, même lorsqu'il était question de quelque mariage prochain ou de quelque piquante aventure, ne me faisaient pas entrevoir grand'chose. Bertine, assise devant le métier à broder, sous la cage de deux linottes, épiait consciencieusement leur intimité familière ou querelleuse : cela ne lui servait de rien, parce que c'étaient

deux mâles, ces oiseaux. Nous enragions de plus en plus, ne nous aimant pas moins, mais nous en voulant presque de notre candeur commune ; et, même aux plus heureux instants, quand nous passions, le cœur ravi, au crépuscule, sous les arbres, nous avions de brusques dépits qui frappent du pied dans le sable des allées, et des bouderies, elle et moi, ensemble, qui avaient l'air de se dire l'une à l'autre : « Pourquoi ne savez-vous pas, vous ? »

Aussi que n'aurions-nous pas donné pour entrer dans la grande salle, fermée à triple tour, où était la bibliothèque de mon oncle !

Là se cachait, nous le devinions, toute la science adorable de l'amour ; là, les poèmes que nous connaissions à peine pour en avoir lu des fragments expurgés dans les morales anthologies, les romans dont nous avions entendu les titres jetés dans les conversations du salon, nous réservaient de divines surprises ; les vers nous

diraient pourquoi nous tremblions, comme au vent les feuilles, lorsque nos coudes se frôlaient dans le hasard des promenades; les chapitres nous révéleraient pourquoi, lorsque nous mêlions nos doigts, le cœur nous montait aux lèvres comme une bulle d'air dans l'eau, qui s'arrête à la surface et ne s'exhale pas; le mot de la double énigme qui était en nous, nous le saurions enfin! Nous cesserions d'ignorer ce que veulent les regards qui s'alanguissent, les bouches qui s'épanouissent, les bras qui se tendent. Et l'instinctif espoir des mystères compris, des voiles soulevés, nous faisait monter du sang aux joues, nous faisait battre les paupières, dans une joie troublante, qui était de la crainte aussi.

Mais il nous était impossible d'entrer dans la bibliothèque. C'était en vain que nous rôdions, si souvent, devant la porte toujours close, — porte d'un paradis qu'hélas! nous n'avions pas perdu.

Bertine vola les clefs! Comment? Par quel

stratagème? dans la poche de mon oncle, pendant qu'il faisait la sieste, après le déjeuner? dans le tiroir du secrétaire, où on les mettait quelquefois? Ma cousine ne prit pas la peine de me le dire. Elle me cria : « Je les ai ! viens vite ! » Et je compris tout de suite qu'il s'agissait des clefs ; et nous courûmes le long du grand couloir ; et nous étions dans la bibliothèque, essoufflés.

Rangés sur les rayons de la spacieuse salle, tous les livres du monde étaient là ; grands ou petits, très gros ou presque plats, le dos bleu, rouge, noir, vert ou blanc, montrant les dorures éteintes des vieilles reliures, ou l'or vif de reliures nouvelles. Tous les livres et tous les secrets de la vie. Chacun de ces volumes était un de tes fruits, Arbre de la science du bien et du mal ! Nous n'avions qu'à tendre la main pour être comme des dieux, c'est-à-dire comme des amoureux.

Mais, devant notre conquête, devant la

réalisation de notre rêve, je ne sais quel effroi nous prit. Nous n'osions faire un pas, immobiles. Courbant le front, je tourmentais l'un des boutons de ma tunique de lycéen ; Bertine, appuyée contre la porte, baissait les yeux, paraissait très attentive au va-et-vient du bout de son pied debout sur le talon. Pas une parole. Comme, à un moment, je regardais ma cousine à la dérobée, elle se détourna très vite, en se cachant la tête derrière ses manches croisées.

Nous avançâmes enfin ! mais ce fut vers la haute et large fenêtre qui était au fond de la salle. En plein midi, dans le vent brumeux qui remuait les roses du parterre et les branches des massifs, des oiseaux, très vite, en ligne droite, passaient d'un arbre à l'autre, avec un seul cri ; il y avait sur des touffes fleuries une nuée de papillons blancs pareille à un éparpillement de neige, qui ne se décide pas à tomber ; je montrai du doigt à Bertine un petit lézard gris, qui se chauf-

fait au soleil sur la rampe du perron de pierre ; et, nos fronts contre la vitre, nous considérâmes très longtemps, avec un intérêt acharné, les mouvements d'aise de la petite queue qui s'étend et se recroqueville, lentement, dans la chaleur.

Certainement nous serions restés devant la croisée jusqu'au soir, si Bertine, plus hardie, n'eût dit enfin, à voix basse, sans se retourner vers moi : « Nous ne regardons pas les livres un petit peu? » Toute ma timidité s'évanouit : je me précipitai vers les rayons de chêne, tandis que ma cousine me suivait en frappant des mains, avec de petits cris de joie. « Voyons celui-ci ! » dis-je en mettant la main, au hasard, sur un gros in-quarto. Mais c'était le premier volume de l'*Origine de tous les cultes*, par Dupuis, citoyen français. Bertine fit la moue. Je replaçai le livre. J'en pris un autre : c'étaient des *Mémoires pour servir à l'histoire de France ;* un autre : c'était la *Description de l'Indoustan* ; un autre : c'était la *Vie de*

saint Athanase ; un autre : c'était la *Table décennale du commerce de la France de* 1827 *à* 1836 ; un autre : c'étaient les *Mélanges académiques, philosophiques, critiques et historiques,* par M. Gaillard, de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut ; un autre encore : c'était *An inquiry into the nature and causes of the Wealth of nations, by Adam Smith, L. L. D.* ; d'autres, d'autres, d'autres, c'étaient le *Tableau chronologique de la Révolution française,* l'*Histoire des Suisses* et les *Œuvres complètes de l'empereur Julien,* traduites du grec en français ! Vainement j'allais de rayon en rayon, choisissant les petits volumes, maintenant, après avoir ouvert les gros. Toujours des histoires, des vies de saints, des dictionnaires, des mémoires, des annales, des itinéraires. Oh ! ce n'était pas dans ces livres-là que nous apprendrions à quoi servent les lèvres roses, et pourquoi les oiseaux font des nids ! Découragés, les bras ballants, nous nous regar-

dâmes en silence. Eh bien, nous lirions tout de même ! Nous étions venus pour lire, nous lirions ! J'empoignai un volume, le premier venu, je le posai sur la table, je fis signe à Bertine de s'asseoir à côté de moi dans un grand fauteuil de cuir, presque assez large pour nous deux, et j'ouvris le livre, furieusement.

Quel titre ! *Histoire civile du royaume de Naples,* traduite de l'italien, de Pierre Giannone, jurisconsulte et avocat napolitain.

N'importe, je lus à haute voix :

« Livre IV, chapitre IX. Nous venons de voir que, sous le long et sage règne de Rotharis, les Lombards firent de grands progrès en Italie ; mais sous celui de Rodoald, son fils, qui fut de courte durée, sa mauvaise administration, et plus encore les divisions qui s'élevèrent entre ses successeurs, firent bien changer de face à ses affaires, et les mirent en mauvais état. »

Livre absurde ! Bertine, tout près de moi, si près, se penchait aussi sur la page ; son

souffle léger, parfumé, comme serait la respiration d'une fleur, doucement me glissait sur la joue.

Je continuai de lire :

« Rodoald étant mort, il ne se trouva plus de descendants mâles de Rotharis. Les Lombards s'assemblèrent pour élire un nouveau roi, et choisirent Adalbert, fils de Goudoald, qui était frère de Théodolinde. »

Nous étions un peu à l'étroit dans le fauteuil ; j'avais dû, pour ne point gêner ma cousine, lui mettre un bras autour de la taille. Elle se faisait aussi petite que possible, se serrant contre moi. Ses cheveux, chauds et caressants comme des rayons de soie, me couraient dans le cou.

Je lus encore :

« Il régna un an, selon le témoignage de Wamefried ; mais les annales ne nous rapportent aucun fait... »

Elle leva un peu la tête, très lentement. Nos lèvres...

« Mais les annales ne nous rapportent... »

Nos lèvres, peu à peu.... Ce soir-là, nous ne lûmes pas plus avant l'*Histoire civile du royaume de Naples*, par Pierre Giannone, jurisconsulte et avocat napolitain.

CYPRIENNE

CYPRIENNE

C'est dans la Seine, devant Asnières, — pendant que grinçaient encore les crincrins d'un bal de canotiers, — que l'on a retrouvé, sous la lune, le corps de cette jeune morte, accroché par les cheveux aux pierrailles d'une arche. Le lendemain, les journaux disaient : « Des lettres, que le séjour dans l'eau n'avait pas rendues tout à fait illisibles, ont permis d'établir l'identité de la noyée. Mademoiselle Cyprienne D..., âgée de dix-neuf ans, était la fille d'un honnête ouvrier en bijouterie, demeurant à Levallois-Perret,

route d'Asnières, 83. On conçoit la désolation de la famille à la vue du cadavre qui a été transporté au domicile paternel, dans un fiacre. Les gens du quartier attribuent à des chagrins d'amour la funeste résolution de mademoiselle Cyprienne D... » Rien de plus. L'oraison funèbre réduite à l'indispensable. Au reste, le laconisme n'exclut pas l'erreur; ce n'est pas à cause d'un amour trahi ou contrarié, que la misérable enfant s'est jetée à l'eau. Je l'avais rencontrée, bien des fois, naguère, dans une maison où elle venait apprendre à lire à de tout petits enfants; grande, pâle, réfléchie, toujours l'air de penser à autre chose; il me semble que je devine, dans le souvenir de ses regards et de son attitude, le secret de son désespoir.

Elle était belle, et elle était pauvre, de cette pauvreté sans privations extrêmes, modérée, qui se lève de grand matin pour la besogne de l'atelier ou les leçons chez des gens, porte une robe de petit drap bien raccommodée, déjeune à sa faim, ou

presque, dans quelque crèmerie, et, le soir, rentre au logis, s'assied à table, dans la chambre carrelée, entre le père et la mère éreintés du travail quotidien, qui parlent peu; pauvreté lamentable entre toutes, menaçant de s'éterniser, où le mal-être se complique d'ennui, et qui, en se couchant, songe, dans l'habitude horrible de la résignation, aux étalages des magasins de nouveautés, aux équipages, aux toilettes, aux gens riches de la rue, qu'elle reverra demain, après-demain, toujours! La misère excessive, qui n'a ni pain ni gîte, est épouvantable sans doute; mais, si elle crie et sanglote, elle ne bâille pas; l'impérieuse tyrannie des besoins physiques, l'implacable nécessité de la mangeaille et du sommeil, la harcèlent à toute heure, ne lui permettent pas l'abandonnement à veau-l'eau dans l'indifférence monotone des jours; lutter pour vivre, c'est de la vie! et, au milieu des rages, des désespoirs, elle a ses victoires dans un morceau de charcuterie mendié ou volé, dans

la conquête d'un lit de pierres et de boue derrière le mur d'une maison en construction. N'ayant pas le loisir de convoiter autre chose, l'idéal, tout matériel, auquel elle est obligée de se borner, étant de ceux où elle peut atteindre à force de combats et d'angoisses, elle connaît parfois la joie des réalisations, accrue de l'énormité de l'effort. Mais la pauvreté qui joint les deux bouts, calme, continue, égale, plus supportable en apparence, sans les angoisses du jeûne et sans les triomphes de se repaître, laisse l'esprit libre, — le corps étant à peu près satisfait, — et ne lui interdit pas, parmi l'ennui paisible des heures pareilles aux heures, l'effroyable tourment des espérances irréalisables.

Dans un autre temps que le nôtre, Cyprienne aurait pu ne pas être écœurée par la fadeur de sa vie, y trouver même, grâce à l'accoutumance, quelque douceur. L'acceptation sans révolte des destinées médiocres était possible, lorsque les livres lus, les paroles entendues, les exemples rapprochés

n'avaient pas encore enseigné aux plus humbles la légitimité de leurs instincts de bonheur, d'éclat, de luxe, n'avaient pas encore transformé ces instincts en désirs précis, n'avaient pas encore éclairé les âmes des malheureux sur ce qui se passe en elles. Heureux les inconscients! L'ignorance des causes pour quoi l'on souffre atténue la souffrance qui, peu à peu, se change en une mélancolie coutumière, comme un mal chronique cesse d'exaspérer le malade; et ne pas se rendre compte de ses droits permet de se résigner facilement aux plus pesants devoirs. Mais qui donc, aujourd'hui, ne réfléchit pas sur soi-même, ne sait pas ou ne croit pas savoir ce qu'il est et ce qu'il vaut? Qui donc n'entre pas en discussion avec la destinée? Un soir, Cyprienne, en se défaisant dans sa chambre pas chauffée, se regarda longtemps, belle et si blanche sous ses cheveux noirs tombants, dans le petit miroir accroché à la muraille au-dessus de la commode en acajou plaqué.

« Ah ça! qu'est-ce que je vais devenir, moi? Plus jolie que les plus jolies, avec ma jeunesse, avec ce besoin de vivre qui me trouble le cœur, l'esprit, les sens, qu'est-ce que je vais devenir? Est-ce que je me coucherai tous les soirs dans ce lit qui ressemble à un lit d'hôpital, est-ce que je me lèverai, tous les matins, sans feu, pour aller faire épeler l'alphabet à des bébés qui piaillent? Toujours dans la crotte avec des bottines éculées, ou en omnibus à regarder les passants, à voir remuer la croupe des chevaux à travers la vitre sale? Est-ce que ce sera là ma vie, toute ma vie? Ah! non, c'est juste, je me marierai. Avec un ouvrier ou avec un petit employé. Six francs par jour ou cent cinquante francs par mois. Une blouse propre, quand je l'aurai lavée, une redingote sans déchirures, quand je l'aurai raccommodée. Plus de courses, plus de leçons. A la bonne heure! je resterai dans mon ménage. Oui, j'y resterai, en camisole, pour ne pas user l'unique robe

allant, venant, faisant le lit, mettant les meubles en place, surveillant le fricot. Je serai très heureuse enfin. Une bonne ménagère, avec la conscience tranquille. Et, les dimanches, si mon mari, ouvrier, n'est pas un ivrogne, ou, employé, n'est pas un pilier d'estaminet, nous irons, l'hiver, nous promener sous la pluie, le long des boulevards, et, l'été, passer l'après-midi au bord de l'eau, à la campagne. Plus tard, nous emmènerons les enfants avec nous. Car nous aurons des enfants! deux ou trois, peut-être quatre, qui se pendront à mes jupes avec des pleurnicheries, que je laverai, que j'habillerai, que je moucherai, que j'aurai nourris moi-même! — c'est à cela qu'ils serviront ces beaux seins, plus beaux que ceux des déesses et des nymphes que l'on voit dans les musées! — et, les soirs de promenade, endormis et suçant leurs pouces, je les porterai l'un après l'autre, les mioches, le long des maisons ou dans les gares de chemins de fer encombrées de filles et de

canotiers; à moins que nous ne soyons assez riches pour acheter une petite voiture que je pousserai avec un air de sollicitude qui attendrira les passants. Oui, telle sera ma jeunesse, ma jeunesse tout entière! jusqu'à ce que, vieillie, un bonnet sur mes cheveux gris, je sois enfin une femme pareille à ma mère, une vieille épouse d'employé ou d'artisan, avec des grognements acariâtres, qui querelle, jordonne tout le jour, et descend, le soir, quand le mari n'est pas encore rentré, faire des réussites chez la concierge avec les bonnes du premier. Ah! misérable, misérable que je suis! — dit-elle avec des sanglots et les poings aux dents; si je devais vivre ainsi, si je devais finir ainsi, pourquoi le hasard m'a-t-il faite intelligente et belle, et m'a-t-il donné tous les furieux désirs d'amour, de luxe, de joie et de triomphe? »

Eh bien! non, elle se révoltait! Elle n'endurerait pas cette stupide destinée. Elle ferait comme les autres, elle serait une

fille. Elle quitterait la maison, un beau soir, pour n'y plus rentrer. L'honnêteté? Ah ! vraiment, les gens s'inquiètent joliment de cela, aujourd'hui. Il n'y a qu'à lire les journaux, d'abord ! Pourvu qu'on ait du chic, — qu'on soit « v'lan », comme ils disent, — personne ne vous demande si vous avez acheté vos toilettes avec l'argent des messieurs. L'honnêteté, qui reste chez soi et débarbouille les marmots, c'était bon pour l'ancien temps. Elle serait bien sotte, elle, à dix-neuf ans, avec des bras et des épaules comme ceux-là, de se morfondre dans un coin, quand elle pouvait être brillante, célèbre, aimée, adorée, avoir un hôtel et des voitures, comme les autres ! Oui, oui, on sait les choses, ce n'est pas commode de réussir tout de suite. Il y a la « dèche », dans les premiers temps. On n'est pas illustre, d'abord. Dans ce métier-là, c'est comme dans tous les métiers : les commencements sont durs, et il faut faire son apprentissage. Mais elle était belle, avec de l'éducation,

et pas bête. Elle se tirerait vite d'affaire. On verrait! on verrait! Puis, à la grâce de Dieu! un peu de misère ne l'épouvantait pas; toujours, elle ne serait pas aussi pauvre qu'à présent. Une robe de soie, achetée à crédit, ça vaudrait tout de même mieux que cette robe de petit drap montrant la corde, pas payée d'ailleurs. Et elle vivrait! Elle aurait la liberté, le mouvement, l'espérance; elle aurait, en attendant l'amour qui enrichit, l'amour qui enivre ou qui amuse. Des ouvriers? des employés? plus souvent. De beaux jeunes hommes, bien habillés, avec des boutons d'or à leurs chemises de toile fine, et qui ont une bonne odeur de parfumerie. Enfin, elle était décidée! Et ce qu'elle avait résolu, elle le ferait sans perdre une minute, ce soir même. Qui serait bien étonné, demain matin, en trouvant la chambre vide? ce seraient ses parents. Tant pis pour eux. Pourquoi n'étaient-ils pas riches? On ne fait pas de filles quand on n'a pas de quoi leur donner une dot.

Quelques moments plus tard, habillée de ses moins vieilles loques, où elle avait cousu des rubans, coiffée de son chapeau le plus neuf, avec une forte odeur de vinaigre de Bully, — elle avait répandu, sur elle, partout, la moitié du flacon, — elle marchait très vite, dans l'ombre, le long des murs. De Levallois-Perret à Asnières, il n'y a pas très loin. Cependant elle aurait voulu prendre une voiture. Pas un fiacre ne passait, bien que ce fût dimanche. Elle se hâtait, évitant à peine les ivrognes, avec un vague désir peut-être d'être insultée déjà, pour s'accoutumer. Bientôt elle entendit les cuivres d'un orchestre qui beuglaient un quadrille de l'autre côté de l'eau. C'était à ce bal qu'elle allait, un bal dont on lui avait parlé, où vont de petites cocottes et de médiocres gommeux. Pas très distingué, ce bal, à ce qu'on disait! n'importe, elle n'avait pas le choix. Elle n'était pas assez bien « nippée » pour aller dans un bal de Paris ou aux Folies-Bergère. Et puis, cet

endroit-là, c'était plus près de chez elle; elle en finirait plus vite avec la vertu, avec la famille, avec tous les « embêtements ». Il ne fallait pas croire, non, qu'elle allait faire la mijaurée, avoir peur, se laisser prier longtemps; pas du tout! elle accepterait le bras du premier venu, et ce premier venu, ma foi, la conduirait où il voudrait. Par exemple, il serait joliment étonné quand il s'apercevrait... Bah! ce serait plus drôle. Elle se hâtait avec une sorte de frénésie, maintenant. Elle courait presque. Elle arriva, tout essouflée, à la porte du bal, sous le demi-cercle de globes blancs qui sont, dans la nuit, comme d'énormes perles fanées.

Mais elle n'entra pas.

Elle restait immobile, regardant droit devant elle, les yeux écarquillés. Elle n'osait plus, à présent. Il lui semblait que la vie passée, son père, sa mère, la pauvreté honnête, lui mettaient des mains sur l'épaule, pour la retenir, pour la ramener, comme

des amis qui vous empêchent de tomber dans un trou.

Plus d'un quart d'heure elle demeura sans mouvement, les yeux écarquillés, écoutant les musiques, les rires prochains, ne répondant pas à des hommes qui entraient dans le bal et qui lui disaient : « Eh! viens donc! qu'est-ce que tu fais là? arrive! »

Elle tourna sur elle-même, dans un mouvement d'automate, se mit à marcher, les bras ballants, dans la direction de Levallois-Perret. Elle s'en allait chez elle, la tête basse, comme une vaincue. Quoi! vraiment, chez elle, dans le logement misérable, dans la vie d'hier, dans la vie de demain, plus morose, avec le mari en blouse ou en redingote râpée, avec les enfants qui braillent et qui pleurnichent, que l'on porte l'un après l'autre, à moins qu'on ne pousse une petite voiture? En passant sur le pont, elle entendit le bruit lent de l'eau; elle s'accouda, et regarda longtemps, longtemps,

dans le bleu noir du fleuve, les étoiles qui s'espaçaient et remuaient comme les lointaines lanternes d'une route inconnue et douce...

ROSE

ROSE

« Moi, dit Rose Mousson, après avoir soufflé sur le bord de son verre, où le champagne se creusa en une courbe blanche et eut l'air d'une petite vague écumeuse qui va retomber ; moi, ce qui m'a perdue, c'est le bonnet de la mariée. »

Grasse et ronde, toute rose, décolletée, les bras nus, — plus de peau que d'étoffe, — elle pouffait de rire en disant cela. Mais il y avait dans ses jolis yeux clairs, adoucis, je ne sais quelle langueur qui rêve un peu,

et comme un attendrissement vague, jeune, ingénu.

Nous la regardâmes, ébahis.

Quel bonnet? Un bonnet de mariée? Est-ce que les mariées portent des bonnets, fussent-ils de fine soie avec des boutons de fleurs d'oranger parmi des feuilles de malines? Et elle disait que ce bonnet l'avait perdue! Niaiserie, ou griserie. Cette petite Mousson, trois verres de champagne, et voilà sa tête à l'envers.

Elle reprit dans un rire plus vif:

« D'abord, je ne vous dis pas que c'était vraiment un bonnet. Peut-être même cela n'y ressemblait-il pas du tout! malgré la dentelle et les entre-deux. Imaginez ce qu'il vous plaira. J'aime à être convenable, et je le suis. Ce qui est certain, c'est qu'à l'heure qu'il est, au lieu de manger du pâté de foie gras qui me trouble toujours l'estomac, et de rire avec un tas de gens qui ne me troublent plus le cœur, je serais en train. comme une bonne petite bourgeoise,

de dormir tranquillement, bercée par le ronflement de mon mari, ou de surveiller le sommeil d'un mioche endormi sous les mousselines d'un berceau, si je n'avais pas eu confiance en ce maudit bonnet-là ! »

Évidemment, Rose Mousson voulait raconter une histoire ; ce soir là, précisément, on s'ennuyait fort ; on écouta, en pensant à autre chose. Lisez comme nous écoutâmes.

« Vous autres qui vous contentez de ce que nous sommes, — et je ne vous en fais pas mon compliment ! — vous ne vous inquiétez guère de ce que nous étions autrefois ; vous vous figurez peut-être que nous avons toujours eu des robes de deux mille francs et que, si nous avons été en nourrice, ç'a été au café Anglais. Erreur. Il y a des commencements. Les fleurs les moins rares, celles mêmes que tout le monde respire, ont été des boutons. Les filles ont été petites filles. Tenez, la grande Clémentine, là-bas, qui a toujours envie de s'en aller parce que

ses chevaux pourraient prendre un rhume en l'attendant à la porte, marchait à quatre heures du matin dans les rues, un petit balai sur l'épaule, derrière sa mère qui portait un balai plus grand! Ne dis pas non, mon concierge t'a reconnue l'autre jour. Moi, c'est différent. J'ai reçu de l'éducation. On m'a appris l'orthographe. A présent, quand j'écris, je fais des fautes pour ne pas avoir l'air de poser. Mais je m'exprime bien quand je veux, hein?

» Papa et maman, — des gens honnêtes, avec de petites rentes, — m'avaient mise dans un couvent. Une très grande vieille maison, des arbres, et puis des murs. Comme je ne m'appelais pas Mousson en ce temps-là et que personne ne pouvait deviner que je prendrais ce nom-là un jour, j'avais pour amies tout ce qu'il y avait de mieux dans le couvent en fait de pensionnaires. Des filles de banquiers, des filles de marquis! Enfin, de jolies connaissances. Il y en avait une surtout qui m'adorait: Adèle. Oui, Adèle de

Lamprade. Les deux sœurs, voilà ce que nous étions. Qui voyait l'une, voyait l'autre. Et, quand on nous cherchait, on était bien sûr de nous trouver ensemble dans quelque coin du jardin, assises au pied d'un arbre, tout près l'une de l'autre, et nous racontant tout bas des histoires, des histoires à n'en plus finir. Si bien que j'étais très contente, moi, au couvent, et que je n'aurais pas demandé mieux que d'y rester toujours, si je n'avais pas eu — toute petite, quatorze ans, — une envie de me marier, oh ! mais, une envie !

« Car, voyez-vous, il faut que je vous le dise, les jeunes filles honnêtes sont très honnêtes, ça, c'est vrai, mais il y a des moments où elles ressemblent joliment à celles qui ne le sont pas. Les cocottes qui commencent, qui n'ont encore que des robes de quatre sous, passent leur temps à songer qu'il existe des théâtres, de beaux cafés, et surtout des bals, de grands bals sous des arbres de zinc et sous des girandoles de verre

blanc, où viennent des messieurs très chics, des étrangers, des Anglais, des Russes. Si on pouvait aller là comme les autres, avec des toilettes, on trouverait peut-être quelqu'un de très convenable qui serait bon pour vous, ne regarderait pas à la dépense. Eh bien, les demoiselles sages ont des idées dans ce genre-là. Avec des différences. Le monde qu'elles rêvent, c'est un Mabille où l'on trouve des maris.

« Dans le couvent où j'étais, on pensait tellement au mariage, et celles qui n'étaient pas très jolies ou pas très riches avaient une si belle peur de coiffer sainte Catherine que c'était, la nuit et le jour, — la nuit surtout, — des prières à nos patronnes et des vœux à la bonne Vierge, pour être sûres de trouver un mari dès qu'on rentrerait chez ses parents.

« On s'avisait aussi d'un autre moyen, bien meilleur.

« Vous ne savez peut-être pas une chose : c'est que rien ne porte bonheur pour le ma-

riage comme d'avoir à soi le bonnet qui a coiffé une jeune personne pendant la nuit de ses noces. Nous le savions, nous ! Et la chose était certaine, il ne fallait pas dire non. On citait vingt exemples. Des filles très laides et très sottes, sans le sou, — on se souvenait d'elles, on disait les noms, — avaient été épousées quinze jours après leur entrée dans le monde, uniquement parce qu'elles avaient possédé l'un de ces bonnets.

« Vous imaginez si l'on avait envie d'en avoir, de ces amulettes-là ! Aussi, la convention était faite et jurée entre amies : celle qui se marierait la première ne manquerait pas de donner à l'autre le précieux porte-bonheur ; quand Adèle de Lamprade quitta le couvent, je me jetai à son cou toute pleurante et je lui dis à l'oreille : « Oh ! tu m'enverras ton bonnet, dis ? »

« Elle me l'envoya !

« Il était joli, très joli. Fait d'une mousseline transparente, garni de dentelles, pas

très long, à manches courtes, un peu décolleté... »

Nous interrompîmes Rose Mousson. Ce n'était pas un bonnet qu'elle nous décrivait là ! Un bonnet n'a pas de manches, un bonnet n'est pas décolleté...

« Vous êtes des imbéciles ! s'écria-t-elle en se renversant sur le dossier de sa chaise. Je vous dis que c'était un bonnet et le plus joli du monde, bien qu'un peu fripé. Mais il n'en valait que mieux.

« J'étais absolument sûre de me marier, maintenant ! et, ma foi, dès que je fus de retour dans ma famille, je me conduisis avec une parfaite impertinence et je fus coquette avec tout le monde. Qu'avais-je à crandre ? Je pouvais sourire à celui-ci, laisser un peu longtemps ma main dans la main de celui-là ; aucune imprudence ne pouvait me nuire : puisque j'avais le bonnet. Je fus de plus en

plus folle; et si folle qu'une fois, je ne refusai pas d'aller, vers dix heures du soir, toute seule, dans le jardin de mon père, avec un petit cousin que j'avais, et qui était venu nous voir pendant les vacances. Il voulait me montrer un nid de rossignol de muraille qu'il avait trouvé dans des pierres, derrière un tilleul. Il prétendait qu'on le verrait bien mieux, la nuit.

« Il était gentil, mon cousin. Svelte, brun, pâle, de petites moustaches déjà. Il me regardait avec des regards tendres qui m'entraient dans les yeux et me pénétraient jusqu'au cœur doucement, chaudement. Ce que j'éprouvais alors, les fleurs doivent le sentir quand il fait du soleil. Et il disait des mots divins ! Ah ! ces paroles-là, vous ne les savez pas, vous ! et moi je les ai oubliées à force d'en entendre d'autres. Ce soir-là, sous les branches, elles m'enivraient, et, pendant que nous cherchions le nid, je me laissais aller, attendrie, alanguie, dans les bras du petit cousin qui me serrait plus fort,

toujours plus fort, en baisant par instants mes cheveux... et qui glissa tout à coup sur l'herbe ! en m'entraînant avec lui. Car, le matin, justement, il avait plu. Mais cela m'était bien égal qu'il eût plu, et que mon cousin eût glissé ; et cela me fut bien égal aussi d'être grondée par mon père quand nous rentrâmes, bien tard, au salon. Aucune inquiétude possible : j'étais sûre que mon amoureux m'épouserait, puisque j'avais le bonnet de la mariée. Ah ! bien, oui ! huit jours plus tard le petit cousin s'en alla. Et jamais plus je n'ai entendu parler de lui. Et voilà pourquoi je bois ce soir du champagne avec vous dans cet affreux cabinet rouge et vert où je m'ennuie depuis dix ans, quatre fois par semaine, régulièrement. »

La grande Clémentine éclata de rire.

— Des bêtises, les superstitions, dit-elle. Tu vois bien à quoi il t'a servi, le bonnet.

Mais Rose Mousson répondit, avec une jolie gravité, que nous ne lui connaissions

pas, une gravité d'enfant qui défend son joujou :

— Il ne faut pas rire de ces choses-là. Moi, d'abord, j'y crois, j'y crois toujours. On ne se trompait pas au couvent. Quand on a un bonnet de mariée, on est sûre de se marier bientôt. Seulement, il y a bonnet et bonnet.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Clémentine.

— Écoute. Après la fuite de mon cousin, je m'en allai voir Adèle de Lamprade et je lui racontai mon histoire. Elle se mit à fondre en larmes, la pauvre amie, en s'écriant : « Je comprends tout, oh ! je comprends tout. » Je faillis la battre ! Sans doute, elle m'avait trompée, elle ne m'avait pas envoyé son bonnet de nuit, elle m'en avait envoyé un autre ! « Oh ! non, non, me dit-elle en rougissant ; c'était bien celui-là, mais, comprends, le soir, avant de m'épouser, — mon mari me l'avait ôté ! »

MADELETTE

MADELETTE

Dans le dortoir où les pensionnaires ont clos les yeux sur leurs petits oreillers pâles, Emmeline s'éveille en sursaut. « Est-ce que tu dors, Bettina, ma mignonne ? — Pas encore, répond, du lit voisin, Bettina, une voix douce. — Écoute donc la terrible histoire qu'une fée habillée de satin d'or m'a racontée tout à l'heure pendant que je sommeillais ! »

« Comme il faisait grand chaud, Madelette résolut de s'aller baigner dans le lac,

près du torrent. Elle s'approcha du bord, considéra longtemps l'eau profonde et tumultueuse. Mais Madelette était la fille d'une ondine, et la fureur de l'onde lui était douce. Elle se dévêtit, accrocha ses habits à un saule, et descendit vers le lac, le long du sable fin. Pendant toute une heure, elle se berça dans l'eau remuée, nageant à son aise, et ravie de la fraîcheur qui pénétrait en elle. Quand elle se fut bien réjouie de la sorte, elle remonta sur la rive, parce que le jour baissait et que, ce soir-là, elle devait aller au bal de Titania. Hélas! le zéphir astucieux avait, comme un voleur, emporté les habits sous son aile, et Madelette vainement prit soin de les chercher. Une grande colère la saisit quand elle entendit le vent parmi les branches, heureux de la voir ainsi belle et nue, rire en s'applaudissant du succès de sa ruse. Mais la colère ne remédie à rien. Force fut à la baigneuse de s'en aller à travers champs aussi peu vêtue qu'un lys. Vraiment elle avait grande honte, et grand

chagrin aussi, car ce n'est pas la coutume que les jeunes filles aillent au bal sans robe.

Par bonheur, sur sa route, elle trouva un vieil arbre aux larges feuilles lisses.

— Arrache une de mes branches, dit l'arbre miséricordieux, et tu t'habilleras de feuillage.

Madelette choisit la branche la plus touffue ; mais elle avait beau appliquer les feuilles sur sa peau : les feuilles jonchèrent le sol malgré leur grand désir de rester attachées à ce joli corps de neige.

Madelette, toute dépitée, continua de marcher. Au détour de la venelle, elle vit un aubépin qui devina l'embarras où elle était.

— Ma sœur, dit l'arbuste printanier, arrache quelques-unes de mes épines et tu t'en serviras comme d'aiguilles pour coudre ta robe verte.

Les doigts de Madelette s'emparèrent des dards pointus ; et voici qu'elle les veut enfoncer dans sa chair, un à un, afin de fixer les feuilles volages. Mais, à la première ten-

tative, une larme de sang rose jaillit sous l'épine, et Madelette poussa un cri d'alarme.

Cependant la vierge Marie, n'aimant point que les jeunes filles aillent ainsi toutes nues par les routes, a laissé choir quelques brins de fil de sa quenouille céleste. Madelette s'asseoit sur le rebord du fossé, et en moins de temps qu'il n'en faut à la brise pour effeuiller une rose trémière, elle s'est fait une robe chatoyante comme un corselet de scarabée. La coque d'une noisette lui a servi de dé, les épines sont de bonnes aiguilles, et le fil de la Vierge soutache délicieusement une étoffe de feuillage.

Madelette poursuit son chemin, tout heureuse et fière de sa belle toilette.

— Fi ! fi ! dit avec un sifflement une fine voix qui sortait de dessous une touffe de myosotis, l'étourdie qui s'en va sans collier au bal de Titania !

— Joli serpent d'or vert, dit Madelette, veux-tu me servir de collier ?

— Bien volontiers, répondit le serpent.

Madelette l'alla chercher sous les fleurs, le mit sur son épaule, et de lui-même le frais et luisant reptile s'enroula doucement au cou de la jeune fille.

— Eh quoi ! Madelette, dirent les vers luisants, vous allez à la danse des fées sans joyaux à l'oreille ?

— Attendez, dit Madelette.

Et elle suspendit à chacune de ses oreilles une chrysolithe vivante.

Ainsi parée, Madelette alla au bal de Titania.

Les petites fées dansaient à l'ombre des grands arbres ; Madelette était si jolie avec son singulier costume, que le roi des Gnômes, qui avait été invité à la fête, devint amoureux d'elle.

Il l'invita à danser.

— Refuse, dit le joli serpent, ému de jalousie et dressant sa tête d'or vert près de l'oreille de l'enfant.

Madelette ne prit point garde à cette parole.

— Chère, soupira le roi pendant la valse, il se fait tard, et, si tu le veux, j'irai t'attendre là-bas, et je t'épouserai.

— Je le veux bien, Monseigneur.

— N'y va pas, dit le serpent quand la valse fut finie.

Madelette feignit de n'avoir point entendu, et, s'apercevant que le roi des Gnômes était parti, elle se leva pour aller là-bas où il l'attendait.

— Prends garde, dit le serpent.

Et, ouvrant sa petite gueule verte, il promena dans l'air un dard qui menaçait.

Madelette sentit son collier vivant se resserrer ; mais, toute à la joie d'épouser le roi des Gnômes, elle ne comprit point cet avertissement.

— Monseigneur, dit-elle au roi quand elle l'eut rejoint, parlez-moi d'amour, et je vous donnerai mon petit doigt à baiser.

A ce moment on entendit un sifflement aigu. Madelette pâlit, et, soudain, avec un cri sourd et bref, la voilà qui tombe sur le

sol, étranglée, morte. Le serpent se déroba parmi l'herbe; et le roi des Gnômes dut retourner au bal chercher une autre épouse. »

— Ma chère Emmeline, dit Bettina, ceci veut dire que ta robe de noces sera la plus belle du monde, et que ton mari te donnera un collier d'émeraude et des pendants d'oreille en diamants couleur de feu ! »

LUCIE

LUCIE

Vous eûtes grand tort de rire, vous, madame de Portalègre, et vous, madame de Ruremonde, — les plus expertes conteuses du Décaméron au château, — quand la petite Lucie, avec l'effronterie de l'ingénuité parfaite, s'offrit à dire une histoire d'amour qui lui était arrivée à elle-même, — jadis. Voyez-vous cela ? Jadis ! A quinze ans ! Elle avait un passé, cette fillette qui sautait encore à la corde en jupe presque courte, souhaitait la bonne nuit à sa poupée, tous les soirs, gravement, ne devait même pas savoir ce que

les jeunes demoiselles demandent aux marguerites des prés ! Un passé, parfaitement, et Lucie eut raison, elle, de répondre à vos éclats de rire par un haussement d'épaule qui se moque et par une fine moue de dédain. Car, dans les âmes les plus neuves et les plus naïves, il y a, comme des aquarelles éteintes ou des pastels effacés, beaucoup de tendres autrefois. Aucun amour n'est le premier amour. Derrière le commencement d'aimer se prolonge l'infini d'avoir aimé. Le cœur est éternel. Avant de parler, comme on dit, il a bégayé, murmuré avant de bégayer, des soupirs ont précédé son murmure, des rêveries son soupir, de vagues instincts son rêve, et son battement initial ne fut sans doute que le dernier sursaut, apaisé puis renaissant, de la suprême passion d'une existence antérieure.

Une fois, — treize ans et demi alors, — Lucie eut envie d'un télescope. Oh ! mais une envie folle, irrésistible, qui n'entend

pas qu'on lui réponde non. D'où lui était né ce désir ? d'avoir vu, sur la place de la Concorde, en revenant du Bois, la grande longue-vue offerte à la curiosité des passants ? d'être allée à l'une de ces soirées de l'Observatoire où de jeunes femmes, les bras nus, décolletées, s'en viennent en un joli tumulte, toutes chaudes d'une valse, considérer la ronde silencieuse et fraîche des étoiles dans l'azur ? A force d'admirer, la nuit, la tête sur l'oreiller, les astres au loin qui mettent des points d'or frémissants dans la mousseline des rideaux, avait-elle eu la fantaisie de mieux connaître ces beaux mondes mystérieux ? Lucie ne fournissait pas d'explications. Elle voulait, parce qu'elle voulait ! Il n'est pas de raison meilleure.

Elle eut le télescope, qui fut placé sur le balcon de l'hôtel.

Colossal, de cuivre rouge et de cuir noir, il s'allongeait sur son X de béquilles, comme un canon sur son affût, et braquait vers le ciel sa rondeur claire, comme un canon sa

gueule ! Lucie, plus mignonne à côté de l'énorme et presque effrayante machine, la contemplait, tournait autour ; parfois, dans l'orgueil de la possession, extasiée, elle mettait une main dessus, avec l'air d'une toute petite fée qui aurait dompté un monstre.

Mais, le premier soir, elle ne vit rien dans le télescope. On l'avait mal placé, peut-être ? ou bien, n'en connaissant pas le maniement, et n'ayant voulu, la fière, d'aucun conseil à ce sujet, elle n'avait pas su le mettre au point précis du regard. Quoi qu'il en fût, rien, rien. Vainement l'azur resplendissait d'innombrables étoiles ; vainement elle s'acharna plus d'une heure, dressée sur la pointe du pied, un œil clos, l'autre collé contre le verre, regardant l'infini comme par le trou de la serrure : elle distingait seulement, au bout d'une longueur noire, une vague blancheur trouble, sans transparence, à peine lumineuse.

Oh ! l'amer dépit ! Mais elle ne se découragea point. Le lendemain soir, elle s'es-

quiva très vite de la salle à manger et se remit à l'œuvre avec un zèle passionné. Elle leva, baissa, fit virer à droite, fit virer à gauche de toute la force de ses petites mains, le grand télescope aveugle; elle développa, resserra les annelures de la longue-vue, pareilles à celles d'une gigantesque chenille : hélas ! toujours cette blancheur trouble, opaque, et rien de plus. Comment ! de tant d'astres qui sablaient d'or le ciel, pas un seul ne lui apparaîtrait dans sa splendeur rapprochée? Elle frappait du pied, heurtait des poings furieux, disait à l'instrument : « Grande bête ! » Enfin, lasse d'efforts, ne sachant plus que tenter, elle allait descendre au salon, réclamer l'aide de son père, — comme il lui coûterait, cet aveu de son impuissance ! — lorsque, ayant approché l'œil, par acquit de conscience, une fois encore, elle poussa un cri de joie : elle avait vu, oui, vu, bien vu, non seulement une étoile agrandie, éblouissante, mais, dans cette étoile, un homme !

Ce fut de la stupéfaction et de l'extase. Habités ! Les mondes célestes étaient habités ! Comme notre monde, à nous ! Et c'était elle, une enfant, qui avait découvert cela. Et il n'y avait pas à dire non, puisqu'elle distinguait parfaitement, quoiqu'un peu confuse, cette forme humaine, dans une grande lueur, là-haut. Un absurde sceptique, s'il eût été à la place de Lucie, se serait sans doute avisé de penser que le télescope avait pu être tourné, baissé vers la mansarde éclairée de quelque maison, sur une hauteur; et il y a des gens qui prennent le frais, le soir, à la fenêtre de leur mansarde. Mais Lucie n'était point assez sotte pour faire de ces piètres raisonnements. A quoi bon discuter, quand l'évidence éclate? L'homme était dans le ciel, puisqu'elle l'y voyait. Il y était, certainement, dans le beau ciel mystérieux et clair. Et, toujours ravie, moins étonnée peu à peu, elle le contempla jusqu'à l'heure où l'on vint lui dire qu'il était temps de dormir ; s'éloigna

lentement, à regret; le revit toute la nuit sous l'ombre illuminée de ses paupières closes.

Elle ne parla à personne de sa découverte. Parce qu'elle en était jalouse, et tenait à la garder pour elle seule ? Je ne sais. Parce qu'elle craignait que l'on se moquât d'elle, qu'on ne voulût pas la croire, malgré la preuve manifeste ? Peut-être. Mais tous les soirs, pendant un mois, elle vint regarder celui qui était dans l'étoile. S'il n'apparaissait pas tout de suite, il ne manquait jamais de se montrer, enfin. Peu à peu Lucie le distingua beaucoup plus nettement. C'était un jeune homme, très beau, pâle, avec un air si doux, — quand on est dans le ciel, rien de plus naturel que d'être un ange, — et, autour de lui, parmi la vague lumière, il y avait des points moins clairs, tremblants, qu'on aurait pu prendre pour des feuilles et des fleurs remuées; elle supposa qu'il se tenait dans un des jardins de l'étoile. Une chose, d'abord, avait inquiété

Lucie : ce jeune homme semblait vêtu comme les jeunes gens d'ici-bas. Mais elle fit cette réflexion que les habitants des astres ont bien le droit d'être aussi civilisés que les habitants de notre planète ! Et elle continuait à l'observer avec une curiosité où se mêla je ne sais quelle sympathie. A force de le voir, toujours plus proche eût-elle dit, — l'astre venait peut-être du côté de la terre ! — à force d'étudier les moindres mouvements gracieux du lointain inconnu, de deviner les cheveux d'or léger qui lui faisaient une auréole, et le regard d'azur qu'il devait avoir dans les yeux, elle se sentit prise d'une rêveuse et délicieuse tendresse. Elle l'aima ! Elle l'aima ! Il était là-haut, hélas ! tandis qu'elle était en bas, pauvre enfant. Jamais il ne serait, près d'elle. Jamais elle ne l'entendrait parler. Tant d'innombrables lieues séparaient leurs deux demeures ! A cause de cela, elle avait des tristesses, le jour. Mais, dès les ombres venues, dès qu'elle était sur le balcon, tous les

soucis s'évanouissaient dans le bonheur de le revoir. Quelquefois elle croyait vraiment qu'il se tournait vers elle, comme elle vers lui, qu'il la cherchait dans les ténèbres de l'atmosphère terrestre, qu'il la découvrait, lui faisait des signes. Alors, charmée, elle détournait son regard un instant, et, mettant sa bouche où fut son œil, elle envoyait des baisers à l'inconnu, des baisers encore, par le télescope !

Mais, une fois, il se passa une chose affreuse.

Lucie, tout à coup, vit une autre forme humaine, une forme de femme, lui sembla-t-il, passer devant celle du pâle jeune homme blond ; et cette femme, plus sombre, brune sans doute, se pencha vers lui, en l'embrassant.

Maintenant Lucie a cessé d'aller sur le balcon de l'hôtel, le soir, pour observer les étoiles.

— Tu n'as donc rien découvert, avec ton

télescope? lui demande son père, quelquefois, en souriant.

— Oh ! si ! j'ai découvert un étrange soleil, doux, charmant, que j'adorais.

— Tu ne le regardes plus, à présent?

— Non ! jamais ! jamais !

— Pourquoi donc ?

— C'est qu'il y a eu une éclipse ! dit-elle en fondant en larmes.

BELLE-MARIE

BELLE-MARIE

Ce soir-là, secouée du vent, battue de l'averse, la maison au flanc de la colline tremblait de la base au faîte, avec des craquements de vaisseau dans l'orage. Vous eussiez cru que le vent allait rompre les persiennes, enfoncer les vitres, se ruer, emporter les meubles et les gens dans un tourbillon qui saccage et disloque. Par instants, un silence, court, plein d'angoisse, traversé du cri lointain des bêtes effrayées ; la bourrasque reprenait haleine. Puis, avec

plus de violence, elle assaillait les murs, entre-heurtait les ferrailles du puits, faisait geindre les boiseries et tinter, ici, là-bas, partout, les sonnettes des couloirs. Avec la régularité d'une mesure battue, une porte, on ne savait où, claquait. De sorte que, dans la chambre où s'inclinait, se relevait, tremblait la flamme de la bougie, mettant des ombres changeantes au mur, où les rideaux de percale blanche à fleurs roses frissonnaient sur le fer du petit lit, Belle-Marie avait grand'peur ; à demi défaite, ayant laissé tomber sa robe, mais n'achevant point de dénouer son jupon, une épaule grêle et pâle sortant de la chemise, elle se demandait si elle n'irait point chercher asile contre toutes ces épouvantes dans l'alcôve maternelle, au premier étage. Elle était d'autant plus effrayée que la rafale avait arraché l'un des volets de la fenêtre et battait à même les carreaux avec des flaquées de pluie et des pétillements de grêlons. Mais, durant une accalmie, elle reprit courage, et,

très vite déshabillée, un genou déjà au bord des draps, elle allait entrer dans le lit, enfoncer dans l'oreiller sa mignonne tête d'enfant, lorsqu'elle entendit derrière elle un bruit qui n'avait rien de terrible, un bruit fin et léger, comme si quelqu'un de très petit, passant dans l'air, eût heurté de l'ongle à la vitre. Elle se retourna, — c'était étrange, elle n'avait plus peur, — s'approcha de la croisée, regarda encore, vit enfin dans une lueur d'éclair une frêle forme ailée, battant du bec au carreau. Oh ! le chétif oiselet, perdu dans l'ombre et dans l'orage, qui demandait l'hospitalité, comme il pouvait. Elle ouvrit la fenêtre, se pencha, un coup de vent lui jeta derrière la chemise, avec une fraîcheur d'air et de pluie, une caresse de plumes frissonnantes, et, dans sa gorge blanche, elle avait un rouge-gorge.

II

C'est un oiseau très farouche à la fois et très familier que le rouge-gorge des haies, très farouche à qui lui veut du mal, très familier avec qui n'a point de méchantes intentions. Si on tente de le prendre, il s'échappe après un coup de bec, mais, si vous ne le menacez point, il voltige autour de votre front avec un air de s'y vouloir poser. Il lui arrive, quand déjà sont partis les rossignols et les hirondelles, de rester sous nos ciels d'automne, — aile trop faible peut-être pour les grands voyages, — se mêlant aux moineaux des toits, étoilant de ses petits pas qui courent le sable des avenues, se querellant dans les basses-cours avec les poules gourmandes, furetant dans la paille des écuries, dont il mordille les brins entre les

sabots des bêtes, dormant sur la traverse des crèches dans les étables où la chaleur lui est douce. Même, par les hivers très froids, — si le chien n'est point trop hargneux, si la chatte n'est point trop méchante, — il entre dans les maisons, n'en sort que les jours de soleil, y revient dès qu'il vente ou bruine, se pose sur la corniche des meubles, considère avec une inclinaison de cou son image dans les miroirs, veut bien qu'on le caresse, un peu, vous grimpe au bras, vous becquète l'oreille, picore sur la nappe les miettes du repas, se perche au goulot des bouteilles, et, le soir, dans la salle basse des fermes, tandis que les gens sont assis en rond, fumant ou ravaudant devant le sarment qui flambe, lui, près des chenets, sa gorge rose dans la bonne cendre tiède, ses ailes étendues, heureux, il sommeille à demi, répondant parfois d'un petit cri clair au grillon de la cheminée.

III

Pendant cinq mois, temps d'automne et temps d'hiver, Belle-Marie eut pour compagnon le rouge-gorge du soir d'orage. Jamais il ne la quittait, ayant de douces retraites dans les cheveux blonds de l'enfant, nichant, comme en une mousse d'or, dans les frisons de la nuque, se fourrant dans les plis de la robe, se glissant avec des frémissements d'aise entre la manche et la peau douce. Et il semblait naturel qu'elle eût cet oiseau, puisqu'elle était le printemps. Un oiseau qui avait désappris de voler, tant il était fidèle à sa branche ! A l'heure du sommeil non plus, il ne consentait pas à se séparer de Belle-Marie ; posé sur la grêle épaule de son amie, becquetant les cheveux qu'elle nattait, il assistait au

joli déshabillement ; souvent même on eût dit qu'il y voulait aider tant il mordillait avec empressement les rosettes ou les nœuds des cordons. Couchée, elle avait tout de suite, dans l'une de ses mains ou dans le pli d'un bras, la tiédeur d'une pression légère. Mais le nid qui lui était le plus cher, c'était celui où il avait d'abord réchauffé ses plumes, le soir de la fenêtre ouverte ; vainement elle se vêtissait pour la nuit d'une camisole très close ; du bec et des griffes, avec des battements d'aile, il s'acharnait à un bouton, puis à un autre, tant qu'enfin, dans un bâillement de l'étoffe, il pouvait passer sa tête, puis son corps, et bientôt, sous la camisole, entre les seins qui se soulèvent, Belle-Marie sentait sur sa chair nue l'heureux battement d'un petit cœur d'oiseau. Même au retour d'avril, il ne parut pas songer à prendre sa volée ; quand ils allaient, elle et lui, dans le jardin ou le long des venelles, il ne s'inquiétait point des autres oiseaux qui ramageaient ou pe-

piaient comme pour l'appeler, dans le soleil, autour des aubépins fleuris; et, si près des fraîches églantines, il becquetait des lèvres, plus roses. Mais un soir, un soir de rêves et d'aveux, tandis que Belle-Marie, derrière la haie en fleur, devisait avec son amoureux, lui parlant de si près que leurs bouches allaient s'unir, le rouge-gorge frémit, hérissant toutes ses plumes et, avec un cri aigu, sépara leur baiser d'un coup d'aile qui s'envole!

IV

Où avait-il fui? où était-il maintenant? dans quel buisson ou dans quel arbre? Peut-être, blotti sous l'épaisseur d'un lierre, renflant sa gorge d'un gazouillis léger, il disait sa chanson, tandis qu'une femelle affairée,

avec des brins de mousse et du duvet de tourterelle, faisait son nid au trou de quelque mur? Une fois, dans l'église du faubourg, il y eut une grande affluence de gens à cause du mariage de Belle-Marie avec son amoureux; par la large porte restée ouverte, à travers les ciels des vitraux, la chaude journée de juillet versait son ensoleillement joyeux sur toute la foule en fête, avec des lueurs plus douces sur la blancheur de la mariée à genoux; et il venait du dehors, — se mêlant aux voix de l'orgue, — des cris d'enfant avec des chants d'oiseaux. Heure adorable des épousailles! Mais, au moment où le marié, sous la bénédiction, allait mettre l'alliance au doigt de Belle-Marie, un battement d'ailes frémit entre eux dans un rapide passage, et le rouge-gorge, qui emportait au bec l'anneau d'or, s'éleva furieusement vers l'un des lumineux vitraux où il voyait sans doute le libre espace du ciel! Il s'y heurta d'une si grande force qu'il tomba sur les dalles, frêle touffe de plumes, où la

gorge rose était comme un peu de sang. Pour r'avoir l'anneau, il fallut ouvrir de l'ongle le bec serré de l'oiseau mort.

LA NOVICE

LA NOVICE

La jolie novice est très inquiète à cause d'un péché qu'elle a commis. La nuit, elle ne dort plus, le jour, elle ne rit plus, tant le repentir la trouble; elle est distraite aux offices, songe tristement pendant les leçons, oublie de manger au réfectoire; on la rencontre dans les allées du verger, marchant à petits pas, les bras ballants, la tête basse, poussant de gros soupirs. Morose, lente, — elle toujours si espiègle et si vive, — elle a l'air, dans son habit noir et blanc, d'une

hirondelle blessée, qui se traînerait, ne pouvant plus s'envoler; ses lèvres sont comme une églantine qui se fane; ses yeux sont deux pervenches voilées d'une rosée de larmes. Enfin elle se dit qu'elle ne retrouvera la paix et la belle humeur qu'après avoir été absoute de la terrible faute; et, au sortir de la classe de midi, ayant encore au cou le petit sac d'écolière, où se balancent l'ardoise et le crayon, elle s'en va vers la chapelle pour être entendue en confession par le jeune prêtre qui est le directeur des consciences du couvent.

— Je vous écoute, ma fille.

Il n'a pas l'air redoutable. Ses mains grasses, très blanches, font le geste d'une bénédiction câline; une lumière tendre lui sort d'entre les cils sous les paupières dévotieusement baissées; et, très rose, un peu bouffi, sous des cheveux qui bouclent, c'est comme un chérubin qui aurait mis une soutane.

Il s'est assis; il encourage la pénitente

avec une voix affectueuse dont la douceur est celle d'une caresse.

— Hélas! mon père, je pense que je suis une très grande coupable, et mon péché doit être un péché mortel.

— La clémence du Seigneur, ma fille, est infinie.

— Puisse-t-elle m'absoudre!

Et, après avoir dit le *Confiteor*, la novice commence en ces termes l'aveu de sa faute :

— C'était la semaine dernière. J'étais allée passer la journée à la maison des champs de mon oncle le sénéchal. Je me promenais seule au jardin, regardant les fleurs, écoutant les oiseaux. Il faisait un si ardent soleil que je me sentais partout, sur la peau, sous la bure, des chaleurs qui m'enveloppaient, comme si j'avais eu une chemise de feu. Je ne songeais pas à mal, — ne songeant à rien du tout, — mais j'étais émue, inquiète comme sur le bord d'un danger; et, depuis un instant, je ne pouvais pas quitter des yeux deux passereaux qui se poursuivaient en vole-

tant sur le sable de l'allée. Tout à coup je m'arrêtai. Devant moi, un jeune garçon, la tête à l'ombre, était couché dans l'herbe sous un pommier fleuri. Je reconnus le fils de mon oncle le sénéchal, un écolier qui a seize ans. Il ne m'avait pas vue venir, il dormait. Il était joli comme une fille avec son visage très pâle; sa bouche à demi ouverte était comme une rose qui lui serait tombée sur la figure. Je m'approchai, le considérant toujours, et m'inclinai un peu, jugeant qu'il serait plus doux de le regarder de plus près...

Mais elle n'en peut dire davantage! Des sanglots lui coupent la parole, tant elle a honte, la mignonne, de ce qu'il faudrait confesser. Elle essaye de se remettre, de prendre courage. Vainement. Elle se détourne enfin, et pleure à chaudes larmes, la tête entre les mains.

— Cependant, dit le jeune prêtre, je ne saurais juger d'une faute qui ne m'est pas connue, ni donner l'absolution d'un péché que j'ignore?

Heureusement, il s'avise d'un moyen d'apprendre les choses sans alarmer la timidité de sa pénitente.

— N'avez-vous pas, dit-il, de quoi écrire dans ce sac qui pend à votre cou ?

— Oui bien, dit-elle, une ardoise et un crayon.

— A la bonne heure. Si vous n'osez parler, vous oserez, j'imagine, tracer votre pensée. Écrivez donc, tandis que je me détournerai pour que vous n'éprouviez point de gêne.

Elle consent tout de suite à cet accommodement, tire le crayon, tire l'ardoise, et, penchée vers son genou, elle se met à écrire sa confession, non sans verser beaucoup de larmes tant l'aveu lui est cruel, même silencieux. Quand elle a fini, elle tend l'ardoise au jeune confesseur, d'une main qui tremble, se cachant le front derrière sa manche.

Mais le prêtre ne saurait lire les mots qu'elle a tracés ; les pleurs de la novice ont

brouillé, effacé, toute la confession sur l'ardoise.

— Comment donc ferai-je, dit-il, pour savoir si votre crime est aussi grand que vous le dites, et si le ciel y doit être, ou non, pitoyable?

A ces mots, elle devient très pâle, s'épouvantant à l'idée de n'être point absoute, et elle pleure de plus belle.

De sorte qu'il la prend en pitié, vraiment.

— Ne vous désolez pas, ma fille. Tout espoir n'est pas perdu, et Dieu m'inspire encore une ingénieuse pensée. Ce que vous ne pouvez ni me faire entendre ni me faire lire, vous pourrez peut-être me le montrer en action. Souvenez-vous, réfléchissez. Votre péché est-il de ceux qu'il est possible d'exprimer par gestes?

— Hélas, oui! dit-elle.

— Tout va donc le mieux du monde. Je m'étendrai sur ce banc, comme était cou-

ché le fils du sénéchal, je feindrai de dormir puisqu'il dormait, et, afin que votre faute me soit de tout point révélée, vous ferez avec moi ainsi que vous fîtes avec lui.

— Je n'oserai jamais !

— Cette fois, ma fille, je vous ordonne d'oser. D'ailleurs, vous n'éprouverez aucune honte, puisque je n'ouvrirai point les yeux.

Elle hésite un instant, mais, sous un regard sévère du jeune prêtre, elle courbe le front, se résigne, consent. Tout, plutôt que de parler !

Déjà il s'est couché sur le banc, et, la tête appuyée à la muraille, les yeux clos, il demande :

— Etait-ce ainsi que se tenait le fils du sénéchal ?

— Oui, tout à fait, dit-elle

— Confessez-vous donc, ma fille.

Alors elle s'approche, frissonnante, regarde, s'incline un peu, regarde encore, songe que la bouche du jeune prêtre a l'air, elle aussi, d'une rose qui serait tombée là,

et l'effleure, cette bouche, d'un baiser rapide, qui s'enfuit.

— Après? demande le confesseur.

— Mais ce fut tout, mon père, je vous jure que ce fut tout! Après, je me suis mise à courir, épouvantée, à travers le jardin. N'est-ce pas que mon crime est abominable, et que je suis damnée?

— C'est selon, répondit le directeur de conscience, ayant réfléchi. Le péché que vous avez commis s'appelle Baiser. Mais il est des baisers de diverses sortes. Les uns sont très coupables, d'autres sont innocents.

— Oh! vous me rendez l'espérance. Le mien n'était peut-être pas des coupables, mon père?

— C'est de quoi je ne saurais décider sur l'heure, avec certitude. J'ai été surpris. Je n'ai pas eu le temps d'étudier suffisamment la question. Il est bon, dans l'intérêt de la vérité et de votre salut, que l'expérience soit renouvelée.

— Comme il vous plaira, dit-elle.

Une seconde fois elle s'incline vers le jeune prêtre aux yeux clos, qui feint de dormir ; et, des lèvres, elle lui touche les lèvres.

— Il est vraisemblable, dit-il après un silence, que le baiser n'a pas été absolument criminel, mais, d'autre part, il serait imprudent d'affirmer qu'il a été d'une entière innocence. Le cas demeure douteux.

— Croyez-vous que je doive, une fois encore?...

— En vérité, je le crois.

— Fermez donc les yeux, mon père.

— Ayez soin, pour éclairer pleinement ma conscience, d'appuyer votre bouche à la mienne plus longtemps, beaucoup plus longtemps.

— Bien volontiers, dit-elle.

Elle se penche, appuie sa bouche, l'appuye encore, avec une lente et longue douceur ; tant qu'enfin, la cloche de la chapelle sonne à toute volée, appelant les nonnes à vêpres.

— Allez, ma fille, vous êtes absoute, dit gravement le jeune prêtre. Je suis tout à fait édifié. Votre faute fut des plus vénielles ; je vous impose pour seule pénitence de sanctifier avec un peu d'eau bénite vos innocentes petites lèvres.

— Oh ! quel bonheur ! dit-elle en frappant des mains.

— Allez, vous dis-je ! et si jamais vous tombez dans quelque péché plus grave, soit avec le fils du sénéchal, soit avec une autre personne, ne manquez pas de venir vous en confesser à moi, pour timide que vous soyez ; je serai toujours prêt à vous entendre, de la même façon.

MISS CARLINO

MISS CARLINO

I

La petite Mion gardait les moutons à l'ombre des châtaigniers très touffus qui mettent une ombre bleue sur l'or vert de la gazonnière. L'air brûlant de midi était frais sous les branches, avec une odeur de terre et de sève. Il y avait des bergeronnettes qui sautelaient en hochant leur longue queue gris-perle derrière les bêtes paissantes, volaient parfois sur la toison, donnaient un coup de bec, s'enfuyaient dans un joli cri, pas trop loin.

Mion, les pieds nus, roses çà et là de piqûres de ronces, habillée d'un jupon de cotonnade rouge et d'une chemise de grosse toile écrue, était assise au pied d'un arbre; elle avait sur les genoux un agneau nouveau-né, et, près d'elle, couché dans l'herbe, un chien de berger, fauve, hérissé, qui dormait, la gueule sur ses pattes, avec des grognements sourds, quelquefois, comme s'il eût rêvé du loup. Elle avait neuf ou dix ans. Toute petite, des yeux vagues, un peu gros, qui rient, sous une tignasse brune, dans une face hâlée, des maigreurs qui sortent de la chemise basse et trouée aux coudes, elle regardait d'un air ravi — tout en caressant l'agneau qui bêlait doucement — le sautillement des oiseaux dans l'herbe, le pêle-mêle des moutons qui vont de touffe en touffe, le va-et-vient sombre et doux des verdures, solennel comme une bénédiction. En regardant, elle riait, avec une joie paisible, qui ne demande rien de plus. Du bout de l'orteil, elle taquinait par instant

le chien ensommeillé auprès d'elle, lui chatouillant le nez, lui rebroussant l'oreille; le chien secouait la tête, se levait un peu sur les pattes de devant, bâillait, se recouchait, et, longtemps, avant de se rendormir, léchait le pied nu de Mion. Elle riait toujours, ravie.

Comme elle n'avait rien appris des choses de la vie dans ce pays éloigné des chemins de fer et des villes, Mion se trouvait très heureuse, n'avait jamais imaginé qu'il existât d'autres plaisirs que de jouer avec les agnelles et de voir voler les oiseaux. Soupçonnait-elle qu'il y a des poupées, des cerceaux, des jeux de grâces, des raquettes? point du tout; et, ne sachant pas lire, — qui donc eût perdu le temps à la rendre savante? — elle n'avait aucun de ces rêves que laisse dans les jeunes esprits l'histoire des Belles aux cheveux d'or et des Cendrillons protégées par les fées. Il y avait, entre ses agneaux et elle, cette différence qu'elle parlait et qu'ils bêlaient. Différence à

peine sensible ! car, à force de s'entretenir avec eux, elle avait fini par avoir dans ses paroles, qui s'ordonnaient rarement en phrases, je ne sais quelle plainte traînante, — comme un prolongement étiré de son, presque animal, très doux. Le seul chagrin qu'elle connût, c'était de rentrer, le soir, à la ferme où son oncle et sa tante étaient domestiques ; là il lui fallait s'asseoir à une table, causer avec des personnes ; mais, après souper, elle se gardait bien de monter dans le grenier où elle avait une espèce de grabat ; furtivement, elle gagnait l'étable, et, sans se déshabiller, elle se couchait sur la paille, parmi le sommeil des bêtes, ayant pour oreiller quelque mouton complaisant, la tignasse dans la toison.

Ce jour-là, comme tous les autres, fut charmant ; sans autre aventure que de courir après quelque brebis affolée par une piqûre de mouche, et de partager avec le chien le pain noir trempé dans du lait. Puis, l'ombre monta peu à peu, noircissant les

troncs d'arbre, s'élevant dans les branches comme une buée obscure ; et le troupeau, par le chemin étroit, entre les épines retombantes des haies, redescendit dans le val, dans un brouhaha de blancheurs bondissantes ; Mion sautait aussi, de pierre en pierre, courbée un peu, s'aidant d'un bâton court ; et c'était comme un agneau de plus qui rentrait à l'étable.

Dès qu'elle eut mis le pied dans la cuisine de la ferme :

— Voilà la petite ! dit la tante à un homme qui était assis près de la porte avec un air d'attendre.

L'homme, un chapeau rond sur l'oreille, de grosses bagues aux doigts, une grosse chaîne au gilet, se dressa, s'approcha de Mion, la prit par la ceinture du jupon rouge, l'éleva jusqu'aux poutres du plafond, la lâcha, la rattrapa de l'autre main, non point par la taille, mais par le pied, la fit virer deux ou trois fois, le corps étant la corde et la tête la fronde, la laissa retomber

enfin, debout, sur les carreaux, et, pendant qu'elle s'enfuyait dans un coin avec un cri d'épouvante, dit à la tante, d'une forte voix :

— Convenu. C'est jeune, c'est maigre, c'est souple ! Ainsi, signons le papier. Trois cents francs pour deux ans. Il n'y a plus à se dédire. Voilà une petite qui ne se doute pas de la chance qu'elle a.

Mion le regardait, stupéfaite, la bouche grande ouverte ! Quand on lui eut expliqué que l'homme allait l'emmener pour faire d'elle une danseuse de corde, comme il y en a dans les foires, une saltimbanque enfin, elle se prit à sangloter et à verser de grosses larmes. Quitter son troupeau ? jamais ! Ne plus aller s'asseoir, à côté du chien, l'agneau sur les genoux, dans l'ombre des châtaigners, est-ce que c'était possible ? « Non ! non ! je ne veux pas ! » Et, le lendemain, à l'aube, quand ce fut le moment du départ, il fallut l'emporter de l'étable. criant, se démenant, tendant ses petits

bras maigres, avec une longue plainte, déchirée, bêlante, vers la porte entr'ouverte où les moutons se pressaient en tumulte et bêlaient aussi de la voir s'en aller.

II

Miss Carlino fut, en très peu de temps, une acrobate célèbre. Si jeune, si frêle, elle égalait en témérité et en adresse les plus extraordinaires gymnastes. Danser sur la corde raide, sans balancier, c'était un exercice médiocre auquel elle eut vite renoncé. Comme Léotard, comme Léona Dare, elle se suspendait aux incertains trapèzes, les lâchait, les ressaisissait ; on la mettait, toute mignonne, dans la gueule d'un canon ; et, hors d'un bruit formidable, hors d'une explosion d'éclairs et de fumée, elle s'élançait à travers l'air, les bras pareils à des ailes ouvertes,

— un boulet qui serait un oiseau. C'était, partout, à Londres, à Paris, à Vienne, dans les cirques, dans les hippodromes, des exclamations enthousiastes, avec des cris de peur, quand miss Carlino planait sur toutes les têtes, sans filet, éblouissante de paillettes d'argent, parmi l'apothéose du gaz et de la lumière électrique. La gloire! toute la gloire, elle la connut! La petite Mion pensait toujours à ses moutons sur la gazonnière, au chien fauve et hérissé dont elle taquinait le sommeil grogron sous l'ombre des châtaigniers. Même la splendeur des costumes de soie et des clinquants lumineux ne l'avait pas éblouie; elle se revoyait, en pensée, les pieds nus, habillée d'un jupon de cotonnade rouge, d'une chemise de grosse toile écrue; et, sans savoir qu'elle imitait le pâtre de la légende, elle conservait, dans la grande malle, sous ses habits de cirque, les loques de jadis, toujours chères, qui n'avaient pas perdu l'odeur des toisons caressées. Dans l'envolement auda-

cieux d'un trapèze à l'autre, — pendant cette minute dangereuse où la moindre distraction peut être, sinon la mort, du moins quelque membre rompu, — il lui arrivait de songer aux bondissements des bêtes blanches le long de la route descendante, et elle se disait que l'agneau devait avoir bien grandi depuis qu'elle était partie! Rentrée dans la coulisse ou dans l'écurie après les trois rappels, on la voyait qui se mettait à pleurer, la tête entre les mains, gâtant de larmes son bel habit de baladine. Une seule espérance la soutenait dans son chagrin. Deux ans, c'est long, c'est bien long, mais, enfin, ce n'est pas toute la vie. Le contrat qui la liait au directeur de la troupe stipulait un engagement de deux années. Elle serait libre, plus tard! Avec quelle impatience elle attendait l'heure de la délivrance. Bien des mois se passèrent. Voyages, dangers, triomphes. Elle comptait les semaines, les jours. Comme le temps lui semblait long! Cependant, elle ne pleurait plus. Elle était pres-

que gaie. C'était qu'à son compte le moment approchait où elle pourrait s'en retourner, là-bas, près de ses bêtes. Tout arrive, même le bonheur. « Monsieur, dit-elle un soir, — au moment de commencer ses exercices, — c'est demain, n'est-ce pas, que je pourrai revenir chez nous? » Mais l'homme eut un grand éclat de rire. « Plus souvent! dit-il. J'ai renouvelé le contrat avec tes parents, et tu m'appartiens pour cinq ans encore. » Ce fut un coup terrible. Il lui sembla que quelque chose se cassait dans son cœur, et qu'elle allait mourir. On la poussa dans le cirque. Il fallait qu'elle travaillât. Machinalement, — comme dans une ivresse où l'on ne sait plus ce que l'on fait, — elle prit la corde, se hissa. C'était possible ! cinq ans encore, cinq ans! Elle s'assit sur le trapèze, se balança, songeant, dans un trouble éperdu. Tant d'années! autant dire toujours! elle ne reverrait jamais ses moutons sous les arbres. Le chien, quand elle reviendrait, serait mort. Elle lâcha l'un des tra-

pèzes, empoigna l'autre, dans un bruit furieux d'applaudissements. Oh! ces bravos, comme elle les maudissait! Si elle n'était pas souple et hardie, on la laisserait partir. Les gens maladroits sont bien heureux; les gens estropiés sont bien plus heureux encore; on ne les garde pas de force, pour leur faire faire des tours. Le moment était venu où on la mettait dans la gueule du canon. Elle se glissa tout au fond. La musique se tut, comme il est de coutume pour le dernier ou le plus dangereux des exercices. Dans ce silence, elle rêvait encore. Ah! oui, être estropiée, — boiteuse, ou une jambe cassée, — c'est ça qui serait une chance. La détonation éclata. Lancée avec force, miss Calino fendit l'air lumineux. « Estropiée, estropiée! » se disait-elle. Le trapèze était là, devant elle, remué, à portée de la main... Elle ne le saisit pas, et tomba sur le rebord d'un gradin, parmi le recul des spectateurs épouvantés qui criaient!

III

Il y a quelques mois, le sac sur le dos, un voyageur, peut-être un peintre, peut-être un poète, après avoir marché tout le matin dans un pays désert, très loin des chemins de fer et des villes, arriva sur un plateau gazonneux où une petite fille gardait les moutons à l'ombre des châtaigniers. Elle était assise au pied d'un arbre, ayant à côté d'elle un chien de berger, hérissé et fauve, qui dormait dans l'herbe, la gueule sur les pattes. Elle riait, l'air content, en regardant ses bêtes. Le passant la considéra, longtemps. Elle était charmante à voir ainsi, tout heureuse. Il y eut, brusquement, une émeute joyeuse parmi les moutons et les agneaux ; des bêlements qui avaient l'air de rire. La petite bergère, alors, se leva, courut vers

les animaux en gaieté, et se mit à sauter avec eux, dans une folie d'amusement. Et ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle avait sous l'un de ses bras une petite béquille qui ne la gênait pas du tout.

DENISE

DENISE

La douceur du jour de septembre met une brume de rêverie à la vitre fermée, et les dernières fleurs du balcon, à travers ce trouble crépuscule, ont des remuements épars qui semblent très lointains. Il me semble que je les rêve plutôt que je ne les vois, ces fleurs, et ce ciel aussi, et cette ombre d'oiseau, qui passe sans un cri. Tout s'atténue d'un vague d'estompe, diffus, pareil à celui du souvenir. Avec ses branches qui s'inclinent, avec ses roses qui s'effeuillent, — oh ! sur quelle tombe invi-

sible ? — l'automne est comme le passé du printemps ; et il n'y a rien de plus doux parce qu'il n'y a rien de plus triste.

Dans le village des montagnes où l'on m'avait envoyé respirer le bon air, pauvre adolescent souffreteux, le petit cimetière tout en fleurs n'était jamais fermé depuis bien longtemps, ni le jour, ni la nuit, à cause de la clef perdue par le fossoyeur ivrogne, ou de la serrure rouillée par le brouillard et les pluies. Les cimetières, d'ailleurs, à quoi bon les fermer ? Il n'y a pas de danger que leurs habitants s'en échappent ; on ne découche pas du sépulcre ; et la porte ouverte peut donner l'idée d'entrer, pour quelque courte prière, à l'oubli des vivants. Jeune comme je l'étais, on ne songe pas à la mort, de même qu'on n'a pas sommeil, le matin ; le jardin des défunts était le jardin des enfants ; j'allais souvent me promener dans les étroites allées de roses blanches, entre les pierres et les

croix. Mais non pas à l'heure ensoleillée où le tumulte des garçons qui sortent de l'école joue à cache-cache derrière les stèles. J'attendais l'obscurité du soir, — avez-vous remarqué que l'ombre se fait plus vite dans les cimetières, comme s'il montait des ténèbres aussi du sommeil des trépassés? — pour me glisser dans le pâle et solitaire enclos ; car c'était un peu avant la nuit qu'elle venait prier, fidèlement, sur la tombe de son fiancé.

Elle ? Denise.

C'était la fille d'un fermier qui, tout le jour, aiguillonnait ses bœufs sur les maigres labours en pente ; elle était si Jolie, avec ses dix-sept ans éclos, que, le dimanche, quand elle entrait à l'église, les plus dévots tournaient la tête pour lui sourire ; si elle faisait la charité sur la route à quelque vagabond, le mendiant oubliait, à regarder l'aumônière, de remercier de l'aumône.

A peine arrivée dans le funèbre jardin, elle s'agenouillait devant une lame tombale,

à côté d'un jeune saule où elle avait accroché un bénitier de plâtre en forme de coquille ; les oiseaux, le jour, y venaient boire l'eau bénite. Sur la lame, entre les ferrailles d'une grille basse, il y avait, çà et là jetées, des roses pâles, artificielles, qui avaient été sa couronne de première communiante, des images de sainteté, toutes petites, dans des cadres de carton doré, de mignons chandeliers de métal blanc ; la pierre sépulcrale ressemblait à ces autels que les enfants dressent au coin des rues, les jours de Fête-Dieu. Elle priait avec ferveur, les yeux baissés, les mains jointes sous son menton, avec un joli remuement des lèvres ; sa robe de bure un peu sombre, — plus sombre dans le soir, — lui donnait presque l'air d'une novice en oraison ; et, chaque fois qu'elle baissait la tête pour faire un signe de croix, le va-et-vient de sa coiffe blanche était peut-être le battement d'aile de son ange gardien.

Moi, de loin, de près aussi, m'écartant,

me rapprochant, je la regardais, et je pensais qu'il était bien heureux, le jeune homme endormi pour qui elle priait avec tant de dévote tendresse. Mais je n'éprouvais aucune jalousie ! bien au contraire. Si je n'avais aimé Denise parce qu'elle était délicate et rose comme une églantine de haie, je l'aurais aimée à cause de sa fidélité à un tendre souvenir. L'histoire des deux enfants qui s'étaient aimés, on la savait dans tout le pays et on me l'avait souvent contée. Comme il était pauvre, lui, — un jeune garçon, un peu braconnier, un peu maraudeur, qui se louait quelquefois pour la moisson dans les fermes, — on n'avait pas voulu les marier. Alors il avait été pris d'une si grande douleur qu'il ne se ressemblait plus à lui-même que comme l'ombre ressemble au corps ; vainement, — chaque fois qu'ils se rencontraient à la dérobée dans les venelles ou dans le bois, — elle lui jurait de n'appartenir à personne, puisqu'elle ne pouvait être à lui ; ce n'est pas une consolation, quand

on est affamé, que les autres meurent de faim ; et, une fois, des bergers qui descendaient de la montagne le trouvèrent mort sur le chemin, à côté de son fusil où manquait une balle. Elle avait donc grand'raison de prier sur la tombe du cher trépassé ! Volontiers j'aurais fait comme elle, m'agenouillant aussi ; d'autant plus que, de cette façon, j'aurais été tout près de Denise, ce qui eût rendu la prière bien agréable, et croyez que j'aurais choisi les plus longues litanies.

Durant beaucoup de soirées, elle ne s'aperçut pas ou feignit de ne point s'apercevoir que j'étais là, la guettant. J'avais beau, caché derrière des branchages, les agiter par instants d'une main, — il y avait alors des réveils de nids étonnés, — ou pousser du pied le sable pierreux de l'allée, elle ne tournait pas la tête, absorbée dans son chagrin, croyant peut-être que c'était le vent qui avait fait ce bruit. Il me venait enfin, oh ! non pas des colères, mais des tristesses, à cause de cette indifférence ou de ce

dédain. Je l'aimais si tendrement ! il me semblait que, si elle m'avait regardé, j'aurais eu dans le cœur tout le ciel qu'elle avait dans les yeux. Hélas ! le front baissé toujours, vers la pierre, et toujours le marmottement muet de ses petites lèvres. Aller à elle, lui adresser la parole, je n'osais pas. Souvent, en son absence, je m'imaginais qu'elle était là, je me disais : « Je vais lui parler, » pour voir si je serais brave le cas échéant ; hélas ! je remuais les lèvres — ainsi qu'elle pour prier, — sans prononcer un mot, et je prenais la fuite comme si elle m'eût chassé. Cependant, un jour, j'eus une audace extraordinaire ! J'écrivis une lettre, très longue, où je disais toute ma tendresse et tous mes chagrins, et je la plaçai, un peu avant l'arrivée de Denise, dans le bénitier accroché au tronc du saule. Les rouges-gorges, ce jour-là, avaient bu toute l'eau bénite. Oh ! comme mon cœur battait lorsqu'elle entra dans le cimetière, lorsque, avant de s'agenouiller devant le tombeau,

elle mit ses doigts dans la coquille de plâtre. Elle avait trouvé la lettre ! la regardait, étonnée, hésitait à l'ouvrir. Toutes les ramilles de l'arbuste où je m'appuyais tremblaient dans la pénombre, avec des reproches d'oiseaux réveillés, tant j'étais remué de fièvre. Elle ouvrit enfin la lettre et commença de la lire aux dernières lueurs du jour. Disparaître dans une des fosses voisines, c'est ce que j'aurais voulu ! Certainement, elle allait être très irritée, n'achèverait pas la lecture, déchirerait la feuille coupable, en jetterait les morceaux sur la tombe, comme une offrande de plus. Non, elle lisait toujours, et elle relut, et, lentement, elle tourna la tête, me chercha de l'œil entre les branches, me découvrit enfin, me fit, presque souriante, un signe qui ne défendait pas d'approcher !

J'étais à ses genoux, dans la douce solitude de l'ombre. Ah ! maintenant, que de paroles, et comme je n'avais plus peur ! « Je vous adore, vous êtes plus jolie que toutes les fleurs et que toutes les étoiles. Vous ne

savez pas? il y a trois mois que je viens dans le cimetière, chaque soir, pour vous regarder prier. Vous êtes une petite sainte, et je suis votre dévot. » Et mille choses encore, avec des rires et des pleurs, en lui prenant les mains, en l'attirant vers moi. Elle ne répondait pas, mais, quand je demandais : « M'aimez-vous? » elle ne disait pas non. Elle me regardait avec douceur, surprise, pas fâchée. Je voyais son corsage s'élever et s'abaisser, comme s'il y avait eu des oiseaux cachés dedans. Elle me regardait encore pendant que je parlais toujours. Sa coiffe blanche tremblait, bien plus vivement que dans le signe de croix; c'était peut-être que l'ange gardien allait s'envoler. Un instant, sa petite main légère — légère comme un oiseau qui n'ose pas se poser — m'effleura les cheveux. Alors j'enlaçai Denise, ardemment, levant la tête vers la sienne qui ne se détournait pas; mes lèvres allaient toucher ses lèvres... Je tressaillis! et je la sentis qui tremblait, elle

aussi, dans mes bras. Qu'était-ce donc? Ce bruit, d'où venait-il? ç'avait été comme une toux, pas loin; la toux de quelqu'un qui avertit, avec un son de reproche. Est-ce qu'on nous guettait? Le fossoyeur, le curé peut-être ? Non, personne à cette heure ne venait dans le cimetière. Nous avions mal entendu. « Denise! » murmurai-je, et je l'enlaçai plus étroitement; il n'y avait plus entre nos deux bouches assez de place pour le glissement d'un souffle... Cette toux! encore! et c'était de la tombe que venait ce bruit. Oui, de la tombe, sûrement. Denise se dégagea avec un cri, s'enfuit, ne fut plus là; je m'enfuis comme elle, sans la suivre, à travers champs; et je ne revins jamais plus dans le petit cimetière de village, que j'ai revu aujourd'hui, lointain, dans les dernières fleurs du balcon, à travers la brume de rêverie que le jour de septembre met à la vitre pâle.




BIBLIOTHEQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMES

TABLE

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE B, RENAUDET

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume

JULES CLARETIE

La Vie a Paris, 1880, 1re année, *8e édition* . . . . 1 vol.
— 1881, 2e année. . . . . 1 vol.
— 1882, 3e année. . . . . 1 vol.
— 1883, 4e année. . . . . 1 vol.

GUY DE MAUPASSANT

La Maison Tellier, *12e édition*. . . . . 1 vol.
Mlle Fifi, *8e édition*. . . . . 1 vol.
Une Vie, *25e édition*. . . . . 1 vol.
Au Soleil, *10e édition*. . . . . 1 vol.
Miss Harriet, *10e édition*. . . . . 1 vol.

RENÉ MAIZEROY

Souvenirs d'un Saint-Cyrien, *6e édition*. . . . . 1 vol.
Les Malchanceux, *4e édition*. . . . . 1 vol.
Les Deux Femmes de Mademoiselle, *11e édition*. . . 1 vol.
La Dernière Croisade, *4e édition*. . . . . 1 vol.

XAVIER MARMIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Perce-Neige, nouvelles du Nord, *3e édition*. . . . . 1 vol.
Lettres sur l'Adriatique, *3e édition*. . . . . 1 vol.

SAINT-JUIRS

Une Coquine, *6e édition*. . . . . 1 vol.
J'ai tué ma Femme, *4e édition*. . . . . 1 vol.
Cherchez l'Amour, roman parisien, *4e édition*. . . . . 1 vol.
Une Vie de Polichinelle, roman parisien, *3e édition*. 1 vol.
La Mauviette, *3e édition*. . . . . 1 vol.

GUSTAVE TOUDOUZE

Madame Lambelle *(ouvrage couronné par l'Académie française)*, *10e édition*. . . . . 1 vol.
La Séductrice, roman parisien, *6e édition*. . . . . . . 1 vol.
Le Vice, mœurs contemporaines, *4e édition*. . . . . . . 1 vol.
La Baronne, mœurs parisiennes, *8e édition*. . . . . . . 1 vol.
Albert Wolff, histoire d'un Chroniqueur parisien, *8e édition*. 1 vol.
Le Père Froisset, *4e édition*. . . . . 1 vol.

PIERRE GIFFARD

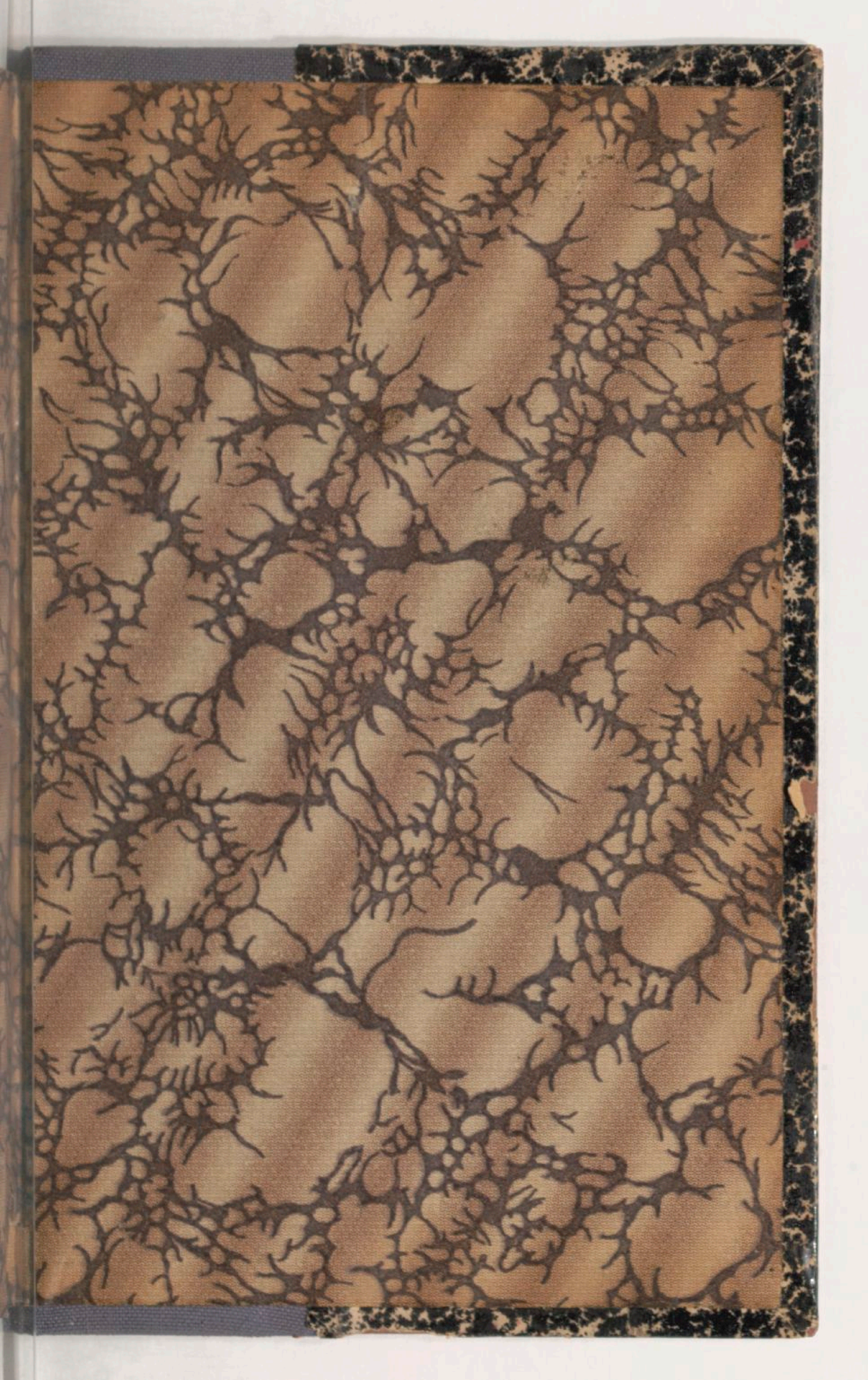
Les Français a Tunis, *3e édition*. . . . . 1 vol.
Les Grands Bazars, *4e édition*. . . . . 1 vol.
Les Français en Egypte, *3e édition*. . . . . 1 vol.

JEHAN VALTER

Les Tuileries, *4e édition* . . . . 1 vol.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00727287 6